

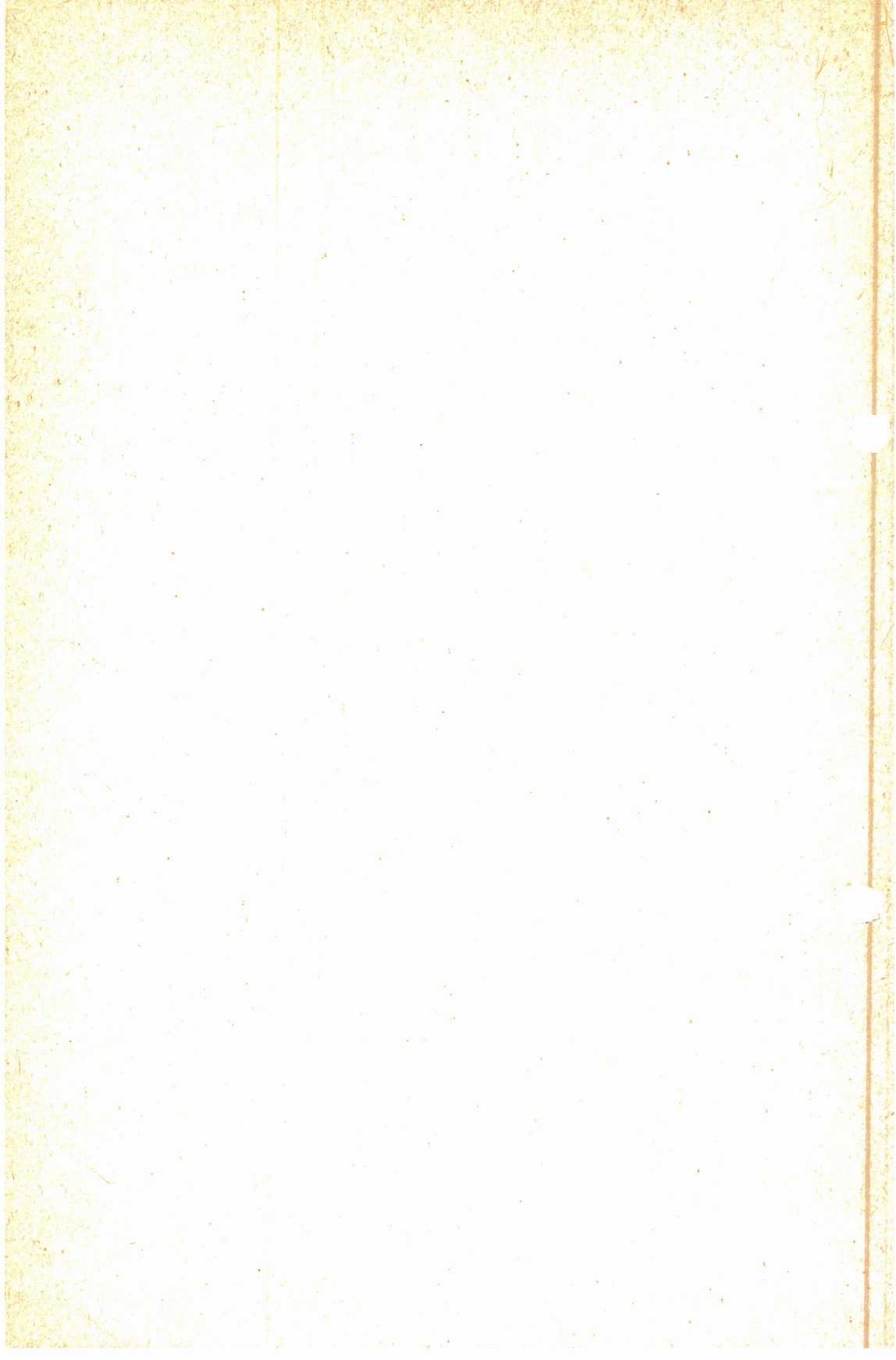
NOVA^{ET} VETERA

REVUE TRIMESTRIELLE

MAURICE CHAPPAZ • <i>Passants de Dieu, Un double deuil à l'Abbaye de Saint-Maurice</i>	81
JACQUES MARITAIN • <i>Vers une idée thomiste de l'évolution, Première Approche</i>	87
CHARLES JOURNET • <i>L'Islam</i>	137

NOTES

BIBLIOGRAPHIES • Méliton de Sardes, *Sur la Pâque et Fragments* • Saint Augustin, *Sermons pour la Pâque* • Gertrude d'Helfta, *Œuvres spirituelles I, Les Exercices* • Albert Gelin, *Les pauvres que Dieu aime* • Albert Gelin, *Les idées maîtresses de l'Ancien Testament* • Pierre Grelot, *Des femmes et du sacrement de l'Ordre* • Dom Jean Leclercq, *Saint Bernard et l'esprit cistercien* • Dom Jean Leclercq, *Chances de la spiritualité occidentale* • Alfred Leroy, *Le grand schisme d'Angleterre (1533-1660)*.



Passants de Dieu

Un double deuil à l'Abbaye de Saint-Maurice

MONSIEUR LE CHANOINE PAUL SAUDAN

(† 30 décembre 1966)

L'année nouvelle m'apporte la mort d'un ami. Ce passage du 31 au 1^{er} de l'an, je l'ai toujours considéré un peu comme un mystère. Parfois je veillais en lisant des poèmes ou j'écrivais à mes amis les poètes. Je leur envoyais les petites cartes poudrées, tressillées d'argent de la droguerie de Châble, qui symbolise la neige.

Cette fois j'ai une lettre débordante d'amitié sur ma table, d'une écriture hâchée, tremblée. Je n'y ai répondu que par trois roses qui ont salué l'expéditeur à la porte de l'hôpital.

Cette fois un prêtre m'accompagne.

Car la mort en me le cachant l'a conduit près de moi.

Qui était le chanoine Paul Saudan ?

Dirai-je ses traits ? Je le reverrai avec quelque chose, une note, du masque de Cavafy le grand poète grec d'Alexandrie mais en plus une certaine majesté de stature, d'allure, la crinière noire puis argentée. Le musicien et le psychologue transparaissaient avec force et tourment.

J'ai connu ce Père à 14 ans. Il était le maître de la classe de Grammaire. Il enseignait le grec et le latin. Son rôle était de créer des esprits. Son enseignement était précis, érudit, solide. Aucune technique n'était sacrifiée. Mais en plus il y avait la passion.

Pas un exemple de grammaire qui n'était mis en relation avec un fait vivant.

Le langage nous menait à la culture. J'ai cru aux grands hommes de la Grèce comme on doit croire à sa propre âme. A propos de tout notre maître faisait état d'un déchirement entre la chair et l'esprit, entre l'appel des concupiscences et la naissance à une liberté divine.

Voilà la marque ineffaçable que j'ai subie.

Je n'ai pas connu de séparation entre la culture grecque et le catéchisme. Nous cheminions, nous entrions d'une façon nécessaire dans le christianisme.

Ce que j'ai aimé chez Simone Weil c'est de retrouver dans son génie le talent, la distinction, les vues de notre excellent maître.

Il y eut donc cet enseignement. Et si nous devenions habiles en thèmes et versions, nous l'étions assez pour qu'il soit permis de nous découvrir en classe Ramuz ou Dostoïevsky par exemple. Tout «Le Règne de l'Esprit malin» nous fut lu en troisième latine, d'une voix sifflante, interjective, inspirée. Et un portrait de Ramuz exalté et véridique nous était donné par ce maître qui n'enseignait pas le français... C'était de surcroît. Nous étions guidés par lui aussi à travers les «Frères Karamazov» et «Crime et Châtiment».

Voilà ce qui était merveilleux : cette unité et cette ouverture. Le monde de la nature élargi et le surnaturel auquel nous étions presque obligés d'accéder et d'accéder sans rupture.

Je célèbre un effort en profondeur. M. Saudan, comme nous disions, faisait ce que chaque maître devrait faire : une ou deux fois par semaine, chaque élève était invité à dialoguer avec lui dans sa cellule. Je l'ai écrit : la philosophie, la musique, la poésie, les vins, mais oui, les ermitages de Branson, nous étaient proposés, offerts, commentés. Je sais que nous-mêmes étions examinés et médités mais ensuite l'initiation était judicieuse.

L'intimité n'est pas donnée.

Chez le prêtre, j'ai toujours aimé ce que lui et ses confrères de l'Abbaye acceptaient : d'être d'une certaine manière distants et différents de nous. C'est pourquoi ils nous étaient si proches ! Puis-je l'écrire : nous voulons avoir affaire à des pères spirituels (oui, immolés par leurs vœux difficiles, tendus par une intransigeance pour tout ce qui regarde le monde et joyeux enfin d'être des contemplatifs). Intransigeants ? Parfaitement, avec l'esprit de révolte chrétien qui nous aide à respirer, mais des pères plutôt que des «frères» que nous aurons vite jugés s'ils regrettent de ne pas être des laïcs encore plus dynamiques que nous-mêmes, par-dessus le marché moins instruits peut-être.

Je ne considère pas ici certaines destinées ni toutes les perspectives nouvelles.

Il y a une paternité du cœur et de l'esprit.

Elle n'est jamais infallible comme toutes les paternités, mais je l'ai admirée chez ce maître qui a enseigné jusqu'à quelques jours de mourir, qui a choisi de mourir pendant les vacances, qui a toujours prié.

Je l'ai vu une semaine ou deux avant que le trimestre s'achève, alors qu'il

attendait donc de s'embarquer pour l'hôpital. Il me parlait de l'ombre, l'ombre qui fait mal et vient de nos organes malades et Dieu qui vient aussi comme une nuit. Et chaque matin le bonheur de se lever et d'enseigner! Je recherche dans le «Phédon» de Platon le passage qu'il m'a lu. Je repense à sa citation très forte de Romain Rolland. C'est l'éternel choix entre ce qui nous ouvre à l'humanité entière, qui permet à l'âme de s'élever et de connaître et ce qui nous rapetisse et nous obscurcit.

Il m'exhortait.

Il m'appelait encore à ce choix.

Je le remercie.

J'ai reçu beaucoup de bien. Et ce bien se transmet de génération en génération. Cela est vrai: ainsi je connais un enfant qui aime le grec et la philosophie, or il est formé à Sion par deux maîtres qui ont été d'une façon toute particulière les élèves choisis du chanoine Saudan. Ils avaient été arrachés à une section commerciale. Il ne les oubliait pas. Il me les rappelait avec amitié et une vive estime.

Notre pays a besoin de spirituels et d'enseignants avant toutes autres vocations. Osons le croire.

Vous, Père Paul Saudan qui avez été encore un médecin, qui étudiez le russe, qui étiez un expert en musique, qui étiez un bon alpiniste (combien de fois vous les avez faites ces bougresses d'aiguilles sur le placide glacier du Trient?), vous avez donc passé l'année avec tous vos dons.

Vos dons: nos greffes.

Vous avez une foule d'amis.

Ici et là-bas vous êtes vivant.

Notre guide en 1967, c'est vous pour tous les Valaisans, dont le seul vrai besoin est la culture, cette culture qui prendra demain une dimension religieuse.

MONSIEUR LE CHANOINE NORBERT VIATTE

(† 25 février 1967)

Prière et Poésie.

Ce n'est pas le titre d'un livre, c'est le titre d'une vie.

J'ai été l'élève d'un maître qui avait du génie: Norbert Viatte.

Une partie a passé dans ses leçons de littérature, une partie a été le secret de sa prière, une partie a été inexprimée. Qui sait? la partie la plus forte et la plus naturelle.

J'ai été souvent ému par le tragique de sa vie, respectueux et fasciné. La petite étincelle supérieure, pour moi, réside dans l'obstacle lui-même, le nœud de nos contradictions et le défi extérieur. Perte et chance d'un être où la nature a caché une solution. Je crois que c'est le chanoine Norbert Viatte lui-même qui m'a raconté que lorsqu'il était enfant au collège il pouvait rédiger, et chacune dans un style propre, les compositions françaises de tous ses camarades, sauf la sienne. La difficulté et la facilité sont singulières et cela marque un curieux rapport avec l'écriture. Il faut certes avoir quelque chose à dire.

L'enfant devient homme. L'homme devient prêtre, non seulement prêtre, moine, A ce moment-là il accepte une vocation qui le conduit tout droit au silence. L'art d'écrire, c'est de rendre manifeste, presque de la faire exister en la communiquant, sa force, sa vérité. Le mystique (et si un moine ne l'est pas, qui l'est?) entreprend une tentative vers ce qui est plus grand que la mer et plus grand que le ciel. Il va directement écrire, directement imprimer un esprit, un cœur. Ce seront les siens. Mais alors on voit bien qu'il vise l'invisible et non pas l'apparence.

Monsieur Viatte était surprenant.

Il avait une double vocation.

Or l'une a tué l'autre.

L'exception existe (oh! une par siècle dans un pays...) Par un prodige d'équilibre, la sainteté et la poésie peuvent s'unir. Elles parlent alors ensemble, en général une fois et on a le *Cantique du Soleil* de saint François. Par chance un supérieur commandera un poème à Hopkins!

Mais les choses peuvent bien rester obscures. Par devoir d'état cela passera dans les leçons de littérature.

Mais alors quel enseignement! On ne l'a pas à l'université. Trente volées d'élèves attestent qu'aucun maître ne fut plus brillant que Monsieur Viatte. Cela ne suffit pas de savoir que nous n'avons jamais eu un manuel. Que Montaigne et Ramuz m'ont été expliqués la même année, à 16 ans. Que nos cours étaient parfaits de clarté, de présentation, d'exacte signification. Notre maître parlait une langue belle, ardente, précise. L'écriture le hantait. Il pouvait nous parler mais, voyez-vous, il devait emprunter nos cahiers pour nous suivre et se relire car il n'arrivait qu'à jeter quelques maigres notes comme des points de repères sur une feuille de papier. L'érudition (il étudiait tout: hébreux, grec, sciences naturelles) et la mémoire le soutenaient.

L'originalité c'était que la littérature c'était la vie. Qu'elle aurait même

dû être une manière de «dire» Dieu comme ceci ou comme cela, dans la plus juste diversité.

Et il y eut une branche d'écrivains de Saint-Maurice. Je te dis amitié pour tous, Jean Cuttat. Les noms des plus jeunes ne sont pas encore connus. Ils écrivent.

Mais notre maître vivait sa privation. Après avoir prononcé les paroles de la consécration chaque matin, je conçois bien que l'on ne puisse plus trouver d'images pour soi-même. Et puis comment être sincère? Le prêtre jugera l'écrivain. Sa morale le censurera. Et lui-même hésitera.

M. Viatte a tenu un journal.

Je me rappelle Borgeaud (qui savait tout) quand j'étais en classe de grammaire venir et me dire non sans tendresse: «Tu sais, tu es dans son Journal.»

Le journal intime peut être une grande revanche sur toutes les autres formes d'écriture. Le monde, cette balle qui nous échappe, est remis en jeu. Certes la conscience peut y être poussée jusqu'au néant absolu de toute possibilité de choix. L'impuissance même a sa grandeur. Mais le dialogue avec la nature? Mais les lettres d'une âme à Dieu? Et si l'on mesure sa folie?

Une œuvre unique peut avoir eu lieu.

Les conditions de cette œuvre ont été réalisées.

Pendant dix ans, ou plus de dix ans, M. Viatte s'est jeté dans cette expérience.

Pour un prêtre il y a encore le secret de la confession, non seulement celle des autres mais la sienne. Sur ce dernier point il est licite d'hésiter.

J'approuverai plutôt celui qui se livre.

Mais tout fut brûlé par l'auteur.

M. Viatte ne manquait ni d'austérité et de modestie dans son maintien, dans son naturel, ni d'une vive, d'une grave et transparente noblesse. En même temps, de tel de ses propos ou de ses réflexions, filtrait soudain une fantaisie ingénue ou un humour particulier. Je discernais la marque de sa liberté d'esprit et peut-être, sait-on jamais avec l'humour, une fois ou l'autre ce que l'on appelle la politesse du désespoir.

Glacé, tendre et affectueux (combien sous sa pudeur) c'était un Joubert.

Nous disions de lui: une âme derrière un mur.

Il parlait et il se taisait.

L'âge et le travail ont usé l'homme délicat. La maladie, le surmenage, sa si profonde difficulté d'être le prédisposèrent à l'angoisse.

Il surmonta ses épreuves. Il dut abandonner un temps assez long tous ses

cours puis il reprit l'enseignement du français et de la philosophie. Mais la vie passe vite, la vie court tandis qu'on boîte. L'autre grand professeur de Saint-Maurice, un Valaisan incomparable, le chanoine Paul Saudan, son plus intime ami, nous l'ensevelîmes le 2 janvier.

Une amitié nécessaire était brisée.

Pour M. Viatte son Vendredi-Saint commençait. Voici dix jours, il se trouvait dans un pavillon d'hôpital. Je me souviens comme il nous avait lu (trente ans en arrière) d'une façon extraordinaire, à quelques amis, dans la cellule du P. Saudan toute la *Cantate à trois Voix*. Nous devions retenir nos larmes. Claudel était son poète, pour plusieurs raisons, et sans doute parce qu'il lui semblait aussi que Claudel avait résolu le problème du créateur religieux. Et puis nous avons étudié longuement *Le Soulier de Satin*. Alors la fin de don Rodrigue? Eh! bien ce fut celle de M. Viatte dans un atelier de malades, tressant avec eux du raphia pour une corbeille, un seul Livre, une bible grecque et latine dans la poche.

Plus éclairé, plus douloureux que jamais.

Il avait choisi la vie mystique, celle que la mort n'arrête pas.

Tout seul pendant la nuit, le changement s'est produit.

Bon, je suis retourné à Saint-Maurice à cause du pain et du vin de l'église et du réfectoire que l'on partageait, en quelque façon, en son honneur.

Après j'ai voulu revoir sa chambre.

J'allais lui dire: «Monsieur Viatte, parlez-moi de la folie d'Emily Dickinson, parlez-moi de la pureté d'Hadjwich la Flamande, la fière Hadjwich que l'Amour soulève, dont les poèmes sont comme un rapt au printemps.» Je respirais. «Parlez-moi de ceux et de celles qui par vertu se sont perdus. Il faut bien que je m'aide à vivre.» Ou je l'interrogeais sur la foi si liée à l'existence qu'elle fonde un nouvel homme.

J'aurais voulu rouvrir un livre dont il m'avait lu quelques pages, revoir son exemplaire d'*Al Hallaj* que j'avais charrié sur les alpages dans mon sac de montagne.

Cette chambre était déjà comme une chambre d'hôtel, le lit sans draps, livres entassés, manuscrits mis dans les boîtes. Lettres qui vont être renvoyées ou brûlées.

Nos maîtres sont partis.

A qui dire adieu? A cette chambre.

Je reprends mon sentier particulier, différent.

Mais je prierai mon maître. Je ne veux pas ignorer totalement ce qui ne s'est écrit pas.

MAURICE CHAPPAZ

Vers une idée thomiste de l'évolution

Première Approche

C'est en cédant à nos vives instances que Jacques Maritain veut bien consentir à la publication dans «Nova et Vetera» du texte d'un premier séminaire fait aux Petits Frères de Jésus à Toulouse, les 12 et 13 janvier 1967. Il a grand scrupule, nous dit-il, de séparer cette étude de celles où il se propose, selon les exigences propres de la Philosophie de la Nature, de s'appliquer à une confrontation avec les dernières données de la Science. Si néanmoins il s'y résigne, c'est pour donner à «Nova et Vetera» un nouveau témoignage de sa merveilleuse amitié, et aussi, ajoute-t-il, faute de savoir si le temps lui sera donné d'achever ce grand travail.

1. Si j'ai demandé à Frère André de vous réunir pour ce séminaire, c'est parce qu'on a envie de dire ce qu'on pense à ceux qu'on aime bien, même si ce qu'on pense est dans un état très imparfait. Je voudrais vous faire part d'une certaine approche philosophique (en quatre étapes) dont l'idée m'est venue à l'esprit et que je crois juste et féconde, mais dont je ne puis offrir qu'une première élaboration, en la confrontant selon les moyens dont je dispose (il faudrait des années pour faire cela parfaitement) avec les plus récentes données soit de la paléontologie, soit de la psychologie animale. Il me paraît bien, en tout cas, que c'est la base et l'élucidation philosophique qui font défaut dans les études et discussions actuelles sur l'origine de l'homme. Je suis persuadé que si on prenait toute cette affaire *par son bout philosophique*, on verrait un tas de choses s'éclairer, et on verrait aussi qu'une solution juste et raisonnable n'est pas tellement difficile à trouver.

A vrai dire, ce n'est pas un seul séminaire, c'est quatre séminaires que je voudrais vous infliger. Dans celui d'aujourd'hui il s'agira de longs préliminaires, que je crois nécessaires. (Un peu de philosophie de la nature ne nous

fera pas de mal). C'est dans le second et le troisième séminaires que viendront les vues plus définies que je voudrais vous proposer sur l'origine de l'homme. Le quatrième serait dédié à des vues où l'hypothétique et l'arbitraire ne manqueraient pas, – mais un hypothétique et un arbitraire *honnêtes*, je veux dire conscients de soi et proposés comme tels – sur l'Evolution en général et sur l'état de l'homme avant et après la chute: vues relevant de ce que j'appellerais volontiers le petit véhicule, la petite sagesse, parce qu'il n'y a pas de sagesse à la mesure des vieux paysans comme moi sans un peu de rire et d'humour.

En guise de préface

2. Mais tout d'abord, et en guise de préface, je voudrais qu'afin de nous mettre dans une perspective de *grande* sagesse, cette fois, de grande et haute sagesse théologique (le grand véhicule), nous lisions ensemble quelques passages du début d'un admirable chapitre du *Contra Gentes*, lib. IV, ch. 11, où saint Thomas traite des degrés dans la hiérarchie des diverses natures, le degré infime étant celui des corps inanimés, qui ne produisent quelque chose qu'en agissant les uns sur les autres; (action transitive).

Ce qui vient tout de suite au-dessus des corps inanimés, ce sont les plantes, dont la semence est produite du dedans, *ex interiori*. «C'est là le premier degré de la vie, car les vivants sont des êtres qui se meuvent eux-mêmes à agir» ou qui sont doués d'une activité immanente¹. Cette vie est pourtant

¹ Un vivant est un être doué d'une *activité immanente* ou autoperfectionnante. Il est remarquable qu'à cette définition philosophique (dont la portée est infiniment vaste, mais qui s'applique d'abord aux organismes vivants) correspond, – comme un reflet ou une traduction sur le plan de la connaissance empiriologique, – la définition de la vie organique donnée par un savant comme Oparine: «La particularité qui différencie qualitativement la vie de toutes les autres formes du mouvement de la matière (et en particulier des systèmes ouverts non organiques), est la suivante: dans les corps vivants plusieurs dizaines, voire centaines de milliers de réactions chimiques individuelles, dont l'ensemble constitue le métabolisme, sont, d'une part, strictement coordonnées dans le temps et l'espace et se combinent selon un ordre d'auto-renouvellement continu, d'autre part cet ordre vise inmanquablement l'auto-conservation et l'auto-reproduction de tout le système vivant dans son ensemble: il est adapté d'une façon particulière à la mission d'assurer l'existence de l'organisme dans les conditions données du milieu extérieur.» (A. OPARINE, *L'Origine et l'Evolution de la Vie*, Moscou, Ed. de la Paix, s. d., pp. 12-13).

M. Oparine n'est certainement pas sans se douter qu'un tel énoncé le met bien près d'Aristote. Est-ce pourquoi il a à l'égard de l'entéléchie aristotélicienne une position assez ambiguë? Tantôt il la réprouve comme «idéaliste» (*Ibid.*, p. 6), tantôt (p. 13) il reconnaît qu'Aristote a noté ainsi la «rationalité de structure existant chez tous les organismes sans exception», et que son entéléchie, «principe qui a son but en lui-même»,

imparfaite chez les végétaux, où ce qui procède de l'intérieur émane peu à peu à l'extérieur: «à la fin c'est la fleur qui émane de l'arbre, puis le fruit, distinct de l'arbre et encore lié à lui, mais qui une fois mûr se sépare complètement de l'arbre, et tombe dans la terre, où par la semence il produit un autre vivant végétal. Et le principe lui-même d'un tel processus émanatif vient du dehors: car c'est de la terre que la sève de l'arbre se nourrit.»

Un degré de vie supérieur à celui des végétaux, c'est celui qui ressortit à l'âme sensitive: ce qu'elle fait émaner vient sans doute du dehors, mais se termine au dedans, et en avançant de plus en plus dans l'intimité vitale; le processus allant des sens externes, qui reçoivent du dehors la forme de la chose sensible, à l'imagination, puis au trésor de la mémoire. Si le principe et le terme d'un tel processus relèvent ainsi de deux domaines différents (le dehors et le dedans), c'est parce que nulle puissance sensitive ne revient sur elle-même ou ne se réfléchit sur elle-même, *non enim aliqua potentia sensitiva in seipsam reflectitur*.

Il y a enfin un degré de vie suprême et parfait, *qui est secundum intellectum* et ressortit à l'intellect: «Car l'intellect se réfléchit sur lui-même, et peut se connaître lui-même, *seipsum intelligere potest*.»

Mais la vie intellectuelle comporte elle-même une hiérarchie de degrés divers: car l'intellect humain, bien qu'il puisse se connaître lui-même, cependant *prend du dehors* le premier commencement de sa connaissance; en effet, chez l'homme, pas de connaissance intellectuelle sans images, *non est intelligere sine phantasmata*.

La vie intellectuelle est à un degré supérieur de perfection chez l'ange, en lequel ce n'est pas de quelque chose d'extérieur que l'intellect procède à la connaissance de soi; c'est par lui-même que l'ange se connaît. *Per se cognoscit seipsum*. Cependant, bien que l'*intentio intellecta* (attention! *Intentio intellecta*, intention intelligée, ça veut dire intention *conçue* par l'intellect, ou engendrée par lui au dedans de lui-même, c'est l'idée par laquelle on connaît, connue elle-même par la réflexion, bref c'est ce déterminant intentionnel intérieur à l'esprit qui sera si cher à Husserl), bien que l'*intentio intellecta*, chez les anges, ne s'origine pas dans les images, et qu'elle soit chez eux intrinsèque de tout point, *omnino intrinseca*, elle n'est pas toutefois chez eux la

«désigne cette propriété spécifique des êtres vivants»; c'est «plus tard» que «cette doctrine d'Aristote sur l'entéléchie a pris un caractère nettement idéaliste.»

Comme on souhaiterait que la doctrine hylémorphiste, sa vraie signification et sa vraie portée, soient mieux connues de savants éminents!

substance de ceux-ci, parce que chez eux l'intellection n'est pas l'exister, *non est idem in eis intelligere et esse*. (L'ange a l'idée de lui-même, cette idée n'est pas son être.)

C'est à Dieu qu'appartient l'ultime perfection de la vie, car en lui l'intellection n'est pas autre que l'exister, *non est aliud intelligere et aliud esse*. Et ainsi il faut qu'en Dieu l'*intention intellecta*, la flèche cognitive conçue, soit l'essence divine elle-même, *sit ipsa divina essentia*. Dieu a l'idée de lui-même et cette idée est son être.

J'appelle, continue saint Thomas, *intentio intellecta* ce que l'intellect conçoit en lui-même de la chose connue. *Dico autem intentionem intellectam id quod intellectus in seipso concipit de re intellecta*. En nous, elle n'est ni la chose elle-même qui est connue, perçue par l'intellect, *neque ipsa res quae intelligitur*, ni la substance même de l'intellect, *neque ipsa substantia intellectus*, mais une certaine similitude, conçue par l'intellect, de la chose connue, *quaedam similitudo concepta intellectu de re intellecta, quam voces exteriores significant*: similitude que les mots du langage signifient à l'extérieur. C'est pourquoi l'intention conçue est elle-même appelée le verbe intérieur, lequel est signifié par le verbe extérieur. Et que l'intention conçue en question ne soit pas en nous la chose connue, *res intellecta*, voilà pourquoi c'est une tout autre affaire de *connaître la chose* et de *connaître l'intention conçue* elle-même, ce que l'intellect fait quand il réfléchit sur son ouvrage; *aliud est intelligere rem et aliud est intelligere ipsam intentionem intellectam, quod intellectus facit dum super opus suum reflectitur*; de là vient qu'autres sont les sciences des choses, et autres les sciences des intentions intellectives (la logique et la dialectique).

Vous voyez clairement ici le réalisme foncier de saint Thomas, et la façon dont par avance il a crevé la grosse bulle de la dialectique hégélienne et de la phénoménologie husserlienne. Ce n'est pas mauvais de noter ça par parenthèse.

Et maintenant laissons l'intellect humain pour revenir à l'intellect divin. *Creator coeli et terrae, visibilium omnium et invisibilium*; ne disons pas dans une formule équivoque, comme fait la traduction française du *Credo* actuellement en usage: *de l'univers visible et invisible*; disons: *de toutes les choses visibles et les choses invisibles*, le monde, les hommes, les anges.

Au sommet de toute la création, et de la pyramide des degrés de vie, ou d'intériorisation croissante, il y a les esprits purs. Et infiniment au-dessus de ce sommet, il y a Dieu dans sa transcendance absolue. Dieu est la Vie dans sa perfection infinie, souveraine et tout à fait inexprimable: inexprimable.

mable sinon dans le Verbe Incréé. Dieu est la Vie comme Acte pur d'intellection et d'amour subsistant par soi. C'est dans la ligne de l'intellectualité que saint Thomas l'a considéré dans le texte que nous lisons. Et comment conclut-il ?

« Puis donc qu'en Dieu *esse et intelligere*, exister et comprendre c'est tout le même, en lui l'*intentio intellecta*, l'*intention conçue*, ou le verbe intérieur, est son intellect lui-même ; et parce qu'en lui l'intellect est aussi *res intellecta*, la chose connue, ou perçue par l'intellect, — car il se connaît lui-même, et en se connaissant il connaît toutes choses, — il faut conclure qu'en Dieu se connaissant lui-même, l'*intellect*, et la *chose connue par lui*, et l'*intention conçue*, sont une seule et même réalité, *relinquitur quod in Deo intelligente seipsum sit idem intellectus et res quae intelligitur et intentio intellecta.* »

1. Sur un texte majeur de saint Thomas

3. La préface est finie, j'arrive à mon exposé. Pour plus de clarté je l'ai divisé en un certain nombre de points.

Mon point n° 1 porte sur *un autre texte majeur de saint Thomas*.

Ce texte est encore tiré du *Contra Gentes*, au livre III, ch. 22. Et il s'agit, là aussi, d'une hiérarchie de degrés, non plus, comme dans le texte que je viens de lire, dans l'ordre de la perfection ascendante de l'activité propre des natures, mais cette fois dans l'ordre de la perfection ascendante des *formes* dans le mouvement de *génération*, ou de *transformation substantielle*, qui caractérise à des degrés différents tous les êtres de l'univers matériel.

« La matière première, écrit saint Thomas, est d'abord en puissance à la forme de l'*élément*.

« Mais existant sous la forme de l'élément, elle est en puissance à la forme du *mixte* (ou du composé), les éléments étant la matière du mixte.

« Et considérée sous la forme du mixte, elle est en puissance à l'*âme végétative* : car c'est une âme qui est l'acte (ou la forme substantielle) du végétal (puisque celui-ci est un vivant, ou un être doué d'activité immanente.)

« Et de même l'âme végétative est en puissance à l'*âme sensitive*. Et l'âme sensitive à l'*âme intellectuelle* : comme il apparaît dans la génération humaine, où le fœtus vit d'abord de la vie de la plante, puis de la vie animale, et enfin de la vie de l'homme.

« Mais après cette forme, — l'âme intellectuelle — on ne trouve pas, dans les choses soumises à la génération et à la corruption (ou à la transformation substantielle), de forme ultérieure et plus digne.

«Ainsi donc le degré ultime de tout l'ordre du mouvement de génération est l'âme humaine, et c'est vers celle-ci que tend la matière comme vers la forme ultime.

«Les éléments sont donc pour les corps mixtes, et ceux-ci pour les vivants, chez lesquels les plantes sont pour les animaux, et les animaux pour l'homme, l'homme en effet est la fin de tout le mouvement de génération.»

4. C'est là un texte majeur et sur lequel il nous importe de réfléchir. Vous remarquerez qu'il s'agit là d'une hiérarchie, ou de *l'ordre de la perfection ascendante des formes* dans les êtres soumis au mouvement de transformation substantielle.

Mais il y a plus encore dans ce que nous dit saint Thomas. Car l'ordre de perfection ascendante dont il s'agit implique une *tendance* dans les êtres en question, une aspiration vers la forme de degré métaphysique supérieur, et en dernière analyse vers la forme ultime, absolument supérieure dans l'ordre de toutes les choses où règne la transformation substantielle, à savoir vers l'âme humaine. Ce fait de la *tendance* est marqué dans les lignes que je viens de lire (la matière «*tend* vers l'âme humaine comme vers la forme ultime»). Il est marqué plus fortement encore dans les textes du même chapitre qui précèdent ce texte-là, et où saint Thomas nous dit que «la matière première *tend* vers sa perfection, qui consiste à acquérir en acte la forme à laquelle elle était d'abord en puissance, bien qu'elle cesse alors d'en avoir une autre qu'elle avait en acte précédemment ; en effet, c'est ainsi *successivement* que la matière reçoit toutes les formes auxquelles elle est en puissance, en sorte que toute sa puissance soit réduite en acte successivement, ce qui ne pouvait pas avoir lieu d'un seul coup.»

Notons donc que selon qu'elle existe à un degré donné de la hiérarchie transcatégorique ¹ que nous considérons, la matière *tend* au degré supérieur,

¹ J'entends par ce mot que la hiérarchie en question concerne des caractères généraux absolument fonciers, qui marquent les seuils («métaphysiques») de perfection dans l'être par lesquels la matière tend nécessairement à passer. Les degrés d'une telle hiérarchie sont des degrés de franchissement d'un seuil absolu, quoique plus ou moins haut. (Il est moins haut quand la matière devient informée par la forme du mixte, beaucoup plus haut quand elle devient informée par la forme du vivant, altissime quand elle reçoit la forme de l'être humain, – l'âme intellectuelle.)

S'agit-il, au contraire, de l'immense multiplicité des formes plus ou moins parfaites et des espèces tout immergées dans la matière, – non-vivantes ou vivantes, – que nous présente le tableau de la nature, il n'y a nulle prédétermination à leur égard dans l'aspiration par laquelle la *materia prima* tend vers sa perfection à travers toutes les actuations auxquelles elle est en puissance.

où elle sera informée par une forme d'un ordre plus élevé. Et si elle tend ainsi à un degré plus parfait, c'est qu'elle tend vers *la divine similitude, in divinam similitudinem*, à participer de mieux en mieux. Et comme on lit encore dans le même chapitre, autant un certain acte est ultérieur et plus parfait, *quanto aliquis actus est posterior et magis perfectus*, d'autant plus principalement, *tanto principalius, l'appétit de la matière se porte vers cet acte*, en d'autres termes, saint Thomas l'a dit, vers la forme ultime qui est l'âme humaine.

Voilà donc bien marquée la *tendancialité* immanente à la hiérarchie des degrés dans l'ordre tout entier de la transformation substantielle ou de la «génération» au sens très large que les scolastiques donnaient à ce mot. Si les corps privés de connaissance tendent vers une fin, dit saint Thomas au chapitre 24, c'est parce qu'ils sont dirigés vers cette fin par leur Créateur, comme la flèche est lancée vers le but par l'archer. Or tendre vers un bien, c'est tendre vers la similitude divine. Et c'est *parce que* chaque être de la nature tend vers la similitude divine qu'il tend vers son bien propre, — comme aussi, nous venons de le voir, vers un degré de perfection supérieur, *trans-naturel* au regard de sa nature propre.¹ Et quand on arrive aux natures douées d'intelligence, même l'intellect humain, si inférieur qu'il soit par rapport à l'esprit pur, a pour fin ultime de voir Dieu, *finis cujuslibet substantiae intellectualis, etiam infimae, est intelligere Deum*, la fin de toute substance intellectuelle quelle qu'elle soit, même infime, est de voir Dieu, *intelligere Deum*, dit saint Thomas au ch. 25; en sorte que l'homme a un désir ou appétit naturel de la vision de Dieu², qui, elle, n'est pas seulement quelque chose de préternaturel par rapport à une nature donnée, mais quelque chose de *supernaturel*, supérieur à *l'ordre tout entier de la nature*.

¹ Un brin de commentaire peut être utile ici: la matière sous la forme de l'élément tend vers la forme du mixte (degré transcategorique supérieur); sous la forme du mixte elle tend vers l'âme végétative; sous la forme de celle-ci vers l'âme sensitive; et sous la forme de celle-ci, vers l'âme intellectuelle. Tendances, donc, à une forme transnaturelle déterminée.

Mais quand il s'agit des vivants il faut ajouter, ce qui est fort différent, que (dans la perspective évolutionniste qui est la nôtre), chaque vivant (selon du moins qu'il appartenait à la tige évolutive), tout en tendant au bien de sa nature spécifique, a tendu aussi, pendant les âges préhistoriques, à passer, au moins dans sa descendance, — à *quelque* forme spécifique (ontologique) plus élevée dans l'échelle évolutive, et donc trans-naturelle par rapport à sa propre nature spécifique. — Voir plus loin pp. 117-124.

² C'est là, je le note en passant, un *désir de nature* qui ne fait qu'un avec l'être même de l'intellect, même en tel homme qui manquerait à connaître de loin *par la raison*, ainsi qu'il le peut et le doit, Dieu comme *Cause de l'être*. Et ce désir de nature se double d'un désir élicite *de grâce* en celui qui, *par la foi*, connaît Dieu comme *Sauveur et comme Ami*, qui se fera voir immédiatement, par son essence, à l'intellect glorifié.

5. Revenons au monde de la nature, et à notre considération des degrés de perfection dans l'ordre du «mouvement de génération et de corruption», ou de la transformation substantielle. Il y a là, à la fois, *hiérarchie de degrés (transcatégoriques) et tendance générale à des degrés supérieurs, et au degré ultime qui est celui de l'âme intellectuelle ou de l'être humain*. Qu'est-ce à dire, sinon que saint Thomas, qui n'avait pas l'idée de ce que nous appelons l'Evolution, nous a donné d'avance, dans ce chapitre 22 du livre III du *Contra Gentes* que nous avons lu, la vraie base de la philosophie de l'Evolution et les principes métaphysiques d'une pensée réellement évolutionniste? Il suffit d'ajouter à ces principes métaphysiques la *dimension historique*, et d'étendre pour ainsi dire *le long du Temps* la hiérarchie de degrés de perfection que nous avons considérée: on a du même coup l'Evolution du cosmos de la matière et des êtres vivants, dans une vue philosophique en accord avec l'image que la science, à son plan épistémologique, tâche tant bien que mal de donner de cette Evolution à chacun de nous.

Ce serait une grande sottise de chercher dans saint Thomas une philosophie teilhardienne de l'Evolution, je toucherai peut-être à cela plus en détail dans un autre séminaire; qu'il me suffise de noter en passant que pour saint Thomas il y avait des *transmutations substantielles* faisant vraiment passer d'une nature à une autre, tandis que pour Teilhard (la pensée de grand poète de l'Evolution manquait du concept «évolutionnaire» par excellence, celui de *changement de l'être*), pour lui tout était dans tout, et ce que, comme beaucoup d'évolutionnistes insuffisamment métaphysiciens il appelait évolution n'était qu'un désenveloppement; d'autre part, pour un saint Thomas qui aurait eu l'idée de l'Evolution, ce n'est pas une Incarnation généralisée, un *Christ encosmisé* qui est le moteur de celle-ci, c'est Dieu, l'Intellect créateur et souverainement transcendant, dirigeant toutes choses vers leur fin et élevant la vie vers ses formes supérieures. Ce que nous donne saint Thomas dans le texte que nous avons lu, c'est l'ébauche d'une *philosophie thomiste de l'Evolution*, non pas de l'Evolution à la sauce teilhardienne, mais de l'Evolution telle que depuis un siècle les données de la science en posent inéluctablement le problème devant les philosophes.

2. Sur la génération humaine selon saint Thomas

6. Mon deuxième point concernera la génération humaine selon saint Thomas, je dis selon ses idées philosophiques, – les idées scientifiques, elles, ont énormément changé depuis son temps, ce sont les idées philosophiques

qui m'intéressent. (Parenthèse: je note tout de suite que du temps de saint Thomas, on se faisait une idée scientifique ou pseudo-scientifique tout à fait erronée de la *semence* humaine. D'une part, n'ayant pas en main les moyens d'analyse microscopique dont nous disposons, on voyait dans cette semence une simple «matière spumeuse», qui n'était encore ni organisée ni vivante; ça, c'était simple ignorance scientifique. D'autre part, et là je verrais plutôt un faux-pas de la raison se fiant aux indications tout extérieures tirées de l'accouplement animal, doublées elles-mêmes peut-être d'un vague préjugé éthico-social sur la supériorité du «sexe fort», on s'imaginait à cette époque que dans la fécondation la part active et actuatrice était réservée au gamète mâle, le gamète femelle n'ayant que le rôle de puissance passive. Mais ces notions pseudo-scientifiques erronées n'ont absolument rien à voir avec l'idée, prise en elle-même et dans sa signification philosophique, que saint Thomas nous propose du développement embryologique. Fin de la parenthèse.)

Vous vous rappelez que dans le chapitre du *Contra Gentes* qui nous fournit d'avance l'ébauche d'une philosophie de l'Évolution, saint Thomas enseigne que «l'âme végétative est en puissance à l'âme sensitive. Et l'âme sensitive à l'âme intellectuelle: *comme il apparaît dans la génération humaine, où le fœtus vit d'abord de la vie de la plante, puis de la vie animale, et enfin de la vie de l'homme.*» C'est la théorie constamment enseignée par saint Thomas, c'est pourquoi il dit aussi que l'embryon humain dans son développement, quand il passe de la vie végétative à la vie animale, puis de la vie animale à la vie humaine, passe chaque fois par une transformation substantielle, une génération et corruption, le mot corruption ne signifiant pas ici destruction d'une substance donnant naissance à une autre substance, mais seulement le fait qu'en se développant la même substance (le même suppôt *virtuellement* humain dès le départ, et qui deviendra *formellement* humain quand il recevra l'âme intellectuelle) perd à un moment donné la forme qui l'animait, et qui fait place à une forme supérieure.

Cette vue philosophique de saint Thomas est abandonnée, je crois, par la plupart des théologiens modernes, qui admettent en général que l'âme intellectuelle, l'âme spirituelle, est infuse dans l'embryon *dès l'instant de sa conception*. S'il fallait abandonner les vues de saint Thomas sur la génération humaine, ça prouverait simplement que la comparaison dont il s'est servi pour illustrer son ébauche d'une philosophie anticipée de l'Évolution ne valait rien, et ça rendrait encore plus étonnant le texte que nous avons lu, et qui alors ne nous apporterait plus que cette ébauche d'une philosophie

anticipée de l'Evolution, sans s'appliquer à la génération humaine qui était mentionnée là comme un exemple et une comparaison.

Mais moi je n'abandonne nullement les vues philosophiques de saint Thomas sur la génération humaine, je les tiens pour vraies et singulièrement éclairantes.

Car il est bien vrai que l'âme intellectuelle, forme substantielle purement spirituelle mais qui informe un corps, fait vivre l'homme non seulement de la vie intellectuelle mais aussi de la vie sensitive et de la vie végétative, elle a, ainsi que saint Thomas le remarque, – comme forme informante –, tout le pouvoir aussi qu'auraient une âme simplement végétative et une âme simplement sensitive ¹.

Mais elle a ce pouvoir d'une façon plus élevée: la vie végétative d'un être humain, doué de son âme spirituelle, est, je ne dis pas plus vigoureuse, je dis *plus complexe, plus affinée, et du même coup plus délicate* que la vie végétative d'un végétal ou d'un animal. Et de même pour sa vie sensitive. Et ça suppose nécessairement une *disposition du corps*, – la disposition ultime sur laquelle ont insisté les grands Commentateurs, – adaptée à une telle vie et la requérant. (L'âme, en effet, «étant unie au corps comme forme de celui-ci, ne s'y unit que comme au corps dont elle est proprement l'acte» ², autrement dit dont l'organisation lui est dûment proportionnée et est disposée en propre à son égard.) Et la disposition ultime qui requiert l'âme intellectuelle, ça suppose un cerveau, un système nerveux et un psychisme sensitivo-moteur déjà fort élevés (et qui sont même en train de passer plus haut que dans le reste du règne animal.) Admettre que le fœtus humain, dès l'instant de sa conception, reçoit l'âme intellectuelle, alors que la matière n'est encore en rien disposée à cet égard, est à mes yeux une absurdité philosophique. C'est aussi absurde que d'appeler *bébé* un ovule fécondé. C'est *méconnaître* complètement le *mouvement évolutif*, qu'on prend à vrai dire pour un simple mouvement d'augmentation ou de croissance, comme si à force de grossir un cercle devenait carré, ou le *Petit Larousse* devenait la *Divine Comédie*.

7. Pourquoi les théologiens modernes ont-ils admis une telle opinion? Autant que je sache, pour deux raisons: 1^o parce que l'avortement est un

¹ Cf. *Sum. Contra Gent.*, II, 89: L'âme intellectuelle est «anima perfectior quae est nutritiva et sensitiva simul.»

² *Ibid.*

crime aussi bien dans les tout premiers stades que dans les derniers stades de la gestation ; 2^o parce que la Vierge a été immaculée dès sa conception.

Eh bien ces deux raisons ne prouvent nullement que dès sa conception le fœtus a reçu l'âme intellectuelle.

En ce qui concerne la première raison, tirée du crime de l'avortement : saint Thomas dit bien que l'embryon vit d'abord d'une vie végétative, puis d'une vie sensitive ; mais il dit aussi que dès l'instant de sa conception, et même préalablement, dans la semence humaine, la *nature humaine* est là *virtuellement*, et est ainsi *transmise à l'embryon*, réellement transmise à l'embryon. Car «virtuellement» ça veut dire *réellement*, quoique non «formellement».

Tuer un être qui possède virtuellement (réellement-virtuellement) la nature humaine, et est fait pour être homme, c'est évidemment le même crime que de tuer un homme.

En ce qui concerne la deuxième raison, – l'Immaculée Conception de Marie : c'est justement parce que dès le premier instant de sa conception l'embryon humain possède virtuellement la *nature humaine*, privée de la grâce et détraquée par le péché du premier homme, père du genre humain, que dès le premier instant de sa conception l'embryon humain a en lui, virtuellement aussi, mais réellement (réellement-virtuellement), le *péché originel*. Toute la doctrine de saint Thomas sur la transmission du premier péché repose là dessus.

Alors, dire que, rachetée d'avance et grâciée par les mérites prévus de son Fils, la Vierge a été immaculée dès sa conception, autrement dit miraculeusement préservée de la transmission du péché originel, ou d'une nature humaine *déchue*, ça veut dire qu'elle a été indemne du péché originel tel qu'il existe virtuellement (réellement-virtuellement) dès les premiers stades du développement embryonnaire de tous les autres hommes, et *formellement* dès le dernier stade de leur développement embryonnaire, où ils reçoivent l'âme intellectuelle. C'est ça l'Immaculée Conception, et, quelles qu'aient pu être les vues de saint Thomas sur ce qui à son époque n'était pas encore un dogme, la doctrine de saint Thomas sur la génération humaine s'accorde parfaitement avec ce dogme, *aussi parfaitement* qu'avec le dogme de la transmission du péché originel à tous les autres hommes.

Les deux raisons invoquées par les théologiens modernes pour dire que l'âme intellectuelle est infusée dès le premier instant de la conception sont donc invalides. Et, en vertu des considérations que j'indiquais tout à l'heure, cette théorie que l'âme intellectuelle est infusée dès le premier instant de la conception est philosophiquement insoutenable.

8. Mais revenons, pour conclure, à ce que saint Thomas pensait de la génération humaine. Notez bien que saint Thomas ne dit pas que l'embryon *est un simple végétal* pendant une phase, puis *est un simple animal*, avant de devenir un être humain. Une telle interprétation serait grossièrement inexacte. Saint Thomas dit, ce qui est tout différent, que possédant dès le départ la nature humaine *virtuellement*, – pendant une phase l'embryon humain *vit de la vie végétative* et, pendant la phase suivante, *vit de la vie sensitive*. C'est un être qui dès le premier instant *est fait pour être homme*, et qui devient *formellement* ce que dès le départ il est déjà *virtuellement* et par l'élan foncier dont il dépend, – il devient formellement homme, un corps informé par une âme intellectuelle, après avoir traversé une phase où son corps est informé *passagèrement et en devenir* (in via), par une âme végétative, et une autre phase où son corps est informé *passagèrement et en devenir* (in via), par une âme sensitive. Voilà le *mouvement évolutif* propre à la génération humaine.

Ce que saint Thomas a vu, d'une intuition géniale, c'est la réalité absolument typique, unique en son genre, du *mouvement évolutif* ou *développement évolutif* de l'embryon humain : une substance corporelle *numériquement une* (un seul et même suppôt) qui (simple germe d'abord, et se développant, *évoluant* selon la vie végétative caractéristique du règne végétal, puis organisme plus parfait se développant, *évoluant* selon la vie sensitive caractéristique du règne animal), se transforme d'étape en étape. Pour devenir à la fin, formellement, ce qu'elle était virtuellement dès le départ, elle devient, à chaque étape, *formellement autre*, substantiellement autre, c'est-à-dire informée par une autre âme, – nous dirions aujourd'hui qu'elle résume en soi, dans le développement intra-utérin de l'être qui est la tête de la création matérielle, *l'évolution de la vie* qui après des siècles a finalement abouti à l'homme.

Ils n'ont pas vu ça, les théologiens qui rejettent d'un revers de main, voire avec un sourire de condescendance, ce que saint Thomas pensait de la génération humaine ¹.

¹ Je n'oublie pas que, comme le remarque le P. Karl Rahner dans son livre *Science, Evolution, et Pensée chrétienne*, dont on vient de me communiquer les épreuves (c'est seulement quand je connaîtrai la pagination définitive du volume que je pourrai indiquer à quelles pages se trouvent mes citations) «la doctrine médiévale selon laquelle l'âme spirituelle ne parvient à l'existence qu'à un stade plus tardif du développement embryonnaire, et non pas dès la conception», «reprend de nos jours du terrain». Tant mieux, certes; est-ce pourtant toujours pour de bonnes raisons *ontologiques*, ou pour des

Permettez au vieux paysan de remarquer ici que les deux raisons dont j'ai montré tout à l'heure l'invalidité et qui prétendent établir la thèse de l'infusion immédiate de l'âme intellectuelle, admise par nombre de théologiens modernes, sont, la première d'ordre *moral*, (mis en face d'une vérité d'ordre moral, – l'avortement est un crime à quelque stade de la gestation qu'il ait lieu, – on a vite couru à la notion la plus immédiatement vraisemblable, notion qui semblait *coller* le plus facilement, pour rendre compte de cette vérité); la seconde raison est d'ordre *dogmatique* (mis en face du dogme de l'Immaculée Conception, on a vite eu recours, de même, à la notion qui semblait *coller* le plus facilement avec ce dogme); on ne s'est pas soucié, comme saint Thomas, qui ne travaillait pas à accorder seulement des notions entre elles, le faisait toujours, d'assurer les bases ontologiques d'une thèse théologique. On peut voir là, à propos d'un problème très particulier, et qui peut paraître minime en lui-même, un petit signe (il y en a de plus graves) du manque d'intérêt métaphysique chez beaucoup de théologiens, qui ne se donnent pas la peine d'éduquer l'*ancilla* dans la vérité qui est de son ressort, et qui embauchent au hasard de la mode n'importe quelle philosophie ou idéosophie.

raisons *morales* encore, mais dont, cette fois, l'objectif propre est plutôt suspect, cela est une autre affaire. En ce qui concerne le Père Rahner lui-même, c'est pour des raisons ontologiques, et très bonnes (les mêmes que les nôtres, – ça dit tout, n'est-ce pas, pour notre arrogance bien connue) qu'il envisage avec faveur la théorie thomiste du développement embryonnaire humain; et il note très justement: «Ceci admis, on peut très bien dire que l'ontogénèse ainsi comprise correspond à la phylogénèse humaine...»

Si le paysan se réjouit d'avoir eu l'occasion de citer un texte du Père Rahner sur lequel il se trouve substantiellement d'accord, il doit cependant ajouter qu'avec l'ensemble de l'ouvrage d'où ce texte est tiré il n'en va pas de même. J'ai grande estime et grand respect pour l'auteur et pour les intentions doctrinales qui l'animent, mais je crains que celles-ci ne soient trahies trop souvent par les difficultés artificielles et les équivoques rendues inévitables dès l'instant que, traitant du «*dialogue de la théologie avec la science*», on néglige le rôle indispensable que la *philosophie* (pas celle de Heidegger), et une épistémologie philosophique fermement établie, doivent jouer dans un tel dialogue (comme tenant nécessairement leur place *entre* la science et la théologie); et dès l'instant que d'autre part on veut restituer dans leur intégrité les vérités théologiques négligées par l'évolutionnisme teilhardien tout en gardant la vision du monde présumposée par lui, et l'idée du rapport entre l'action divine et le monde inhérente à ladite vision (pour laquelle c'est un axiome – admis par Rahner – que «Dieu opère toute chose par le moyen des causes secondes».) De là l'importance attachée à une notion à mon avis très ambiguë comme celle d'«auto-transcendance». Les causes secondes ont joué un rôle essentiel dans l'apparition de l'homme au terme de l'évolution (comme elles en jouent un dans la génération de chaque être humain), mais l'âme humaine est créée par Dieu, c'est là une opération qui n'a pas lieu par le moyen des causes secondes. L'infusion de la grâce non plus (quand elle n'a pas lieu par le moyen de ces «causes secondes» que sont les sacrements, et bien que les causes secondes jouent assurément là un important rôle *préparatoire*).

Encore un mot pour terminer cette section. Je déteste le concordisme, mais je voudrais vous signaler, à titre de curiosité, une analogie plutôt inattendue. Dans la perspective philosophique de saint Thomas il y a trois phases dans le développement évolutif de l'embryon humain : 1^o une phase où il a pour forme substantielle une âme végétative ; 2^o une phase où il a pour forme substantielle une âme sensitive ou animale ; 3^o une phase où il a déjà pour forme substantielle l'âme intellectuelle qui est l'âme humaine.

Eh bien, dans la perspective purement scientifique des embryologistes, auxquels de telles vues philosophiques sont bien étrangères, et dont les critères sont purement morphologiques et physiologiques, qu'est-ce qu'on nous dit ? L'embryologie nous dit ¹ qu'il y a trois phases distinctes dans le développement de l'embryon humain : 1^o une phase où, une fois bien délimité (vers le 18^e jour) après les premières différenciations qui l'ont ébauché, on l'appelle *embryon*, et qui va de la fin du premier mois à la fin du deuxième ; 2^o une phase où on l'appelle *foetus*, qui va du 3^e mois à la fin du 6^e, et pendant laquelle s'éveillent les fonctions de motricité ; 3^o une phase où on l'appelle *foetus viable*, qui va du 7^e mois à la fin du 9^e, et pendant laquelle il achève de prendre un aspect décidément humain.

Trois phases encore ! Ça ne prouve rien, mais ça fait plaisir quand même.

3. Suite de nos considérations sur la génération humaine

9. Dans mon troisième point, que j'aborde maintenant, je voudrais poursuivre un peu nos considérations sur la génération humaine.

Compte tenu des données acquises par la science, quelle description *philosophique*, quelle analyse *philosophique* pouvons-nous essayer de proposer du mouvement évolutif ou du développement évolutif de l'embryon quand on considère ce mouvement évolutif dans le cas de l'être humain ?

Il y a d'abord, à l'origine, la semence : le gamète mâle, qui est le spermatozoïde, et le gamète femelle qui est l'ovule.

Etant l'un et l'autre détachés ou séparés de l'organisme du géniteur, il est bien clair qu'ils ne vivent pas de la vie de celui-ci, ou de la vie d'un corps informé par une âme intellectuelle. Ce sont comme deux moitiés de vivant complémentaires faites pour produire en s'unissant un seul vivant nouveau, l'œuf, l'ovule fécondé. Elles sont vivantes l'une et l'autre, mais d'une vie

¹ Cf. A. GIROUD et A. LELIÈVRE, *Eléments d'embryologie*, Paris, Libr. Le François, 1965, pp. 65-81.

(végétative) imparfaite, incapable de se prolonger longtemps dans chacune à part, comme de croître et d'engendrer un semblable à soi. La forme, disons la forme «ontique», qui les informe n'est pas proprement une âme végétative, mais plutôt une forme (végétative) transiente, éduite de la matière à l'instant de leur séparation de l'organisme géniteur. A l'instant que s'uniront ces deux gamètes, la forme en question de chacun rentrera dans la puissance de la matière, tandis qu'une âme végétative en sera éduite, informant le nouveau vivant à son point de départ dans l'existence.

Attention toutefois ici! Ils ne sont pas seulement ce qu'ils sont, il y a quelque chose qui *pass*e en eux et par eux, et qui vaut immensément plus qu'eux-mêmes. La *nature humaine* passe en eux et par eux, – virtuellement comme je le disais tout à l'heure. Par la *vertu* de l'acte générateur humain, la nature humaine, qui est celle des deux géniteurs, passe virtuellement dans et par la semence.

10. Nous voilà en face de ce diable de mot de *vertu*, qui est bien ennuyeux parce que les routines de la pensée et surtout du langage poussent traîtreusement à le réifier, c'est-à-dire à l'entendre tout de travers. Ce n'est pas une chose, *res*; et c'est pourtant réel. Ayons le courage de regarder ça en face et de le discuter et démythiser.

La «vertu» a essentiellement rapport à l'ordre *instrumental*. Tout l'art de Michel-Ange passait dans et par son ciseau; il n'y passait pas comme chose, (un certain habitus dans l'âme de Michel-Ange) mais comme la *vertu* de cet art ou son pouvoir de régler tous les moindres mouvements de la main et du ciseau, dans le feu de la création artistique. De l'intelligence et la sensibilité du sculpteur le pouvoir régulateur ou la vertu régulatrice de son art passait dans sa main et dans son ciseau. Si Michel-Ange avait été paralysé, son art serait resté intègre dans son âme, mais la vertu ou le pouvoir régulateur de son art n'aurait pas passé dans sa main et son ciseau.

Autre exemple: les mots du langage, qui sont des signes et des instruments. Je peux prononcer des mots comme un perroquet, sans les *penser*, sans y mettre absolument rien de mon intelligence et de mon cœur; alors absolument rien ne passe par eux, celui qui m'entend les reçoit comme une pierre. Mais si je pense de tout mon cœur quelque vérité en prononçant ces mots, et veux la communiquer à autrui, alors quelque chose passe par eux, par la façon dont je les prononce: ma pensée elle-même, mon intelligence elle-même, mon cœur lui-même? Bien sûr que non, ils sont formellement à moi et demeurent formellement en moi. Un petit démon-messager qui émane-

rait d'eux et passerait à cheval à travers mes mots? C'est un mythe. Ce qui passe, c'est ma pensée, mon intelligence, mon cœur, mais par la *vertu* de leur action tendant à une fin, qui continue ainsi de s'exercer dans un instrument, – vertu animant ma voix, *réglant tout le mouvement de ma voix*, en sorte que celle-ci porte vraiment le *sens* de ce que je pense et dis. Alors mes mots atteignent leur but, remuent l'auditeur dans son intelligence et dans son cœur.

C'est une meilleure comparaison que je voudrais employer dans le cas qui nous occupe.

Je pense à une symphonie composée par un musicien et exécutée par un orchestre.

Il y a d'abord l'intellect du musicien qui crée la symphonie. Il se sert pour cela de signes instrumentaux, – les notes et les autres signes musicaux qu'il inscrit sur le papier de la partition à mesure qu'il invente celle-ci. Mais ça ne suffit pas pour que la symphonie prenne vie, il faut qu'elle soit exécutée par un orchestre. Alors ce sont toutes les énergies des exécutants, soufflant dans leurs trompettes et râclant leurs violons, qui portent la symphonie à nos oreilles comme une œuvre musicale en acte. Si elle est bien exécutée, c'est tout l'art, l'intelligence, le cœur du compositeur qui passent *virtuellement* et instrumentalement par l'orchestre pour atteindre leur but, et illuminer notre cœur. Ils passent dans l'orchestre par la *vertu* de l'acte intellectuel du compositeur, laquelle est communiquée à l'orchestre et règle tout son mouvement.

Je dirai que la *vertu* est une certaine *forme* transmise ou communiquée, mais, voilà le point capital, ce n'est pas une forme entitative informant une chose, une *res* à laquelle elle donnerait sa constitution dans l'être. C'est une forme *transitive*, c'est la FORME D'UN MOUVEMENT, non d'un être, c'est la *forme d'un mouvement* par laquelle celui-ci est réglé dans l'impermanence même de son passage dans le temps. Cette forme elle-même est donc essentiellement passagère, transiente, comme l'élan imprimé à la flèche par l'archer; et elle ne dure, c'est-à-dire ne continue d'exercer sa causalité régulatrice dans la chose en mouvement, qu'autant que dure le mouvement lui-même. Quand le mouvement cesse, ayant atteint son terme ou sa fin, quand la flèche a atteint le but, quand la symphonie a été exécutée, alors du même coup a cessé d'exister la vertu communiquée à la flèche ou à l'orchestre, cette *forme du mouvement* par laquelle était dirigée ou réglée l'énergie qui, de l'énergie physique *in actu* de l'archer ou de l'énergie spirituelle *in actu* du compositeur passait instrumentalement dans la flèche ou dans l'orchestre.

Tout ça veut dire que la *vertu*, au sens strict où je prends ce mot, relève de la causalité *formelle*, nullement de la causalité *efficiente*. C'est quand on s' imagine qu'elle exerce une causalité *efficiente* qu'elle devient un mythe, justement ridiculisé par la *vertu dormitive* dont se moquait Molière. Elle n'exerce aucune causalité efficiente, mais seulement une causalité formelle.

Dans une formule un peu longue, mais, j'espère, complète, je dirai que la vertu est *la forme d'un mouvement causé, par laquelle l'action de la cause efficiente, quand elle n'est pas instantanée, règle tant que dure le processus de causation toute l'instrumentalité qui mène à l'effet final*.

Eh bien, il me semble que la comparaison de la symphonie peut être appliquée d'une certaine manière au mouvement évolutif de la génération humaine. Imaginons seulement qu'en produisant des sons la symphonie produise un être, un arbre sonore qui de mutation en mutation devient un aigle sonore dont les ailes s'étendent sur toute la salle. Alors la vertu qui faisait passer dans et par l'orchestre la régulation de l'acte intellectuel du compositeur a atteint sa fin, par elle l'acte intellectuel du compositeur a produit son œuvre.

Dans l'ovule fécondé par le spermatozoïde et qui vit d'une vie toute végétative, et n'a qu'une âme végétative, la nature humaine est là *virtuellement*, parce que la vertu de l'acte générateur qui procède lui-même de l'âme spirituelle des géniteurs en tant qu'elle informe leur corps, disons, en bref, la *vertu de l'acte générateur humain*, fécondation d'un ovule humain par un spermatozoïde humain, passe dans et par cet ovule fécondé et sa vie végétative: c'est la *forme d'un mouvement*, forme du mouvement évolutif. Et elle passera par l'embryon tout le long de son développement évolutif, jusqu'à ce que le but soit atteint: un être formellement humain, un corps informé par une âme intellectuelle.

L'ovule, puis l'embryon, c'est l'orchestre exécutant la partition, grâce aux énergies des musiciens. Le chef d'orchestre, c'est la vertu, – passant dans l'ovule fécondé, puis dans l'embryon jusqu'au dernier stade de son développement ¹, – de l'acte générateur humain, autrement dit la forme régulatrice et directrice du mouvement évolutif causé par cet acte. Les musiciens, ce sont les énergies physico-chimiques et biologiques de l'ovule et de l'embryon, en particulier les gènes qui sont contenus dans les chromosomes, et qu'on pourrait peut-être comparer (boiteusement, je le crains) aux divers groupes d'exécutants jouant d'une catégorie donnée d'instruments.

¹ Dès ce dernier stade la vertu de l'acte générateur humain a cédé la place à la forme définitive, l'âme intellectuelle. Cf. *Sum. Contra Gent.*, II, 89.

11. J'en ai fini avec la *vertu* (si j'ose dire). Pour terminer ce que j'ai à dire de la génération humaine, je voudrais vous soumettre encore quelques remarques (oh, pas plus de cinq), que je tâcherai (sans y parvenir toujours) de faire aussi brèves que possible.

Première remarque: La continuité héréditaire est assurée par les cellules reproductrices, les *gonades*, qui commencent très tôt à se différencier et forment ainsi une sorte de chaîne, de génération en génération. J'ai été autrefois l'élève de Giard, qui poussait à l'extrême la distinction entre *soma* (le corps de chacun dans sa vie individuelle) et *gonades*¹, les éléments histologiques destinés à la reproduction et porteurs des intérêts de l'espèce, il les regardait presque comme des parasites du *soma*, disons des pseudo-parasites en symbiose avec celui-ci². Je crois que c'est une vue importante (même en ce qui concerne la psychologie des pauvres hommes.) On peut se représenter la chaîne des gonades comme passant de génération en génération à travers les somas des géniteurs, et assurant ainsi la *stabilité* de l'espèce, notamment de celle qui nous occupe maintenant, l'espèce humaine.

12. *Deuxième remarque*; complément de la première. – Il y a eu cependant, depuis l'homme primitif et les temps préhistoriques, un développement ou *mouvement expansif au sein même de l'espèce humaine*. L'homme, depuis le temps de son apparition sur la terre, a (non sans régressions accidentelles, je pense bien) progressé dans sa constitution psycho-somatique, – je dis dans l'ordre de la différenciation des races humaines, – et dans cet ordre-là le progrès peut être très vaste en extension (quant à la multiplicité des races),

¹ Le mot «gonade» désigne à la fois le tissu germinal et les tissus associés de type endocrine. – On sait aujourd'hui qu'il y a une période de la vie embryonnaire où des cellules sexuelles souches, dites «gonies», apparaissent (dès le 15^e jour) à distance de l'ébauche gonadique, – donc au sein d'un tissu somatique, – pour migrer ensuite vers l'ébauche gonadique. Pendant la période en question l'opposition germen-soma ne s'est donc pas encore constituée.

² Voir note 1 à la page 105. – Si les idées de Giard restent importantes à mes yeux, c'est avant tout parce qu'elles attirent notre attention sur le fait que les gonades, en chaque vivant, sont ordonnées non à servir et parfaire la vie individuelle de celui-ci, mais à élaborer en lui ce qui amènera à l'existence un autre vivant. Quand il s'agit de vivants appartenant à une espèce où les sexes sont séparés, les gonades sont là pour produire ces «moitiés de vivant» dont je parlais plus haut (p. 20) à propos du spermatozoïde et de l'ovule, et qui en s'unissant feront venir à l'existence un autre vivant. On pourrait dire qu'en ces espèces, et notamment dans l'espèce humaine, l'organisme mâle, – le soma de l'homme – et l'organisme femelle, – le soma de la femme, – sont «parasités» chacun par son futur enfant éventuel comme par un étranger, mais *de sa propre chair*, qui se prépare en lui. Il me semble que ces vues ont des incidences psychologiques qui vont assez loin.

mais reste *de basse échelle* (il concerne seulement des caractères secondaires affectant le fond spécifique identique).

Première question ici : comment interpréter ce développement ? Je pense qu'il a eu lieu (sans doute très rapidement) à la fois *en flèche* et *en éventail*, vers les grandes familles raciales où notre espèce se trouve diversifiée : en sorte que nous devons d'une part affirmer, non seulement l'égalité essentielle de tous les hommes comme tels (que l'un soit un modèle de Praxitèle et l'autre un pygmée), mais aussi la complémentarité humaine des grandes familles raciales, dans la variété des qualités qui les distinguent, chacune ayant *plus* que l'autre sous certains rapports et *moins* que l'autre sous d'autres rapports : vue, qui, à mon sens, tourne finalement en faveur du croisement des races et du métissage. J'ajoute qu'une fois atteinte cette différenciation raciale psycho-somatique de l'être humain, c'est dans l'ordre intellectuel et culturel que le développement de celui-ci a continué et continue.

Deuxième question : par quel mécanisme a eu lieu le développement des diverses familles raciales humaines ? En raison de la sorte d'indépendance qu'on attribue en général aux gonades à l'égard du soma, et de la primauté accordée au rôle des gènes par les généticiens, les biologistes du monde occidental, et surtout de l'English-speaking world, nient en général, qu'il s'agisse de la formation des races ou de celle des espèces, toute possibilité de cette *hérédité des caractères acquis* qui était la grande idée de Lamarck, restée chère, si je ne me trompe, aux biologistes soviétiques, et ils n'admettent que le pitoyablement extrinsèque mécanisme darwinien (sélection naturelle du plus apte, c'est-à-dire de celui qui par chance se trouve en meilleur état de survivre). Tout ça, nous le verrons une autre fois, c'est un peu du passé (du XIX^e siècle), bien qu'un biologiste contemporain, comme M. Paul Wintrebert,¹ fasse le plus grand cas de Lamarck. Notons en passant que,

¹ *Le Vivant créateur de son évolution*. Paris, Masson, 1963. — Ce livre, auquel le philosophe peut reprocher des formules d'apparence philosophique intolérable surgissant ça et là, et surtout un vocabulaire outrancier, même pour exprimer des vues justes, et qui, j'imagine, est de nature à choquer bien des biologistes faisant aujourd'hui autorité, me paraît très remarquable. Je note qu'il conduit à réviser et mettre au point les vues de Giard auxquelles je fais allusion un peu plus haut. Le protoplasme « crée » ou forme ses gènes, dit et redit M. Wintrebert. Les gonades sont donc, en ce sens, sous la dépendance du soma, ce qui ouvre la voie à la théorie néo-lamarckienne de l'évolution (« le vivant ne lègue à ses descendants que ce qu'il a fait lui-même »). Il reste cependant qu'une fois « créés » dans l'organisme du géniteur, les gènes, en déterminant le développement et la constitution de l'engendré, déterminent du même coup la formation, par le protoplasme de celui-ci, des gonades (germen et tissus à sécrétion interne associés) qui

malgré le doute radical auquel beaucoup de savants ¹ se résignent aujourd'hui quant à la possibilité de trouver une explication scientifique des causes de l'évolution, ce serait faire injure à l'esprit humain que de renoncer à l'espoir que cette explication, – toujours sujette à révision comme toutes les explications de la science, – sera trouvée un jour. Il y a au surplus des savants plus optimistes. Et pour ma part, autant qu'un philosophe peut se permettre une opinion là-dessus, c'est dans les voies du néo-lamarckisme (n'excluant pas du reste le renfort apporté par l'idée de la survivance du plus apte) qu'à mon avis l'espoir en question a ses meilleures chances. A le supposer réalisé, l'explication (ou plutôt description explicative) du processus évolutif par la science, ayant seulement affaire au détail du *matériau* causal mis en œuvre, ne remplacera pas, mais appellera au contraire, et rendra absolument nécessaires les élucidations plus profondes de la philosophie de la nature, qui, de leur côté, ne sauraient rester jusque là que plus ou moins aléatoires, sauf en ce qui concerne les principes fondamentaux et la réponse à certaines questions fondamentales, comme celle de l'origine de l'homme, qui est l'objet de nos présentes réflexions. (Pauvre philosophie de la nature, avouons qu'au cours des derniers siècles elle n'a pas fait, en général, bien bonne figure).

Notons d'autre part, et ceci nous ramène à notre sujet, que le développement qui a donné naissance aux diverses familles raciales humaines n'a pas du tout la même signification que celui dont dépend la formation des espèces: car les différentes races humaines ont la même nature spécifique, et, je l'ai déjà remarqué, elles ont sans doute pris naissance relativement très tôt, – soit par mutations brusques soit par adaptation à des milieux très différents. Rappelons-nous en effet que, comme le dit Louis Bounoure dans son livre *Hérédité et physiologie du Sexe* ², l'espèce définie par Linné n'est pas un groupement simple et homogène d'individus tous identiques; elle est au contraire une collection de types distincts, «espèces élémentaires, lignées

auront en lui leur vie propre, avec les impulsions qu'elle fait naître en lui, et qui parasiteront en quelque sorte sa vie individuelle (même si, dans la tige évolutive, le protoplasme de l'engendré, en modifiant, au cours de sa vie, ses gènes quant aux caractères qu'ils transmettront, provoque à quelque degré une modification dans la chaîne des gonades).

Au sujet des vues illusoires de certains généticiens, comme de la différence entre un vivant et n'importe quelle machine inventée par la cybernétique, on trouvera de justes remarques dans le livre déjà cité de A. OPARINE, *L'Origine et l'Evolution de la Vie*, pp. 21-28 et suiv.

¹ Cf. plus loin, note 2 à la page 119.

² Paris, Flammarion, 1948, p. 36.

ou races, qui diffèrent les unes des autres par des caractères de détail», – caractères dits mendéliens, – «surajoutés au fond morphologique commun». Cela, dirai-je, à mesure que l'espèce s'étendait dans des aires géographiques variées.

Quoi qu'il en soit, il faut admettre que le développement des races humaines (et cela s'applique aussi au cas de l'évolution des espèces, dont je ne parle pas encore) a été *dirigé*, – vers une *fin*, donc; et quelle fin, sinon l'actualisation des diverses perfections auxquelles la matière est en puissance dans la cellule génératrice humaine, tout ça à travers bien des accidents. Ainsi l'élan d'expansion, tout en montant, s'est diversifié, comme je l'indiquais dans la première remarque, en produisant des mutations raciales au sein de l'espèce humaine.

13. Passons à la *troisième remarque*. – La *direction* et la *finalité* dont je viens de parler, elles s'exercent *au-dedans du vivant* (c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe en ce moment, au dedans de *l'être humain*), lequel vivant est, par essence, doué d'activité immanente; et elles s'exercent, d'une part, au plan de son activité *spécifique*¹, où il agit *comme il est*, d'autre part, dans l'élan *d'expansion* qui le traverse, et qui (toujours dans le cas qui nous occupe) a donné naissance aux diverses familles raciales au sein de l'espèce humaine.

Mais il est clair que, soit qu'il s'agisse des activités spécifiques humaines, soit qu'il s'agisse de l'élan d'expansion humain, cette direction finalisante dépend, comme je l'ai déjà noté en passant, de la motion exercée sur le vivant – exercée sur le vivant, mais atteignant le fond même de son être, – par une *causalité supérieure*, absolument primordiale, celle de l'*Intelligence subsistante incréée* qui est l'auteur de l'être. C'est Dieu qui est le premier principe du développement d'expansion humain (comme aussi du développement évolutif de la vie tout entière). Sa motion et sa direction se sont exercées, au cours des temps préhistoriques, en ce qui concerne le développement expansif de l'espèce humaine comme en ce qui concerne aussi l'évolution des espèces elles-mêmes: avec cette différence capitale qu'en ce qui concerne le développement expansif de l'espèce humaine, donnant lieu à la diversité des races au sein de cette espèce, il n'y a pas eu de *transformations substantielles*, comme il y en a au cours du développement

¹ Sur la différence de valeur que ce mot a dans le vocabulaire du philosophe et dans celui du savant, cf. plus loin, pp. 117-118.

embryonnaire (selon les vues de saint Thomas, auxquelles je tiens mordicus) et comme il y en a eu au cours de l'évolution des espèces.

14. *Quatrième remarque*, qui a rapport au développement embryonnaire, conçu selon les vues auxquelles je tiens. – Dans son développement évolutif, l'embryon humain passe d'un stade primitif où il vit d'abord de la vie végétative, et a une âme végétative, à un stade où il va vivre d'une vie sensitive, et avoir une âme sensitive, puis à un stade où il va être informé par une âme intellectuelle, rendant l'enfant sorti du sein maternel capable de mener une vie intellectuelle qui se développera peu à peu.

Eh bien ce qu'il importe ici de mettre en lumière, c'est le rôle de la *disposition ultime* de la matière, qui conditionne chacune de ces deux transformations substantielles. Par la *vertu* de l'acte générateur humain, qui fait gravir au développement embryonnaire (tout différent d'une simple croissance) une pente évolutive ascendante, la matière, à un certain moment, arrive à posséder des propriétés de telle sorte qu'elle ne peut plus rester informée par la forme substantielle dont elle tient d'exister et de vivre, et qu'elle ne peut continuer d'être que si elle est informée par une autre forme substantielle, une autre âme, de degré supérieur. Voilà la *disposition ultime*, qui est *disproportionnée* à la forme substantielle, ou âme, jusqu'alors informante, et *proportionnée seulement à une autre âme ou forme substantielle*, qu'elle appelle et réclame, et sous l'information de laquelle elle sera – la même disposition – disposition *prime* à l'égard du stade qui va suivre. La disposition ultime est ainsi le pont qui fait passer d'une forme substantielle à l'autre. Pour fixer les idées, pensons qu'à un moment une sorte de sensibilité diffuse, requérant un organe approprié, apparaît et se développe dans l'embryon encore informé par une âme végétative. A un instant donné elle n'est plus compatible avec cette âme, elle est compatible seulement avec une âme sensitive, sous l'information de laquelle le système nerveux se développera peu à peu dans l'embryon. A l'instant où paraît cette disposition ultime, l'âme végétative qui informait l'embryon rentrera dans la puissance de la matière, et, sous la vertu de l'acte générateur humain, sous cette forme du mouvement qui (en dépendance, bien sûr, de la motion divine générale activant la nature) règle tout le mouvement évolutif de l'embryon, une âme sensitive sera *éduite de la matière*.

Que dire maintenant de la *disposition ultime* qui conditionne la deuxième transformation substantielle, où à son dernier stade l'embryon reçoit une âme intellectuelle?

Remarquons d'une part qu'il serait absurde d'attribuer à l'embryon arrivé à son dernier stade une activité proprement intellectuelle, une idée abstraite quelconque. Ce n'est donc pas du côté du passage à la vie intellectuelle actuellement exercée qu'il nous faut chercher.

Mais rappelons-nous, d'autre part, que l'âme intellectuelle est forme substantielle du corps, et qu'elle n'a pas seulement le pouvoir intellectuel qui lui est propre, mais aussi, comme acte du corps, le pouvoir végétatif et le pouvoir sensitif. Elle n'est pas seulement âme intellectuelle, dit saint Thomas, elle est aussi âme végétative et âme sensitive. Dans l'homme elle n'est pas seulement principe de vie intellectuelle, elle est principe de toute la vie de son corps, *vie végétative* et *vie sensitive*. Et cette vie elle-même, notamment la vie sensitive, dont l'âme intellectuelle est le premier principe formel, est d'un degré qualitatif beaucoup plus élevé, plus complexe et plus affiné, que chez les êtres doués seulement d'une âme sensitive ou purement animale. Ainsi c'est du côté de la *vie sensitive* de l'embryon, et du progrès de cette vie, qu'il nous faut chercher.

Enfin rappelons-nous aussi que dès l'origine c'est vers l'âme intellectuelle que la vertu de l'acte générateur humain, qui tient en main, comme règle du mouvement, tout le développement embryonnaire, fait tendre le développement.

Je dirai alors qu'au point le plus élevé auquel, sous la vertu de l'acte générateur humain, est montée la vie sensitive de l'embryon, il y a en lui, grâce à l'affinement des neurones et au degré du développement cérébral, un tel degré de complexité et de disponibilité du pouvoir sensitivo-moteur que celui-ci *demande* à être réglé par une volonté capable d'une liberté qu'elle n'exercera que bien plus tard ; et il y a aussi dans le psychisme de l'embryon humain, si rudimentaire soit-il, une telle marge de disponibilité que ce psychisme purement animal *demande* à sortir du rêve, et *appelle* des pouvoirs supérieurs (cogitative et intellect) qui n'exerceront leur activité propre que bien plus tard.

Voilà la disposition ultime que nous cherchons. C'est une disposition ultime très particulière, qui ne conditionne pas l'*éducation* d'une nouvelle forme substantielle sortie de la puissance de la matière, mais qui *appelle* l'*infusion* d'une âme créée et infusée par Dieu à ce même instant. Ça veut dire que la *disposition ultime de la matière* dont il est maintenant question dépend de la vertu de l'acte générateur humain en tant même que cet acte biologique a pour premier principe, dans l'être substantiel humain des géniteurs, une *âme spirituelle et immortelle*, et que sa vertu (toujours sous la

motion divine générale) porte le développement embryonnaire à un point – la disposition ultime en question – *supérieur à tout ce dont l'univers biologique avec ses lois est capable, sauf à son sommet, le microcosme humain*, qui dépasse le pur biologique. Autrement dit, la nature humaine n'est pas une nature simplement animale, et, avec la disposition ultime en question, supérieure à la simple animalité, elle exige d'apparaître *formellement* dans l'embryon, où jusqu'à cet instant elle n'était que virtuellement présente. *A ce même instant* Dieu, qui dirige comme Cause première transcendante tout le développement évolutif de l'embryon, lui infuse une âme intellectuelle, *créée* par lui au même instant, pour cet individu désormais formellement humain. Notons bien que l'âme intellectuelle est une âme spirituelle et immortelle, non seulement forme substantielle du corps, mais *esprit*, substance spirituelle informant un corps et capable pourtant de lui survivre. C'est pourquoi saint Thomas, qui ne mâchait pas ses mots, déclare *hérétique* l'erreur de ceux qui s'imaginent que l'âme humaine, l'âme intellectuelle, n'est pas créée par Dieu à l'instant que l'embryon humain la reçoit, mais transmise par l'acte générateur humain, ou éduite, en vertu de celui-ci, de la puissance de la matière comme toutes les autres formes substantielles. (*Haereticum est dicere quod anima intellectiva traducatur cum semine*, Ia, q. 118, a. 2, c.)

15. Notons aussi deux points philosophiques importants. En premier lieu, il est bien évident qu'une âme spirituelle ne peut pas être éduite de la puissance de la matière, c'est une impossibilité métaphysique: car toute forme éduite de la matière n'était, avant d'être éduite, qu'une des possibilités réelles qui ne font qu'un avec la puissance ou potentialité de la matière, et, une fois éduite, n'existe *qu'en tant seulement* qu'acte de la matière; elle rentrera donc dans la puissance de la matière quand le corps qu'elle informe se corrompra. C'est tout le contraire avec l'âme spirituelle. Comme je le disais il y a un instant, une âme spirituelle est acte de la matière, mais elle est aussi esprit, elle est *un être spirituel subsistant* par lui-même (et communiquant sa subsistence au corps qu'elle informe). En d'autres termes, bien qu'une certaine disposition ultime de la matière *appelle* une âme spirituelle, l'existence de celle-ci est indépendante de la matière et continuera sans elle. C'est pourquoi dire qu'elle peut être éduite de la puissance de la matière, – auquel cas elle ne pourrait pas *exister comme esprit*, et sans la matière qu'elle actue, – serait un pur non-sens.

L'esprit qui est l'âme d'un homme ne dépend pas *pour exister* du corps dont il est la forme substantielle, c'est ce corps qui dépend d'elle pour

exister, il meurt quand son organisation devient tellement détériorée qu'il ne peut plus être informé par elle. L'esprit qui est l'âme d'un homme n'acquiert pas, à la mort du corps, *un autre exister*; il entre dans un autre *état* d'existence, mais quant à l'exister lui-même qu'il exerçait avant la mort, il continue simplement de l'exercer après celle-ci.

Dans la perspective évolutionniste (qu'il s'agisse du développement évolutif de l'embryon humain, ou de l'évolution des espèces vivantes), deux conceptions seulement ont une valeur d'intelligibilité et sont philosophiquement cohérentes: ou bien une conception qui d'une part tient la *materia prima* pour une pure puissance, et d'autre part affirme l'existence de l'*esprit*; c'est la conception qui est métaphysiquement éclairée par les deux idées fondamentales de *puissance* et *acte*, et qui est la nôtre, avec son application spéciale au cas de l'être humain, dont je viens de dire quelques mots; ou bien une conception qui, ignorant la division de l'être en puissance et acte, et rejetant d'une part la notion de *materia prima* et celle de forme, d'autre part la notion d'esprit, confond dès le départ réalité et matière (entendons cette fois «matière»¹, non comme puissance, mais comme *res extensa* qui tombe sous les sens), et enferme tout ce qui existe, l'homme comme le processus évolutif, dans la matière, — laquelle, d'abord, était on ne sait quoi de dispersé dans l'espace, sans doute gaz très raréfiés et poussières cosmiques, puis, d'elle-même, à force de passer sur notre planète à des états de complexité et d'organisation plus élevés, a abouti au cerveau humain, dont l'activité toute matérielle est ce qu'on appelle encore «intelligence», «raison», etc., sans mettre là-dessous (puisque l'esprit comme réalité distincte est pure illusion) rien qui soit d'une vie plus haute. Si insoutenable qu'elle soit, une telle conception est philosophiquement cohérente, et, du moins à un certain degré, intelligible. Le mot *matière*, bien qu'il y recouvre à l'origine la plus grave confusion, y a une signification.

Mais quand, tout en déclarant que l'*esprit* existe, bien sûr, on vient nous parler (nous entendons ça tous les jours) d'un processus évolutif où la *matière* est déjà, virtuellement ou implicitement, *esprit*, et où l'âme *spirituelle* émerge de la *matière* (cette âme étant peut-être, tout de même, créée par Dieu, pourquoi pas, si on enveloppe le mot de création d'un brouillard assez épais, ce qui n'est pas difficile), et où l'*esprit* est en fin de compte la subli-

¹ Le mot *matière* a aussi ce sens pour nous, mais il s'agit alors de la *matière informée* par une forme substantielle.

mation et la gloire de la *matière*, – alors le mot *matière* ne signifie strictement *rien* : ce n'est pas un mot communiqué à une pensée par une pensée, c'est un bruit qui fait semblant d'être articulé et qui épate l'oreille, c'est un attrape-nigaud. Et il en est de même du mot *esprit*.

J'ai dit qu'il y a un deuxième point ; j'espère l'exposer plus brièvement : on entend parfois des personnes, même cultivées, s'étonner qu'en créant une âme spirituelle pour chaque enfant d'homme venant au monde Dieu se dérange chaque fois pour une intervention extraordinaire et passant outre aux lois de la nature, – pour un miracle. Ceux qui parlent ainsi ne savent pas ce qu'ils disent. Si Dieu faisait d'une pierre un homme, ce serait un prodige, oui ; mais quand il infuse une âme spirituelle dans un fœtus humain il ne fait pas le moindre prodige. Avoir reçu une âme spirituelle et immortelle est certes un admirable privilège pour chacun de nous, mais cela n'a absolument rien d'extraordinaire ni de miraculeux. C'est tout ce qu'il y a de plus « naturel », physiquement et métaphysiquement : *physiquement*, parce qu'à un moment donné du développement embryonnaire, c'est demandé ou *appelé* par la matière, comme je l'ai expliqué tout à l'heure ; *métaphysiquement*, parce que cela arrive selon une loi métaphysique incluse dans la création de l'Homme : dès lors qu'il décidait de créer l'Homme, et qu'il a créé le premier homme, Dieu a posé cette loi. Ne disons pas qu'il s'y est assujetti ! La nécessité de cette loi ne porte nullement sur l'acte créateur, elle porte seulement sur les effets produits par celui-ci. L'acte créateur est absolument un dans l'unique Instant sans bornes qu'est l'éternité divine. Et il est absolument libre. Il ne se renouvelle pas, il est immuable, ce sont les effets produits par lui qui se renouvellent et se multiplient le long du temps. C'est la même chose pour Dieu de créer l'Homme et de créer tous les hommes, l'âme spirituelle de tous les hommes, du premier jusqu'au dernier. Et c'est un acte de souveraine *liberté* dont l'effet se produit ici-bas successivement et *nécessairement*, sitôt que sont données du côté de la matière les conditions qui l'appellent, et qui elles-mêmes dépendent des séries d'événements individuels qui ont précédé, et dont chacun a été librement voulu ou permis de Dieu. ¹

¹ Je regrette de devoir marquer ici mon désaccord avec la manière dont le Père Rahner discute la même question (dans le livre mentionné plus haut, voir p. 98, note 1).

Est-ce que le monde est un tout si jaloux de son unité qu'il exige que pour opérer « au sein du monde » il faille être une cause *faisant partie du monde* ? Est-ce que tenir que Celui qui a créé *de rien* le monde crée aussi *de rien*, ou sans le moyen d'aucune cause seconde, un esprit dans une chair qui l'appelle (« au sein du monde », sans que cet esprit

16. *Cinquième remarque*, enfin. – C'est une parenthèse, mais qui me semble importante.

Quand il traite de la transmission du péché originel, saint Thomas enseigne que celui-ci est transmis avec la nature humaine (déchue), laquelle est communiquée à l'embryon (virtuellement d'abord, puis formellement, à l'instant de l'infusion de l'âme intellectuelle) par l'acte générateur humain, et que le péché originel, c'est l'âme, l'âme humaine, intellectuelle, qui le contracte ¹, mais que si elle contracte le péché originel dès l'instant de son infusion, c'est *en raison du corps* où elle est reçue. ² L'âme telle que Dieu la crée est pure et immaculée, c'est en raison de son union au corps qu'à l'instant de sa création et de son infusion elle est rendue participante de la faute originelle, et reçoit les faiblesses et les désordres issus de celle-ci.

Eh bien, cela me paraît important aussi à un autre point de vue. Car cela nous fait voir aussi la façon dont l'enfant paye les troubles survenus dans sa lignée héréditaire ou chez ses propres parents, qu'il s'agisse de troubles purement physiques dus à des agents pathogènes ou aux conditions du

lui-même soit *né du monde*), c'est tenir Dieu pour «un démiurge dont l'action s'opère au sein du monde» et «une cause à côté d'autres *dans* le monde»? Présupposés irrationnels qui ne sont que des négations larvées de la transcendence de Dieu: car l'infiniment Transcendant est aussi Omniprésent; quoi d'étonnant qu'il agisse au sein du monde sans être pour cela un des agents qui sont dans le monde?

C'est pourtant pour se défendre contre ces phantasmes aberrants pris au sérieux que Rahner a inventé son «auto-transcendance», et écrit par exemple que «les parents sont la cause de l'être humain dans sa totalité et son unité, *donc de son âme*» (italiques de moi), «en vertu de la force de Dieu, qui est intrinsèque à leur action et qui rend possible leur auto-dépassement, sans appartenir à ce qu'il y a de constitutif dans leur essence», – explication qui n'aurait certainement pas suffi à apaiser la sévérité de saint Thomas que j'ai signalée plus haut dans le texte. À l'égard de l'âme de leurs enfants, les parents ne sont que cause *dispositive*, parce qu'elle est créée de Dieu. Et créer ne peut pas et ne pourra jamais vouloir dire produire un être nouveau par le moyen d'une créature qui se dépasse elle-même essentiellement: car ou bien la créature en question n'est *pour rien* dans cette production, alors elle et son «auto-dépassement» ne sont que des mots; ou bien elle *agit* elle-même (sous l'action de Dieu) dans cette production, alors c'est «créer» qui n'est plus qu'un mot. Comprise à la manière proposée par Rahner, la création de l'âme par Dieu «devient un cas de l'agir de Dieu de quelque manière qu'il faille le concevoir. Cet agir de Dieu... n'opère rien que la créature ne fasse, parce qu'il n'opère pas à *côté* de l'agir de la créature, mais opère cet agir de la créature qui dépasse et transcende ses possibilités.» Un tel énoncé est simplement impensable, parce qu'un «agir de la créature qui dépasse et transcende ses *possibilités*» est un pur non-sens (faire ce qu'on ne peut pas faire. – Un thaumaturge qui ressuscite les morts a le *pouvoir* de les ressusciter).

¹ Cf. *Sum. theol.*, I, 83, 1.

² «Cum creatio importet respectum animae ad solum Deum, *non potest dici quod anima ex sua creatione inquinetur...* Habito respectu ad Deum infundentem, *non potest dici quod anima per infusionem maculetur*, sed solum *habito respectu ad corpus, cui infunditur.*» Ibid., ad 4.

milieu physique ou du milieu social (misère, sous-alimentation, etc.), ou qu'il s'agisse même de troubles psycho-somatiques provenant de fautes morales.

Dans le premier cas, l'enfant peut être la victime d'une hérédité chargée affectant sa constitution physique, ce qui peut entraîner parfois des désordres de tempérament exposant son âme à des difficultés particulières dans son activité intellectuelle ou son activité morale.

Dans le second cas, et c'est celui-là qui m'intéresse, l'enfant peut être victime d'une hérédité chargée entraînant chez lui un déséquilibre sensitivo-affectif qui atteint son âme elle-même, – cette âme que Dieu crée pure et immaculée, mais qui dès son union au corps, à l'instant même de sa création, et en raison des dispositions du corps, est affectée de ce déséquilibre, – lequel peut aller parfois jusqu'à produire en elle des dispositions et des tendances qui l'inclinent au mal. En effet, certaines fautes morales chez les parents, et certains désordres moraux profonds qui détraquent leur équilibre vital, ont inévitablement en eux, me semble-t-il, des répercussions psycho-somatiques destructrices, capables d'atteindre les gonades elles-mêmes, qui deviennent ainsi porteuses, non de «caractères acquis» (progressifs), mais d'altérations qui seront transmises.

En pareil cas un certain désordre particulier, individuel, ajouté au désordre qui affecte la nature humaine et qui est dû au péché originel, passe donc par l'acte générateur humain, et dans le développement embryonnaire, de sorte qu'il faut admettre, à mon avis, que le premier germe, caché dans les tissus du corps, non seulement de troubles névrotiques ou psychotiques, mais aussi d'inclinations morales dangereuses ou perverses, est alors présent dès la formation de l'embryon, et se développe avec lui, d'une façon latente parce que simplement somatique, au cours de la vie intra-utérine. Ce développement latent continuera chez l'enfant, dans l'ombre, pour ne se manifester que plus tard. Considérations qui doivent nous rendre indulgents pour beaucoup de malheureux.

4. *Sur le dynamisme de la nature et le développement embryonnaire humain*

17. Arrivons à la quatrième section, qui sera courte, et concernera le dynamisme de la nature matérielle et le développement embryonnaire humain.

Vous vous rappelez le texte du *Contra Gentes*, livre III, ch. 22, que j'ai cité

dans mon premier point. Saint Thomas y dit que, considérée sous la forme du mixte, la matière première est *en puissance* à l'âme végétative, et que «de même l'âme végétative est *en puissance* à l'âme sensitive, et l'âme sensitive *en puissance* à l'âme intellectuelle.»

Il importe de comprendre que cette assertion: l'âme sensitive est *en puissance* à l'âme intellectuelle, est tout autre chose que l'assertion qui prétendrait que le *dynamisme de la nature matérielle*, – lequel, bien entendu, présuppose toujours la motion divine générale, activant universellement les choses créées, – est capable à lui seul (sous cette motion divine présupposée) de *faire passer à l'acte* la puissance dont il s'agit.

Le dynamisme de la nature est-il capable à lui seul de faire passer à l'acte la puissance où l'âme sensitive se trouve à l'égard de l'âme intellectuelle? Bien sûr que non. Il est capable à lui seul de faire passer à l'acte la puissance où l'âme végétative se trouve à l'égard de l'âme sensitive, éduite, elle aussi, de la puissance de la matière, nous venons de voir ça à propos du développement embryonnaire. Mais il est incapable à lui seul de faire émerger dans le fœtus, à un moment donné de son développement, une âme intellectuelle, l'âme *humaine* remplaçant l'âme sensitive qui informait le fœtus au stade précédent: cela, non seulement parce que l'âme intellectuelle est spirituelle, et par conséquent ne peut pas être éduite de la puissance de la matière, elle ne peut être que créée par Dieu pour chaque être humain venant dans le monde; mais aussi parce que la *disposition ultime de la matière* qui exige l'infusion dans le fœtus de cette âme créée par Dieu dépend elle-même d'un premier principe, intrinsèque à l'être des géniteurs, qui, en tant que substance spirituelle, *transcende le dynamisme de la nature matérielle*: autrement dit, elle dépend de la forme substantielle d'où émane, à titre de premier principe formel constitutif de l'être humain, l'acte générateur humain, et qui est l'âme spirituelle et immortelle des géniteurs. C'est toujours sous la motion directrice générale de Dieu, qui active tout le créé, en particulier le développement embryonnaire de l'homme comme celui des autres animaux, que la disposition ultime en question est produite; mais cette fois il s'agit de l'animal doué de raison, et cette motion directrice générale de Dieu active alors un processus biologique intrinsèquement soumis à la vertu de l'acte générateur humain, et du premier principe de celui-ci, – l'âme spirituelle des géniteurs, – qui transcende l'ordre simplement biologique et tout le dynamisme de la nature matérielle prise à elle seule.

5. Sur le dynamisme de la nature et l'évolution des espèces

18. Ma cinquième section, plus longue, hélas, aura affaire au dynamisme de la nature considéré maintenant, non plus dans le domaine du développement embryonnaire humain, mais dans un tout autre domaine, analogue en un sens, mais foncièrement différent, celui du mouvement évolutif propre au monde entier de la vie, et particulièrement au monde de l'animalité, de manière à aborder enfin le problème de l'évolution des espèces.

Pensons d'abord à un cas où l'évolution n'est pas en cause, – au cas de la génération dans une des espèces quelconques que nous avons sous les yeux, l'espèce bovine, par exemple. Le dynamisme de la nature, c'est en ce cas *l'acte générateur bovin*, et la *vertu* de cet acte qui règle le mouvement évolutif intra-utérin, en sorte qu'au terme du stade, si court soit-il, de vie végétative, une âme sensitive est éduite de la puissance de la matière, et l'embryon décidément formé d'un petit veau achève son développement intra-utérin. Le nouvel être ainsi engendré sera au même niveau spécifique que ses géniteurs.

Mais rappelons-nous maintenant que le monde des vivants a été soumis (je dis *a été*, – je pense, et c'est aussi l'avis de Jean Rostand ¹, comme d'Albert Vandel ², que cette immense aventure a été une chose du passé, aujourd'hui révolue), rappelons-nous que le monde de la vie a été soumis dans les temps primitifs, pendant les millions d'années de la genèse de l'univers, à une longue évolution; et pensons à quelque anthropoïde qui aurait (c'est plus que douteux, du reste ³) annoncé de loin les hominidés (ou hominiens, je ôrefère ce mot) – disons l'*austriacopithecus*, qui date du miocène.

Avant toutefois d'aller plus loin, il convient de chercher, comme préambule à notre réflexion philosophique, une imagerie raisonnable qui nous aidera à fixer notre imagination.

Ne nous représentons pas, ce serait une imagerie très déraisonnable (mais qui hante peut-être l'inconscient de bien des lecteurs des ouvrages de vulgarisation) tous les vivants comme emportés dans le torrent évolutif, et

¹ *Figaro Littéraire*, 20 avril 1957: «Proclamerons-nous que l'évolution se déroule trop lentement pour que nos moyens d'investigation en puissent recueillir les signes, ou – *et préférablement à mon sens* – admettrons-nous que l'évolution est révolue et que les organismes d'aujourd'hui ne possèdent plus, même à un moindre degré, les capacités évolutives qui appartenaient à leurs ancêtres?» (mots en italiques soulignés par moi).

² «Ainsi l'évolution du règne animal nous paraît aujourd'hui terminée». Albert VANDEL, *L'Homme et l'Evolution*, Gallimard, 1958, 3^e éd., p. 30.

³ Les anthropoïdes et les hominidés constituent deux rameaux depuis longtemps indépendants. – Sur l'*austriacopithecus*, cf. PIVETEAU, *Traité de Paléontologie*, Paris, Masson, t. VII (1957), p. 213.

chacun des phyla (en lesquels s'engouffreraient toutes les espèces vivantes) comme une sorte de cheminée par où passerait un flux continu de mutations aboutissant, *sans paliers intermédiaires*, à un des stades provisoires auxquels tend, – jusqu'au terme final (s'il y en a un), – le mouvement évolutif. Imagerie d'un héraclitéisme plus que naïf.

Représentons-nous plutôt un phylum comme une tige (au milieu d'espèces précédemment formées qui restent stables) au-dedans de laquelle (ainsi que de ses divers rameaux) passe une série de changements évolutifs ascendants qui, avant de parvenir au stade terminal du phylum en question, comportera nécessairement des *paliers spécifiques* intermédiaires.

Allons, bon ! Il va falloir employer ces mots « espèce » et « spécifique » qui donnent tant de fil à retordre au philosophe soucieux d'interroger les savants. Car rien n'est plus flou, et ne comporte une telle marge d'incertitude, que ces mots dans le vocabulaire du savant, surtout du biologiste et du paléontologue : et cela est tout à fait normal, pour qui a une juste idée des divers plans épistémologiques. Je me résignerai à employer ici (c'est ennuyeux, mais ce n'est pas grave) le mot « espèce » et le mot « spécifique » en un sens *amphibologique*, se rapportant d'une part (l'objet de notre discussion le demande) à l'espèce *ontologique* du philosophe (qui connote une même *nature* ou *essence* commune à une pluralité d'individus), d'autre part, à l'espèce *empirilogique* du savant, laquelle laisse dans l'inconnaissable, tout en la présupposant obscurément, cette espèce ontologique, – elle se contente de constituer un des cadres de la systématique ne prétendant nullement coïncider avec l'espèce ontologique, inatteignable par les critères de la science. Les diverses catégories taxonomiques ne concernent, en effet, que des caractères observables jugés plus ou moins importants et permettant de grouper les individus dans les cadres toujours plus ou moins conventionnels et provisoires du monde de la représentation sensible ; celui-ci, constitué par la science en un univers épistémologique distinct, ne peut que symboliser avec les catégories et les objets de pensée de l'ordre ontologique, mais non pas les révéler. Il est comme un écran sur lequel se dessinent des faits et des mesures dont la parfaite précision est payée par la nébulosité des notions d'intelligibilité commune ¹ empirilogiquement refondues.

Nous sommes sûrs qu'un chimpanzé et un corbeau appartiennent à deux espèces ontologiques différentes, mais nous sommes incapables de cerner

¹ J'entends par là des notions préphilosophiques. Les notions philosophiques sont d'un ordre d'intelligibilité plus élevé. Pour une élucidation plus complète des diverses remarques formulées ici, je renvoie aux *Degrés du Savoir*.

celles-ci, et de dire si un chimpanzé appartient à une espèce ontologique différente de celle de tel autre simien plus ou moins proche de lui (même s'il est classé dans une espèce taxonomique différente), ou si un corbeau appartient à une espèce ontologique différente de celle de tel autre oiseau plus ou moins proche de lui (même s'il est classé dans une espèce taxonomique différente). Il n'y a qu'une espèce ontologique que nous soyons sûrs de connaître et de cerner, c'est l'espèce humaine (laquelle relève en propre des critères de la philosophie).

Tout cela étant bien compris, et j'espère que nous nous en souviendrons, je reviens à mon phylum ou à ma tige évolutive. Au bas de cette tige il y a une espèce (espèce ontologique ou espèce taxonomique, peu importe, du moment que celle-ci n'est prise que comme un substitut arbitraire de celle-là), une espèce qui va évoluer.

Imaginons, ça paraît probable, qu'on verra paraître d'abord des vivants d'un degré un peu supérieur, mais « faible », disons, si vous voulez, une sous-espèce ou une lignée qui possède certains caractères progressifs mais insuffisants à créer un type spécifique nouveau, tel qu'il apparaîtra au degré « fort » auquel le mouvement évolutif tend comme vers un *palier* intermédiaire, où une certaine *espèce* nouvelle se trouvera constituée, avant de muter à son tour.

Quand cette espèce nouvelle est constituée (et il le faut bien, car c'est à travers de véritables *transformations de natures* vivantes, donc des transformations spécifiques, que le mouvement évolutif avance, plus ou moins à tâtons, alors que progresse un phylum), elle n'est plus incluse que par son noyau dans la tige évolutive, elle s'étend horizontalement, au-dehors de la tige, comme une feuille issue de celle-ci; parce que, comme espèce constituée, elle se perpétue stablement à son niveau d'être. N'oublions pas en effet que ce que la paléontologie nous montre, c'est que les grands groupes zoologiques ont apparu successivement au cours de l'histoire de la terre (on trouve des traces d'invertébrés dans l'ère antécambrienne, qui a duré environ 2 400 millions d'années; les invertébrés, les poissons, les amphibiens, les reptiles ont apparu pendant l'ère primaire (400 millions d'années); les mammifères et les oiseaux pendant l'ère secondaire (150 millions d'années); les primates pendant l'ère tertiaire (moins de 50 millions); et l'homme pendant l'ère quaternaire (2 millions au plus, peut-être 600 000 ans seulement¹). Et cette

¹ Cf. C. ARAMBOURG, *La Genèse de l'Hum.*, pp. 9-10; J. PIVETEAU, *Traité de Pal.*, t. VII, p. 231. — Chiffres non rigoureux, ordre de grandeur très significatif.

succession historique de l'apparition des groupes zoologiques, parallèle à la succession historique des grandes époques de l'histoire de la terre, suffit à suggérer invinciblement l'idée que la vie est une réalité historique qui s'est développée évolutivement. Mais en même temps la paléontologie nous montre que les diverses espèces de ces groupes zoologiques, dont la plupart se sont éteintes plus ou moins lentement, ont traversé stablement, avant de s'éteindre, des périodes énormément longues (les espèces animales du quaternaire, y compris l'homme, sont encore celles d'aujourd'hui). La permanence de certaines espèces au cours des temps paléontologiques a même parfois été stupéfiante. Un grand spécialiste des termites, M. Thomas Snyder, a trouvé parmi des fossiles immensément anciens un termite contemporain qu'il avait d'abord décrit comme nouveau. Selon le professeur W. M. Wheeler, un autre grand spécialiste, 69 pour cent des genres de fourmis de l'Oligocène inférieur sont vivants aujourd'hui, — depuis une trentaine de millions d'années au moins, — et il a trouvé parmi eux trois espèces impossibles à séparer des espèces modernes ¹. Ce sont là sans doute des cas exceptionnels, mais instructifs quand même.

En tout cas, s'il y a un mouvement évolutif qui traverse ou (plutôt) a traversé le monde des vivants, le fait est que le tableau présenté par ce monde depuis le quaternaire est celui de genres et d'espèces qui se perpétuent stablement. Et même, comme l'écrivait Jean Rostand il y a dix ans, «si nous sommes obligés et comme condamnés à croire en l'évolution», il reste que «la nature vivante apparaît comme encore plus stable, plus fixe, plus rebelle aux transmutations», à la science d'aujourd'hui qu'à celle d'il y a cent ans. ² Tout ça il ne faut pas l'oublier. Il faut tenir les deux bouts de la chaîne.

Mais revenons à notre tige évolutive. Avant qu'elle n'arrive à un des degrés spécifiques dont j'ai parlé, nous admettons, dans notre imagerie, que les sous-espèces ou les lignées qui conduisent à ce palier, — formes déjà

¹ Cf. W. R. THOMPSON, «The Status of Species», dans *Philosophical Problems in Biology*, edited by Vincent E. Smith, St. John's University Philosophical Series, N° 5, 1966, p. 86.

² «Si nous sommes obligés et comme condamnés à croire en l'évolution, en revanche nous en sommes encore à attendre une suggestion suffisante concernant les causes des transformations d'espèces. Nous en sommes encore à attendre une supposition «qui puisse être acceptée par quiconque raisonne avec prudence» (Huxley). Et j'ajouterais que peut-être même nous sommes en moins bonne posture qu'en 1859 car, ayant vainement cherché pendant un siècle, nous avons un peu l'impression d'avoir épuisé le champ des hypothèses. En outre, la nature vivante apparaît comme encore plus stable, plus fixe, plus rebelle aux transmutations, qu'elle n'apparaissait avant qu'on n'eût bien distingué entre variabilité héréditaire et variabilité acquise». *Figaro Littéraire*, 20 avril 1957.

plus élevées mais qui restaient encore de même nature spécifique que les vivants d'où elles émanaient, étaient incapables, à raison des croisements qui se produisaient, de se propager stablement à leur degré d'être, elles poussaient seulement des bourgeons qui sortaient de la tige sans pouvoir s'épanouir en feuilles. Sauf en ce qui concerne ces bourgeons sans avenir, elles restaient enfermées dans la tige évolutive.

Après avoir atteint le palier spécifique en question, la tige va continuer son ascension évolutive selon le même processus.

19. Voilà terminée ma longue parenthèse sur l'imagerie raisonnable dont notre réflexion philosophique a besoin. Je retourne à mon exemple, l'anthropoïde qui ferait partie d'une des tiges évolutives préparant de loin les hominiens. Considérant cet anthropoïde philosophiquement, il faut bien que je le considère avant tout dans une perspective ontologique, quoi qu'il en soit de sa catégorie taxonomique. (Et je resterai placé à ce point de vue jusqu'à la fin de mes propos.)

Qu'il appartienne à une des sous-espèces ou des lignées enfermées dans la tige évolutive, ou qu'il appartienne à une des espèces constituées à un palier quelconque de celle-ci, mais dont le noyau originel reste inclus dans la tige, et soumis au mouvement évolutif, – alors c'est à ce noyau originel que je suppose que mon anthropoïde choisi comme exemple appartient, – il est, par hypothèse, de ceux de ses congénères qui sont soumis au mouvement évolutif au-dedans de la tige.

Son cas est différent de celui du bovin que j'ai considéré d'abord. C'est par le moyen de l'acte générateur de l'anthropoïde en question, disons plutôt du couple anthropoïde en question, que, sous une motion divine dont je tâcherai tout à l'heure de préciser la nature, une mutation spécifique va avoir lieu dans la tige évolutive. Alors le dynamisme de la nature, ou l'*acte générateur anthropoïde*, et la vertu de cet acte, font produire dans l'embryon, au terme du stade végétatif, une disposition ultime *plus élevée* que celle qui aurait été de niveau avec l'espèce des générateurs, et font par conséquent éduire de la puissance de la matière une âme sensitive de *degré spécifique plus élevé* que celle des générateurs, et qui informera un anthropoïde plus proche d'un ancêtre de l'homme, quoique encore très loin de lui.

Attention, mes amis. Arrivés à ce point il importe de marquer la différence essentielle qui existe entre le développement évolutif de l'embryon, dont j'ai longuement parlé précédemment, et le développement évolutif des espèces, dont je parle maintenant.

Dans le cas du développement embryonnaire, nous avons, – étant nécessairement présupposée la motion directrice de la Cause première activant toute la nature créée, – un principe premier du développement, qui était l'âme ou forme substantielle du vivant: c'est de ce principe formel intrinsèque, qui donne à la substance vivante d'être ce qu'elle est, qu'émanait l'acte générateur dont la vertu commande tout le développement embryonnaire, et qui fait passer en lui, virtuellement, la nature spécifique de l'être en question, en sorte que la *disposition ultime* qui appelle à un instant donné une âme supérieure à l'âme végétative, – l'âme sensitive, – (et il en sera de même, en ce qui concerne l'embryon humain, pour le passage de l'âme sensitive à l'âme intellectuelle) avait sa raison suffisante dans l'âme ou forme substantielle des générateurs (la motion divine *directrice* qui active *généralement ou universellement* toute la nature étant naturellement présupposée).

Dans le cas de l'évolution des espèces, au contraire, nous n'avons pas ce principe formel intrinsèque tenant sous sa commande tout le développement évolutif. C'est pourquoi la causalité que nous avons toujours à considérer d'abord, la causalité efficiente de la Cause de l'être, n'exerce plus alors une motion simplement *directrice* comme dans le cas du développement embryonnaire; cette fois, c'est, traversant toutes les tiges évolutives, une motion *surélévatrice* et *surformatrice* (j'aimerais pouvoir dire «créatrice», au sens très élargi, et impropre, que les auteurs modernes donnent à ce mot, et en tant qu'il s'agit d'*achever* l'œuvre de la création proprement dite) qui est exercée par Dieu comme cause première de la mutation qui va faire passer d'une espèce à une autre.

Alors que dans le développement embryonnaire typique la motion divine directrice mouvait le vivant générateur à agir *comme il est*, et, s'il s'agit d'un animal, à faire produire à un instant donné dans l'embryon animé par une âme végétative la disposition ultime appelant une transformation substantielle, et une âme sensitive de la même espèce que celle des géniteurs, maintenant au contraire la motion divine surélévatrice et surformatrice (générale encore, mais à l'égard seulement du monde de la vie) meut un vivant à devenir – au moins dans sa descendance – *mieux qu'il n'est*, en sorte que dans la vie prénatale de l'être engendré par lui (toujours s'il s'agit d'un animal) l'âme, d'abord végétative, puis sensitive, éduite de la puissance de la matière soit d'un *degré spécifique supérieur* à celui du vivant en question.

Mais rappelons-nous maintenant ce que disait saint Thomas dans le texte de la Somme contre les Gentils que j'ai cité au début: la matière première,

sous une forme substantielle donnée, *tend* à des formes supérieures. Sous la forme substantielle d'un animal d'une espèce donnée, la matière, parce qu'elle aspire à l'actualisation de toute sa puissance, tend à des formes substantielles d'espèce supérieure. Cette tendancialité métaphysique, j'ai remarqué que si on lui ajoute la dimension du temps, si on l'étale dans le temps, elle devient tendancialité évolutive. Rappelons-nous aussi que le vivant est doué d'*activité immanente* ou *auto-perfectionnante*. Alors nous sommes amenés à distinguer dans cette activité auto-perfectionnante du vivant deux sortes de pouvoirs. Il y a en premier lieu les pouvoirs d'auto-régulation selon lesquels il exerce ses fonctions spécifiques et perpétue son espèce par la génération, bref, *agit comme il est*: c'est à ces pouvoirs-là qu'ont affaire les biologistes dans leur étude de la vie fonctionnant avec la stabilité spécifique dont elle nous offre le tableau, et que Jean Rostand signalait si fortement. Et il y a en deuxième lieu un pouvoir d'auto-régulation biologique d'un autre ordre, latent, qui ne s'éveille ou ne s'est éveillé que lorsque passe ou passait à l'acte la tendancialité de la matière à des formes supérieures, et lorsque la motion surélévatrice et surformatrice de Dieu, agissant tout le long des tiges évolutives, fait ou faisait devenir des vivants – au moins dans leur descendance – mieux qu'ils ne sont ou qu'ils n'étaient.

Ça veut dire que le vivant lui-même et son activité immanente ont joué aussi un rôle actif dans l'évolution, selon ce principe général cher à saint Thomas que Dieu a donné aux êtres créés par lui la dignité d'être causes eux-mêmes, sous la motion de la Causalité première. Le pouvoir latent dont je viens de parler peut être conçu comme un pouvoir d'*invention finalisée*, je veux dire en quête de formes actualisatrices, et donc de structures, sous lesquelles la matière aspire à se trouver à quelque degré d'être plus élevé, – pouvoir mis en acte quand sous la motion surélévatrice de Dieu certains vivants (ceux de la tige évolutive) travaillent non plus seulement à maintenir leur être et à agir comme ils sont, mais aussi à franchir le seuil de leur propre espèce ou nature, – j'ai noté dès le début ¹ que cette tendance ou aspiration ontologique *transnaturelle* existe chez tous les êtres du monde de la matière (bien qu'elle ne s'actualise que là où il y a évolution) – et donc à *devenir* – au moins dans leur descendance – *mieux qu'ils ne sont*. Sur tout cela je reviendrai peut-être dans un autre séminaire; aujourd'hui je voulais seulement donner une première indication, et noter qu'on peut chercher dans cette voie à dégager ce qu'il y a de vrai dans la formule trop abrupte,

¹ Cf. plus haut, p. 93.

mais bien significative, d'un biologiste contemporain déjà cité, M. Wintrebert, qui nous parle (c'est le titre d'un livre publié par lui en 1963) du *Vivant créateur de son évolution*; j'aimerais mieux dire *sous-créateur* ou *agent* de son évolution.

Ainsi donc nous avons, en ce qui concerne l'évolution des espèces, deux causalités différentes à considérer: en premier lieu la causalité du Créateur de l'être, et sa motion *surélévatrice* et *surformatrice* (tandis que la motion divine est seulement une motion *directrice* dans le mouvement évolutif propre au développement embryonnaire typique, qui, sous la régulation de la vertu de l'acte générateur émanant de la forme substantielle ou âme des générateurs, s'accomplit en vue de maintenir le type spécifique dans sa stabilité: ce qui n'est pas le cas dans le mouvement évolutif propre à l'évolution des espèces).

Et en second lieu, nous avons à considérer, à titre de cause subordonnée, mais bien réelle et bien active, et que ce serait une sérieuse faute d'oublier, la causalité du vivant lui-même (du vivant de la tige évolutive), dont l'activité immanente, sous la motion surélévatrice de la Cause première, invente, par le processus autorégulateur propre au vivant, du nouveau qui, affectant d'abord l'organisme de celui-ci, passera dans les gonades et dans la vertu de l'acte générateur: le vivant (dont la forme capte alors et actue l'aspiration même, maintenant éveillée ¹, de la matière à n'importe quelles formes plus

¹ Comment se produit cet éveil? Sans doute pour des raisons biologiques, par exemple sous l'effort de la vie pour surmonter des conditions de milieu difficiles ou changeantes; mais d'abord, et avant tout, parce que la motion surélévatrice et surformatrice de Dieu, usant instrumentalement de la forme substantielle ou âme du vivant, a elle-même éveillé, et fait actuer ou animer par cette forme, l'aspiration de la matière à *passer à du nouveau* (aspiration qui était jusque-là maintenue latente par la forme substantielle tant que la motion divine surélévatrice n'usait pas d'elle comme d'instrument).

Je ne fais ici que suggérer des indications sommaires telles que je les aperçois. La tendance ainsi éveillée à muter dans une certaine direction demandera des générations pour faire aboutir à une mutation *spécifique* les changements «inventés» dans l'organisme du vivant, et d'abord très faibles. Et cette tendance elle-même passera avec ceux-ci dans la descendance, par le moyen maintenant d'un développement embryonnaire non plus «typique», (mainteneur du type), mais «transtypique» ou «gradient» (élévateur du type et tendant au-delà de lui), qui n'a plus pour objet de maintenir le type spécifique dans sa stabilité, mais de le maintenir dans son mouvement vers des états meilleurs, et finalement de le dépasser.

L'immense aventure de l'évolution, à présent révolue, a supposé à la fois la *motion surélévatrice et surformatrice de Dieu*, et l'*éveil correspondant, dans le vivant, des aspirations transnaturelles de la matière*. C'est tout cela qui est révolu. Et il n'est pas surprenant qu'aujourd'hui les espèces se montrent fixées dans la stabilité sur laquelle insistait Jean Rostand (les mutations brusques qui surviennent parfois de nos jours dans le monde de la vie n'ayant qu'un caractère accidentel, et de bas degré, qui n'intéresse pas la théorie de l'évolution). S'il arrive que la science provoque des mutations expéri-

élevées du même degré métaphysique et à une forme de degré métaphysique supérieur) concourant lui-même ainsi à se faire devenir, – au moins dans sa descendance, – mieux qu'il n'est, et à faire passer la vie à des degrés spécifiques supérieurs, transnaturels par rapport à la nature des vivants de l'espèce en mutation.

20. Pour terminer cette section, je voudrais proposer encore quelques précisions regardant le dynamisme de la nature dans le cas du *développement embryonnaire* et dans le cas très différent de l'*évolution des espèces* (je parle des espèces vivantes, en particulier des espèces animales, qui sont immergées dans la matière, je veux dire non douées d'une âme intellectuelle, privilège uniquement propre à l'espèce humaine.)

En ce qui concerne le *développement embryonnaire* en toutes ces espèces immergées dans la matière, *à lui seul le dynamisme de la nature suffit*, sous la motion *directrice* générale de Dieu, motion absolument universelle sur toute la nature créée. (*A lui seul il ne suffit pas*, nous l'avons vu, dans le cas du développement embryonnaire *humain*, qui se produit aussi sous la motion directrice générale de Dieu, oui, mais est causé par un acte générateur procédant d'un principe formel intrinsèque à l'être humain, l'âme spirituelle des géniteurs, qui est *supérieure* à tout le dynamisme de la nature).

En ce qui concerne l'*évolution de toutes les espèces* immergées dans la matière, *à lui seul le dynamisme de la nature suffit* encore, mais cette fois, sous une motion divine *surélévatrice* et *surformatrice*, qui est encore *générale*, à l'égard, du moins, du monde de la vie et des espèces en mutation.

Mais en ce qui concerne le cas que nous allons examiner maintenant, celui de l'évolution qui s'achève avec *l'apparition de l'être humain*, à lui seul le *dynamisme de la nature sous la motion divine surélévatrice générale activant le monde de la vie*, *ne suffit plus*, c'est ce que nous verrons dans notre sixième et dernier point, auquel j'arrive enfin.

6. *Le dynamisme de la nature et l'apparition de l'homme au terme de l'évolution des primates*

21. Pardon pour toutes mes remarques préalables, il me faut en faire encore quelques-unes avant de commencer cette dernière section.

mentales, il apparaît donc que leur signification ne pourrait se tenir que du côté d'aberrations par rapport au type spécifique, non du côté d'un mouvement évolutif faisant progresser les espèces.

La première porte sur l'opposition des deux termes *animal* et *homme*, qui est constamment en usage dans le langage commun, et en fonction de laquelle le problème de l'apparition de l'homme se pose pour le public informé comme pour les savants et les philosophes. Ce vocabulaire n'est pas correct, car l'homme aussi est un animal. Il faudrait dire d'une part *animal non doué de raison*, d'autre part *animal doué de raison* (ou, comme les anciens, *brute* et *homme*). Mais passons là-dessus, et acceptons cette manière commune de parler, non sans nous souvenir qu'elle risque de jouer de mauvais tours.

La deuxième remarque porte sur la rencontre de la science et de la philosophie, et la compétence propre de chacune, quand on a affaire à ce couple d'opposés *animal* et *homme*. Le philosophe, sur son plan propre, sait ce qu'est l'animal comme opposé à l'homme, c'est un animal dont l'âme est une âme sensitive et qui ne possède pas ce pouvoir spirituel qu'est l'intellect. Mais s'il s'agit de l'animal selon que sa structure physique et psychique et son comportement sont objet d'observation, et présentent, depuis l'amibe jusqu'au chimpanzé, un détail infiniment varié de différences (et de problèmes), le philosophe n'a pas le droit d'en parler s'il ne sait pas d'abord ce qu'en pense le savant. Inversement, le savant, sur son plan propre d'observation et d'expérience, sait une foule de choses sur l'homme, et sur le psychisme humain comme différent du psychisme animal, mais s'il s'agit de l'homme et de son psychisme considérés dans leur structure ontologique il n'a pas le droit d'en parler s'il ne sait pas d'abord ce qu'en pense le philosophe. Voilà des règles épistémologiques vraies en-elles mêmes, trop vraies pour être respectées dans la pratique ordinaire, — les difficultés dues à la faiblesse humaine, et aux faiblesses des divers états de culture, le nôtre y compris, sont décourageantes. Là où le savant voudrait interroger la philosophie, il trouve des philosophes en désaccord sur tout. Là où le philosophe voudrait savoir ce que pense la science sur son plan propre, il trouve parfois des savants orientés sans se l'avouer dans leurs idées scientifiques par une philosophie ou une préphilosophie consciemment ou inconsciemment acceptée, et parfois aussi des savants d'écoles différentes qui se disputent entre eux (ce n'est pas le privilège des philosophes), et parfois aussi des savants qui sur leur plan propre (et justement parce qu'ils s'y tiennent) leur font part des incertitudes et des hésitations de la science en même temps que des points acquis par elle.

La troisième remarque, qui sera longue, porte sur le terme *hominien*. Ce terme signifie un vivant de l'ordre des primates placé dans le phylum ou groupe de phyla (monophylétisme ou polyphylétisme, monogénisme ou

polygénisme, je laisse ouvertes ces questions pour le moment) qui aboutit ou aboutissent à l'homme. Mais c'est un terme à vrai dire ambigu, qui dans le dialogue entre savant et philosophe conduit à de singulières difficultés.

Je m'explique. Point numéro 1: les savants nous disent qu'absolument aucun *animal* (aucun des animaux que le spectacle de la nature met sous nos yeux) n'est capable de faire les outils que faisaient les Néanderthaliens ¹ par exemple, ni d'accéder à une «culture» (préculture serait un mot plus exact) comme celle à laquelle ils ont accédé. Des hominiens supérieurs tels que ceux-là n'étaient pas des *animaux*, de simples animaux (au sens du mot animal dans le couple de termes opposés animal-homme). Voilà le constat des savants. Et nous devons tenir là-dessus leur autorité pour irrécusable. Le psychisme de ces hominiens dépassait incontestablement la capacité de tous les animaux qui peuplent autour de nous la nature.

Est-ce à dire qu'ils étaient déjà des hommes, des hommes primitifs? C'est évident, n'est-ce pas? C'est ce que le couple de termes opposés, *animal* et *homme*, nous fait conclure immédiatement. N'étant pas des animaux, il faut bien qu'ils soient des hommes. C'est la conclusion naturellement regardée comme établie par les paléontologistes. Les hominiens de types variés à travers lesquels se préparait l'homme du quaternaire supérieur et d'aujourd'hui étaient des *hommes primitifs*.

Nous voilà au point numéro 2. Car de savoir ce qu'est l'homme, cela regarde d'abord et avant tout le philosophe, lequel (je pense, bien sûr, à un philosophe digne de ce nom) définit l'homme comme un animal doué d'une âme intellectuelle, spirituelle et immortelle: concept étranger au domaine épistémologique du savant. Le philosophe sait, en effet, que l'intellect est spirituel et doit donc émaner d'une âme spirituelle. Il sait qu'entre l'âme du simple animal et l'âme humaine il y a une différence *absolue*, abyssale, parce que le sens, enfermé dans la matérialité, ne perçoit que le particulier, tandis que l'intellect perçoit l'universel et réfléchit sur lui-même (ce qui dans les deux cas implique immatérialité): en sorte que l'intellect se développe certes *dans son exercice*, comme nous le voyons chez l'enfant, mais comme *pouvoir* il est donné du premier coup avec l'âme intellectuelle ou spirituelle, quand celle-ci est infusée dans un organisme assez

¹ D'après les vues prévalentes en paléontologie dans les dernières années, les Néanderthaliens doivent être considérés comme une forme régressive; peu m'importe pour le moment, je les cite à raison des signes d'«industrie» et de «culture» qu'ils ont laissés. J'aurais pu citer aussi bien le Sinanthrope, que M. Piveteau regarde comme «ayant atteint la phase instrumentale» et «ayant franchi le seuil de l'intelligence» (*op. cit.*, p. 385 et 387).

élevé pour qu'une disposition ultime de la matière l'y appelle. Penser (ce que certains savants, voire certains philosophes, semblent faire, *what a pity*) que ce que le langage courant appelle l'intelligence animale et qui est un sens intérieur (appelé estimative par le philosophe) peut arriver en progressant peu à peu à devenir l'intellect, est aussi absurde que penser qu'un architecte atteindra un jour la lune en bâtissant des tours de plus en plus hautes, ou qu'à force de perfectionner son flair un chien de chasse bien dressé arrivera un jour, son maître étant devenu marchand de tableaux, à distinguer un Rouault d'un Ver Meer, ou un Picasso authentique d'un faux Picasso.

Tout cela étant posé, qu'est-ce que le philosophe va penser de notre hominien qui est un homme, un homme primitif? Eh bien le philosophe s'aperçoit vite que ça n'est pas pensable. J'espère examiner la question plus en détail dans un autre séminaire. Qu'il me suffise de dire à présent que nous sommes placés en face d'un dilemme : *ou bien* notre hominien supérieur *appartient* à une espèce (je dis espèce ontologique, celle à laquelle le philosophe s'intéresse) différente de l'espèce ontologique à laquelle appartient l'homme du quaternaire supérieur et d'aujourd'hui; *ou bien il n'appartient pas* à une espèce ontologique différente de celle de l'homme du quaternaire supérieur et d'aujourd'hui. Pas de milieu. Or l'une et l'autre hypothèse enveloppent un non-sens.

En effet, dans la première hypothèse (les hommes primitifs appartenaient à une espèce ontologique différente de celle de l'homme du quaternaire et d'aujourd'hui) il faut admettre qu'il y a *plusieurs espèces humaines* qui se sont succédées, ce qui est un non-sens. Un animal dont la différence spécifique : avoir une âme intellectuelle, spirituelle et immortelle, le sépare de *tous* les autres animaux, constitue une seule et unique espèce ontologique (et taxonomique), – la seule, au surplus, que nous puissions discerner avec certitude.

Et dans la seconde hypothèse (les hommes primitifs *n'appartenaient pas* à une espèce ontologique différente de celle de l'homme du quaternaire supérieur et d'aujourd'hui) il faut admettre que l'espèce humaine, – l'unique espèce humaine qui, dans l'hypothèse en question, a commencé d'exister bien avant, dès le début du quaternaire, – n'a pas surgi au terme d'une évolution au cours de laquelle des animaux de plus en plus supérieurs sont finalement devenus *presque* hommes, autrement dit ont préparé l'homme *jusqu'à une disposition ultime de la matière qui appelait l'âme intellectuelle*; au contraire, elle a surgi à un degré de développement *animal* relativement inférieur encore dans l'échelle évolutive hominienne, elle est née de formes

animales trop peu élevées dans cette échelle pour que leur développement cérébral et psychique permette que se produise en ces êtres *une disposition ultime de la matière appelant l'âme intellectuelle*. Bref la préparation *animale* nécessaire à l'apparition de l'espèce humaine *a manqué*. Et une telle supposition est, elle aussi, un pur non-sens philosophique, – comme d'imaginer, en ce qui concerne non plus l'évolution des vivants, mais le développement embryologique chez l'homme, qu'une âme intellectuelle serait infusée dès le premier stade de ce développement, voire dès l'ovule fécondé. J'ajoute que la supposition dont il s'agit, et qui est un non-sens, est aussi directement contraire à toute véritable philosophie de l'évolution (pour laquelle en effet il faut reconnaître l'importance essentielle de la disposition ultime de la matière qui prend place à chaque mutation substantielle requise par le passage à un degré supérieur de l'évolution).

Le philosophe constate ainsi que les deux branches du dilemme : l'hominien supérieur regardé comme un homme primitif *appartient ou n'appartient pas* à une espèce ontologique différente de celle de l'homme du quaternaire supérieur et d'aujourd'hui, sont pareillement impensables. Et il lui faut déclarer, en conséquence, que les hominiens supérieurs regardés comme des hommes primitifs ne peuvent pas avoir été réellement des hommes.

Ils n'étaient pas des *animaux*, c'est l'assertion de la science. Ils n'étaient pas des *hommes*, c'est l'assertion de la philosophie. Voilà une fameuse aporie.

22. Ici je m'arrête un moment, car j'éprouve une fois de plus le besoin de faire une parenthèse. Celle-ci portera sur deux mots qui jouent un rôle majeur dans les théories sur l'origine de l'homme. En premier lieu, le mot *homme primitif*. Ce mot peut recouvrir deux idées tout à fait différentes. Il peut signifier un homme *non complètement dégagé de l'animalité* (disons, plus exactement, de la bestialité, car nous ne devons jamais oublier que l'homme lui-même est un animal). Alors l'idée signifiée par le mot *homme primitif* n'est qu'une pseudo-idée. Dès l'instant qu'un être est constitué dans l'espèce humaine, dès l'instant qu'il est un homme, avec son âme intellectuelle, spirituelle et immortelle, il reste immergé, bien sûr, dans l'animalité *humaine* (et cela n'est pas peu dire), mais est complètement dégagé de l'animalité *des bêtes*. Le mot *homme primitif* n'a qu'un seul sens intelligible : c'est quand on entend par là un homme *encore dans l'enfance de l'humanité*.¹

¹ Anticipant sur un séminaire ultérieur, je note que du point de vue paléontologique, cela apparaît comme le cas de la famille humaine qu'on appelle *homo sapiens fossilis*, et qui a les mêmes caractères anatomiques que l'homme actuel.

Le second mot à considérer est le mot *hominisation*, auquel se plaisait tant le Père Teilhard, et dont les meilleurs paléontologistes se servent aussi. Ce mot a un sens parfaitement valable: dire qu'un animal s'hominise, c'est dire alors qu'il *se rapproche de plus en plus de l'homme*, ou qu'il *prend des caractères humanoïdes de plus en plus avancés*. Mais il a un autre sens qui ne vaut que pour la paresse mentale (comme pas mal de mots qui à toute époque se glissent quelquefois dans le vocabulaire des savants, des médecins et des philosophes): un sens que je n'appellerai pas mythique (ce serait trop flatteur), mais seulement merveilleux, – si merveilleux qu'il explique tout en dispensant de penser. *S'hominiser*, c'est alors devenir de plus en plus un homme tout en restant – de moins en moins – un animal (une bête, privée de raison).

Si on essaye quand même de mettre une idée là-dessous, on s'aperçoit qu'on ne peut mettre sous le mot *hominisation*, employé de cette manière-là, que trois conceptualisations. Première conceptualisation: les êtres en question, qui sont des animaux, deviennent de plus en plus des hommes en ce sens qu'ils sont d'abord 75 % animaux et 25 % humains, puis 50 % animaux et 50 % humains, puis 25 % animaux et 75 % humains. Bref ils sont, non par une juxtaposition bout à bout, mais dans leur constitution intrinsèque, des *centaures*, ils sont de deux espèces différentes à la fois. Ça, c'est un concept, mais contradictoire et juste bon pour éblouir un esprit confus.

Deuxième conceptualisation: les êtres en question sont déjà des hommes, mais ils passent d'une espèce humaine inférieure à une espèce humaine supérieure. Ça, c'est un non-sens, nous l'avons noté il y a quelques instants.

Ou bien enfin, troisième conceptualisation, – peut-être que les êtres en question ont déjà une *vraie intelligence humaine* qui commence de s'exercer, mais n'ont pas encore d'âme intellectuelle, spirituelle et immortelle, laquelle ne viendra que pour nous autres? Encore une idée éblouissante, mais difficile à digérer. Jouir d'une intelligence vraiment humaine, comme celle dont après des millénaires de développement jouiront un écrivain existentialiste ou un disciple de Michel Foucault, et n'avoir pas encore d'*âme humaine*, quel dommage quand même.

Tout ce que je viens de dire ne diminue pas d'un iota la valeur des mots *hominisation* et *s'hominiser* tels qu'ils sont employés par des savants authentiques et d'éminents paléontologistes. Mais il y a toujours eu de par le monde quelques savants inauthentiques, et il y a surtout la grande multitude des gens qui, sans être ni savants ni philosophes, sont informés aujourd'hui des théories à la mode par les *mass media*, multitude sans défense contre

les idées confuses, et exposée à bien des coups bas. C'est pourquoi je pense que ma parenthèse n'était pas tout à fait inutile.

23. La voilà terminée. Je reviens à notre aporie : des êtres dont on ne peut pas dire qu'ils sont des animaux, et dont on ne peut pas dire qu'ils sont des hommes. Que faire ? Tout planter là ? Un philosophe ne se décourage pas si vite. Il doit y avoir une issue.

Je remarque là-dessus deux choses : en premier lieu, et quoi de plus normal, l'animal dont les savants nous parlent et dont nous parlons est l'animal tel que nous le connaissons, tel que partout le spectacle de la nature le présente à nos yeux. Il faut noter cependant que c'est là l'animal des *âges historiques*, depuis le quaternaire supérieur jusqu'à nos jours ; mais que l'animal dont il s'agit quand il est question de l'origine de l'homme, l'animal des phyla en mutation des *âges préhistoriques*, était engagé dans le processus évolutif qui a duré tant de siècles et qui est révolu : en tant qu'engagé dans ce processus, il manifestait une plasticité qu'on est loin de trouver dans les animaux des âges historiques. En second lieu, je remarque qu'au sommet du développement des primates supérieurs, plus précisément des hominiens, a dû apparaître à un moment donné une série plus ou moins éphémère d'animaux qui se rapprochaient *de très près* de l'homme et au terme de laquelle (j'ai déjà noté ça) s'est trouvé un animal qui était *presque un homme*, de telle sorte que l'homme ait pu naître de lui.

Alors l'idée me vient qu'il y a peut-être une issue, – et la seule issue concevable, – à l'impasse où notre aporie semblait nous enfermer. C'est que nous fassions l'hypothèse, brisant le dilemme *animal ou homme* qui nous bloquait dans une aporie, qu'entre « animal » et « homme » un troisième terme est à introduire, et qu'il y a eu, au sommet de la série plus ou moins éphémère des primates supérieurs dont je viens de parler, – et pendant une période relativement courte unique dans l'histoire de la vie, justement parce que c'était celle où l'aspiration de la matière à son actuation suprême, par l'âme intellectuelle, allait enfin trouver son accomplissement, – des animaux dont le psychisme dépassait, tout en restant d'ordre seulement sensitif, le niveau du psychisme de tous les autres animaux des âges préhistoriques, comme celui de tous nos animaux des âges historiques : appelons-les pour le moment des *animaux surdéveloppés*, ou, si vous voulez, des préhommes. Dès lors nous n'avons plus affaire au couple de termes opposés animal et homme, mais à un triplet ou trio de termes : animal, animal surdéveloppé, et homme. Cet animal surdéveloppé n'appartenait pas seulement au *règne animal*, comme y

appartient l'animal doué de raison lui-même. A la différence de l'homme, informé par une âme intellectuelle, il continuait d'appartenir à l'immense catégorie des vivants *informés par une âme sensitive ou seulement animale*. Mais il faisait partie des derniers échelons disposant ces vivants-là à donner naissance à l'espèce humaine; et en raison d'une mutation d'importance majeure, qui préparait la mutation suprême et définitive, son psychisme, tout en restant d'ordre seulement sensitif, émergeait déjà, – comment, j'ai là-dessus une petite clef dans ma poche, mais il est trop tôt pour m'en servir, – au-dessus des capacités mentales de tous les autres animaux. Autrement dit, cet animal surdéveloppé, ou ce préhomme, était en état de produire l'outillage et d'accéder à la «culture» (ou plutôt préculture) où tout le monde aujourd'hui croit reconnaître les signes caractéristiques d'hommes primitifs non encore tout à fait dégagés de la bestialité.

L'hypothèse que je vous propose ainsi est une hypothèse philosophique, mais qui pourrait, je crois, se montrer utile et féconde entre les mains des paléontologistes, bien qu'au plan propre de la science elle ne puisse apparaître que comme vraisemblable, et ne soit pas susceptible d'être vérifiée. Je pense que sur le plan philosophique elle peut être vérifiée, j'entends établie par une convergence d'arguments contraignante pour l'esprit.

Pour le moment je me contenterai de rappeler que la paléontologie, lorsqu'elle arrive à traiter de l'homme et de son apparition sur terre, aborde un problème qui, mettant en cause la nature humaine, ou *ce que l'homme est*, ne relève pas seulement de la science, mais aussi et avant tout de la philosophie: les plus éminents paléontologistes n'en ont-ils pas conscience, quand arrivés à ce point, ils invoquent le témoignage de tel ou tel philosophe? ¹ Je me contenterai aussi de remarquer qu'entre les hommes primitifs dont ils nous parlent et les animaux surdéveloppés de mon hypothèse la ressemblance est si grande que je n'ai rien à craindre pour ces derniers, je ne dis pas des habitudes mentales et des présupposés philosophiques des paléontologistes, je dis des critères paléontologiques de différenciation. C'est pourquoi, je me sens libre de me placer dans cette hypothèse (comme encore invérifiée et à vérifier plus tard) pour la dernière partie de ce séminaire, étant bien

¹ C'est ainsi par exemple qu'arrivés à ce point M. Piveteau et M. Albert Vandel se réfèrent à un grand philosophe comme Bergson. Cf. PIVETEAU, *Traité de Paléontologie*, t. VII (1957), p. 328; ALBERT VANDEL, *L'Homme et l'Évolution*, Paris, Gallimard, 1958, p. 254.

S'agit-il d'un autre domaine, celui de la psychologie animale, von Uexküll et Buyten-dijk, et bien d'autres, se réfèrent souvent, eux aussi, aux *dicta philosophorum*, quand il s'agit des différences entre l'animal et l'homme.

entendu que pour nous appliquer à vérifier l'hypothèse en question nous aurons le devoir de prendre en considération avec le plus grand soin les données de la science, c'est-à-dire de la psychologie animale et de la paléontologie. C'est ce que je voudrais faire dans les prochains séminaires, si Dieu me donne le temps et les forces nécessaires pour cela.

24. Finies mes remarques préalables, je passe à mon exposé, dans lequel, par hypothèse, je tiendrai les *hominien*s, fussent-ils très élevés dans l'échelle évolutive, fussent-ils du groupe hominien le plus élevé, je tiendrai *tous ces hominiens* pour des animaux surdéveloppés, non pour des hommes. (J'ajoute que les plus élevés parmi ces animaux surdéveloppés n'ont peut-être, nul n'en sait rien, laissé aucunes traces fossiles; – étant encore sans intellect, et déjà tâtonnant au voisinage de l'esprit, ils étaient sans doute moins bien équipés que les autres en cette science innée que comportent les instincts des animaux sans raison, et moins aptes à se défendre contre leurs ennemis.)

Vous vous rappelez que dans la précédente section (p. 36) j'avais pris comme exemple, pour illustrer notre discussion, le cas d'un anthropoïde, disons l'austriacopithecus, donnant naissance à un animal d'un degré spécifique plus élevé que celui de ses géniteurs, et un peu plus proche des hominiens quoique fort loin encore d'eux.

Je prendrai maintenant un autre exemple, cette fois dans un groupe situé *au plus haut degré* de l'évolution des primates, de manière à considérer des animaux qui ont été *ancêtres immédiats* de l'homme, et dont l'âme (sensitive) était par hypothèse au sommet de la tige où l'homme apparaîtra. Ces ancêtres immédiats de l'homme, je les appellerai (conformément à l'hypothèse fondamentale sur laquelle je viens de m'expliquer) des animaux surdéveloppés *à la limite* supérieure, ou des *hominien*s du plus haut grade, des hominiens tout à fait dégrossis, de l'espèce la plus élevée.

Ils se reproduisaient en propageant leur espèce, et, sous la motion divine directrice générale qui active toute la nature, donnaient naissance à des vivants du même degré d'être, hominiens du plus haut grade comme leurs géniteurs. Tous ces animaux surdéveloppés *à la limite* étaient des ancêtres immédiats de l'homme, mais seulement *en puissance*. Leur espèce était comme une fleur épanouie au sommet de la tige évolutive.

Le noyau de cette espèce, cependant, continuait d'être inclus dans la tige, et les vivants qui le composaient tendaient toujours à passer à un degré d'être supérieur.

Supposons maintenant que parmi ces hominiens du plus haut grade inclus

dans la tige évolutive, un couple, ou une quantité de couples aussi grande qu'on voudra (je ne suis pas polygéniste, mais j'ai déjà noté que pour le moment je laisse la question ouverte, je la traiterai dans un autre séminaire) va ou vont engendrer, en fait, des vivants d'un degré d'être supérieur, c'est-à-dire les premiers êtres humains.

L'âme de ceux-ci sera une âme humaine créée par Dieu. Ça veut dire que Dieu, par un acte absolument libre, a choisi le couple ou les couples hominiens dont je viens de parler, pour infuser dans les vivants engendrés par eux, au cours de la vie prénatale de ces vivants, une âme intellectuelle, spirituelle et immortelle, laquelle aura été appelée par une disposition ultime de la matière, produite dans le fœtus ou les fœtus hominiens, à un certain instant de son ou de leur développement intra-utérin, et qui elle-même était déjà humaine en quelque façon (je vais tâcher de préciser ça dans un moment).

Nous avons donc ici, du côté de l'âme intellectuelle qui est la forme substantielle de l'être humain, la *création* de cette âme par un acte de Dieu impliquant un choix divin absolument libre et gratuit. Et nous avons d'autre part, du côté de la disposition ultime à produire dans la matière, une motion divine *surélévatrice et surformatrice* qui n'est plus une motion générale à l'égard du monde de la vie, mais, cette fois, une motion *exceptionnelle et absolument unique*, dépendant du même choix divin absolument libre et gratuit, lequel embrasse à la fois cette motion qui fait appeler l'homme par une disposition ultime de la matière, et l'acte par lequel l'homme est créé du fait que Dieu a créé l'âme qui le fait être.

25. Il convient de nous arrêter maintenant (pas trop longtemps, j'espère) à cette notion difficile de disposition ultime de la matière.

La disposition ultime se produit à un *instant du temps*, un seul et même instant chronologique où la forme jusque là informante, – l'âme sensitive ou animale du fœtus hominien dans le cas présent (et nous nous rappelons que ça se passe de même dans le cas du développement embryonnaire humain) – rentre dans la puissance de la matière, et où la forme nouvellement informante est, ou bien éduite de la puissance de la matière, ou bien, – dans le cas présent (comme dans le cas du développement embryonnaire humain), – non pas éduite de la puissance de la matière mais créée par Dieu et infusée dans le fœtus.

Avec cela, cependant, il y a dans la disposition ultime deux *instants de nature* à considérer. A un premier instant de nature, et en tant même que disposition *ultime*, – dans le cas présent, au *terme* du développement sensitif

du foetus hominien qui va devenir humain, – elle survient dans une substance (dans le cas présent, le foetus en question), encore informée, pour un instant du temps, par la forme (dans le cas présent, âme sensitive ou animale) qui va rentrer dans la puissance de la matière.

Et à un second instant de nature, la disposition ultime existe dans la substance déjà informée par la forme nouvelle, (dans le cas présent, elle existe dans le foetus hominien déjà devenu humain, déjà informé par l'âme spirituelle créée par Dieu).

Il suit de là que la disposition ultime produite dans la matière sous la motion exceptionnelle et absolument unique de Dieu dont j'ai parlé (et qui, notons-le en passant, s'exerce dès le moment de la fécondation de l'ovule sur le développement embryonnaire du foetus hominien en passe de devenir homme), cette disposition ultime survenant au terme du développement sensitif du foetus en question, est, *au premier instant de nature*, déjà *virtuellement humaine*, je veux dire déjà humaine en ce qui touche à la qualité de la *vie sensitive* du foetus, déjà portée au degré humain *sous ce rapport-là*, autrement dit, déjà portée, *sous ce rapport-là*, à un degré supérieur aux capacités de la nature matérielle et de la vie immergée dans la matière. Voilà la précision que je voulais donner. (Au *second instant de nature*, le foetus a reçu l'âme intellectuelle, et la disposition ultime est formellement humaine: tout cela ayant lieu dans un même *instant chronologique*.)

26. Ma digression sur la disposition ultime est terminée, j'espère qu'elle n'a pas été trop aride. Ce qui importe en tout cas, c'est de bien voir que si un couple ou des couples hominiens a ou ont donné naissance à un ou des enfants humains, ce n'a pu être qu'en raison d'une double manifestation de la liberté absolue de la Cause première: du côté de la préparation de la matière et de la disposition ultime de celle-ci, motion exceptionnelle et absolument unique ¹, portant une nature animale à un degré d'être qui transcende l'animalité et tout le dynamisme dont la nature est capable à elle seule, même sous la motion surélévatrice et surformatrice générale à l'égard du monde de la vie; du côté de la forme substantielle nouvellement produite, création et infusion d'une âme intellectuelle, spirituelle et immortelle. ²

¹ C'est pourquoi la *Genèse*, qui n'avait pas à nous donner des renseignements scientifiques, mais à nous instruire du sens le plus profond du réel au regard de Dieu, nous dit que Dieu a formé l'homme du limon de la terre (duquel est sorti toute l'évolution de la vie). «Alors Iahvé Elohim forma l'homme, poussière provenant du sol» (II, 7).

² C'est pourquoi la *Genèse* nous dit que Dieu *insuffla* l'âme (*spirituelle*) en l'homme tiré de la poussière, «et il insuffla en ses narines une haleine de vie et l'homme devint âme vivante» (*Ibid.*, trad. Dhorme).

On comprend ainsi comment, du côté de la disposition ultime de la matière, l'apparition de l'homme a été à la fois vraiment *terme de l'évolution* de la vie dans son ensemble et spécialement de l'évolution des primates, mais grâce à l'intervention finale d'un choix absolument libre et gratuit opéré par Dieu créateur, et transcendant toutes les possibilités de la nature matérielle; et d'autre part (du côté de la nouvelle forme substantielle infuse) vraiment *œuvre de création* absolument libre et gratuite, mais grâce à la longue histoire présumée des organismes vivants, voulue par Dieu dès l'origine, et finalement à la transformation d'une espèce animale en l'espèce humaine.

Le couple ou les couples hominiens dont je viens de parler a été ou ont été, dans le règne animal, nos ancêtres immédiats *en acte*. Ils ne sont pas le *père* et la *mère* du genre humain, il n'y a aucune créature qui soit le père ou la mère dont est issu le genre humain, parce que c'est de Dieu, et créée par lui, que l'homme reçoit l'âme qui le fait homme, et que le premier homme a reçu son âme, – ou dans l'hypothèse du polygénisme, que je ne discute pas maintenant, – les premiers hommes ont reçu leur âme. Comme saint Luc le dit en remontant la chaîne de la généalogie de Jésus: «... Caïnan, qui fut fils d'Henos, *qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit Dei*». Nous descendons de Seth, qui fut fils d'Adam, *qui fut fils de Dieu*.

27. Concluons, pour revenir au texte de saint Thomas par lequel nous avons commencé, que l'âme sensitive est *en puissance* à l'âme intellectuelle comme l'âme végétative est *en puissance* à l'âme sensitive, comme la matière sous la forme de l'élément est *en puissance* à la forme du mixte, et comme la matière première est *en puissance* à la forme de l'élément; et que, par suite, il y a une *tendance ou aspiration ontologique* (métaphysique) de la matière vers des formes de plus en plus élevées, et en définitive vers l'âme humaine comme vers la forme ultime.

Cette tendance ontologique (métaphysique) est aussi, – selon que dans l'univers en mouvement et développement historique qui n'était pas l'univers des anciens, mais qui est notre univers à nous, elle est étalée dans le temps, – tendance *physiquement efficace* («physiquement», je veux dire en tant que mise en œuvre par les pouvoirs propres du monde de la nature matérielle, objet de la Physique au sens aristotélicien, ou de la Philosophie de la Nature), elle est tendance physiquement efficace dans l'élan cosmique qui, en tout l'univers (astres et terre), fait passer la matière par toutes ses transformations physiques et chimiques, et dans l'élan évolutif qui, une fois franchi le seuil de la vie, fait passer des premières cellules vivantes aux

vivants plus différenciés encore très primitifs informés comme elles par une âme végétative, puis de ces vivants végétatifs les plus primitifs et les plus simples, formés au sein des océans qui recouvraient l'écorce terrestre, à des vivants aquatiques puis terrestres, informés par une âme sensitive, qui s'épanouiront (comme, une fois surgies les surfaces continentales, les végétaux, issus aussi des vivants végétatifs les plus primitifs, le feront de leur côté) en espèces de plus en plus élevées au cours de l'évolution. A lui seul le dynamisme de la nature a suffi dans ces deux cas, sous la motion divine *directrice et absolument générale* dans le premier cas (cas du cosmos), *surélévatrice et surformatrice*, et générale encore, du moins à l'égard du monde des vivants en évolution, dans le second cas (cas de l'évolution de la vie, et du franchissement du seuil de la vie).

La tendance dont je parle a été là physiquement efficace. Mais passé ce point, et s'il s'agit du passage du vivant animal au vivant humain, en ce cas la tendance en question n'était pas *physiquement efficace*; elle ne restait pas seulement tendance *ontologique* (métaphysique), elle existait toujours «physiquement» dans la matière, mais *inefficace* cette fois. A lui seul le dynamisme de la nature, même sous la motion divine surélévatrice et surformatrice, générale à l'égard du monde des vivants en évolution, ne suffisait pas à la rendre efficace.

Il a fallu l'action transcendante de la Cause première, et un choix divin absolument libre et gratuit, – portant d'une part la matière vivante, sous une motion *exceptionnelle et absolument unique*, à une disposition dépassant les capacités de la nature matérielle et de la vie immergée dans la matière, et créant d'autre part, *ex nihilo*, une âme intellectuelle, spirituelle et immortelle, – pour satisfaire d'en haut la tendance en question, et lui donner d'atteindre au sein même de la réalité tangible et visible, «physique» (au sens aristotélicien) du monde de la nature, le terme final auquel elle était ordonnée depuis la création du monde, et qui est lui-même d'ordre métaphysique ou d'au-delà de toute la nature matérielle, étant l'âme intellectuelle, spirituelle et immortelle, l'âme *humaine*.

JACQUES MARITAIN

L'Islam

Essayons, du point de vue de la théologie de l'histoire du salut, de considérer l'Islam.

1. Le thème de l'exclusion

C'est en regard du judaïsme – plus que du christianisme que Mahomet a trop peu connu pour pouvoir le refuser en connaissance de cause – que se construit l'Islam. Mahomet se détourne du polythéisme de sa tribu. Il s'éprend du monothéisme, qu'on lui dit révélé à Abraham et retransmis par les prophètes, Isaac, Jacob, Moïse. C'est ce monothéisme qu'il veut prêcher aux siens, aux Arabes. Mais le monothéisme de la révélation abrahamique se présente alors comme le privilège héréditaire d'un peuple, le peuple juif, dont il se sent, en tant qu'Arabe, irrémédiablement *exclu*. Ce drame de l'exclusion et du rejet au désert est aux origines profondes de l'Islam¹. Comment Mahomet pourra-t-il le dénouer? La révélation vient à son secours. L'exclusion a commencé avec Ismaël chassé au désert par Abraham lui-même, mais qui n'est pas abandonné de Dieu et qui deviendra le père d'un grand peuple. (Qu'on relise cet épisode extraordinaire tel qu'il est raconté – non dans le Coran – mais dans la Genèse même, xxi, 8-21). Mahomet peut ainsi, d'une manière évidemment transhistorique, car la généalogie est impossible à établir, justifier son origine abrahamique et l'authenticité de sa mission prophétique à l'égard des tribus arabes chassées au désert. Il rêve même d'aller à Jérusalem, la ville des prophètes – le « Voyage Nocturne » à la « Mosquée très éloignée » (Coran 17, 1) a été interprété par certains commentateurs coraniques comme un transport en esprit, ou même miraculeux, à Jérusalem – car il est, après Jean Baptiste et Jésus, le dernier et le plus grand des prophètes, le « sceau de la prophétie » (33, 40). Mais, lors de sa rupture définitive avec les Juifs, il comprend qu'Abraham et Ismaël en personne ont jadis fondé la Kaaba, et prescrit qu'on ne se tourne plus désormais vers Jérusalem pour prier, mais vers la Mecque (14, 40).

¹ Nous empruntons cette vue de l'importance de « l'exclusion » aux origines de l'Islam à une conférence de Louis MASSIGNON, faite le 16 novembre 1956, à l'Aula de l'Université de Genève. – Cf. : « Agar, la concubine égyptienne dont le nom hébreu, Hagar, de racine identique à l'arabe *hégire*, signifie comme elle *délaissement, expatriement...* » *Les trois prières d'Abraham*, Tours, hors commerce, p. 11.

2. La réplique: revendication exclusive du monothéisme abrahamique

La donnée fondamentale de l'Islam, son suprême trésor, lui vient d'Israël. Non pas de l'Israël de l'Ancien Testament qui s'ouvrait sur le Christ, en qui devait s'accomplir la promesse faite à Abraham; mais de l'Israël qui a buté contre son Messie et qui s'est fermé aux mystères ineffables de la surabondance de la vie divine, manifestée en Dieu même par la pluralité des Personnes, et manifestée au monde par la venue parmi nous du Verbe fait chair. Dès son origine, l'Islam refuse donc, sans même les connaître, les mystères de la Trinité, de l'Incarnation rédemptrice, de l'abîme du mal auquel elle apporte remède.

C'est le Dieu d'Abraham, il est vrai, que Mahomet, à un second moment, quand il aura rompu avec les Juifs, opposera simultanément, pour des raisons diverses, aux Juifs eux-mêmes et aux chrétiens. Les uns et les autres ont corrompu les Ecritures¹: les Juifs par leur exclusivisme, les chrétiens par leur polythéisme, en divinisant Jésus et Marie: «Abraham n'était ni juif ni chrétien, mais il était un *hanîf muslim* et il n'était pas du nombre des polythéistes» (3, 60)². La Tradition musulmane, disons l'Islam dans son ensemble, sera dès lors fidèle à son principe en refusant les dogmes chrétiens plus explicitement connus de la Trinité et de l'Incarnation rédemptrice³. Il reste qu'à un premier moment c'est des Gens du Livre, des Scripturaires, c'est d'*Israël surtout*, que Mahomet reçoit, – confirmée certes par l'inclination de son cœur et ses illuminations intérieures, – la notion d'un Dieu unique révélé à Adam, Noé, Abraham, etc. Or, le monothéisme d'un Judaïsme fermé depuis six siècles aux mystères de l'Incarnation et de la Trinité, est-il vraiment le monothéisme d'Abraham qui, selon la foi chrétienne, restait ouvert sur ces grands horizons?

Et cependant, nous savons que la grâce du Christ peut utiliser les clartés, les vestiges sacrés de la révélation abrahamique conservés par le Judaïsme et

¹ Sur ces reproches, voir 2, 73; 5, 16. – Cf. Régis BLACHÈRE, *Le Coran*, P. U. F. 1966, p. 54.

² En se plaçant dans l'ordre des valeurs, et non plus chronologique, Y. MOUBARAC peut écrire: «Le Coran ne s'attache pas au Dieu d'Abraham pour se distinguer des Juifs et des Chrétiens, mais il s'en distingue parce qu'il croit déjà au Dieu Unique d'Abraham, foi qu'il juge incompatible avec le monothéisme altéré des Scripturaires.» La racine profonde du désaccord avec Israël se trouverait «dans l'appropriation jalouse par les Juifs de leur Dieu qui devient ainsi comme un dieu tribal et déchoit de son caractère unique par le fait qu'il n'est plus universel». *Abraham dans le Coran*, Paris, Vrin, 1958, pp. 104 et 107.

Le mot *hanîf* désigne dans l'Arabie pré-islamique des ascètes à la recherche d'une religion monothéiste; il est employé dans le Coran comme équivalent de musulman, principalement d'Abraham, 16, 121; 30, 29, etc. Sur les premières missions chrétiennes en Arabie, voir Louis DUCHESNE, *Les Eglises séparées*, Paris, 1896, pp. 336-352.

³ «S'il est exact que l'Islam procède du Coran, il est non moins vrai qu'on ne peut se faire une idée valable du Coran – je veux dire de son contenu – sans tenir compte de l'Islam lui-même. Que le Coran donne naissance à l'Islam n'empêche point que l'Islam soit la clef du Coran.» Joseph GELOT, *Les doctrines de l'Islam et le salut des Musulmans*, dans *Nova et Vetera*, 1961, n° 1, p. 18.

par l'Islam pour susciter, dans les âmes droites, une vraie foi théologique, parfois si intense, nous le dirons, qu'elle fait notre admiration.

3. Les trois espèces de l'infidélité et l'erreur insurmontable

À l'origine de chaque grande déviation religieuse il y a erreur d'aiguillage. Si l'erreur est coupable, elle est péché, péché d'infidélité, (*infidelitas vel per-fidia*: ces deux mots sont synonymes). Ce péché est toujours personnel, il n'est jamais transmissible. Ce qui est transmis, ce sont ses effets, à savoir un ensemble doctrinal où seront bloquées et amalgamées la vérité et l'erreur; on pourrait parler d'un héritage ou d'un patrimoine d'infidélité.

À l'origine des déviations religieuses des Gentils (animisme, polythéisme, panthéisme, etc.), les anciens supposaient, en ceux-là seuls en qui elles étaient coupables, une infidélité *par simple refus ou inhibition*: c'est un refus d'accueillir la révélation divine sous la forme où pour la première fois elle apparaît comme suffisamment proposée: *renititur fidei nondum susceptae, et talis est infidelitas paganorum sive Gentilium*¹. À l'origine de la déviation religieuse du Judaïsme, ils supposaient, en ceux en qui elle a été coupable, une infidélité *par régression*: on s'est prévalu de la révélation mosaïque pour refuser la révélation évangélique qui en est l'accomplissement: *infidelitas judaica*. La troisième espèce d'infidélité, la plus grave, l'infidélité *par désertion*, ou *hérésie*, ne trouve place que si la foi chrétienne a d'abord été professée puis consciemment reniée: elle ne concerne donc ni les Juifs, ni les Gentils, parmi lesquels il faut ranger l'Islam. Si donc il fallait supposer une faute à l'origine des déviations doctrinales de l'Islam, ce ne serait ni l'infidélité par désertion ou *hérésie*, ni l'infidélité par régression ou l'«*infidelitas judaica*», mais l'infidélité par simple refus d'accueillir dans sa plénitude la révélation divine suffisamment proposée, *infidelitas Gentilium*.

«Mais peut-il se faire que le fondateur d'une religion aberrante soit de bonne foi, qu'au principe même d'une déviation religieuse il y ait, non pas un péché contre la foi, mais une erreur invincible en matière de foi? À cette grave question, il nous semble qu'il faille répondre affirmativement, et que tel pourrait être, par exemple, le cas de Mahomet. Il est clair qu'en de telles matières l'histoire ne permettra guère que des conjectures»². Nous adoptons ici néanmoins résolument cette perspective.

4. La promesse à Abraham

Le nom d'Abraham remplit le Nouveau Testament. C'est de lui que Jésus-Christ est fils (Mt. I, 1), le Magnificat chante la miséricorde faite à Abraham et à sa postérité (Luc, I, 55), le pauvre Lazare est emporté par les anges dans le sein d'Abraham (xvi, 22), Zachée est déclaré fils d'Abraham (xix, 9),

¹ S. THOMAS, II-II, qu. 10, a. 5. Cf. *Eglise du Verbe incarné*, II, pp. 800 et suivantes.

² *Eglise du Verbe incarné* II, préface à la seconde édition 1962.

Abraham tressaille à la pensée d'un descendant en qui toutes les nations de la Terre seront bénies (Jean, VIII, 56) et ce descendant, éternellement, lui préexiste: «En vérité, en vérité, avant qu'Abraham fût, *Je Suis*» (VIII, 57).

Par quelle voie la bénédiction d'Abraham parviendra-t-elle à toutes les nations de la terre? Comment le saurions-nous, si cela ne nous avait pas été révélé? Il y a les paroles suprêmes de Jésus à la Samaritaine: «Le salut vient des Juifs» (Jean, IV, 22). Il y a les grandes attestations de saint Paul. Les porteurs de la bénédiction sont les Israélites, «à qui appartiennent l'adoption, la gloire, les alliances, la loi, le culte, les promesses, les pères, eux enfin de qui, selon la chair, est issu le Christ, qui est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement» (Rom., IX, 4). Mais «tous ceux qui sont de la postérité d'Israël ne sont pas Israël; et pour être la descendance d'Abraham, tous ne sont pas ses enfants: mais *c'est la postérité d'Isaac qui sera appelée ta descendance*, Gen. XXI, 12; ce qui signifie: Ce ne sont pas les enfants de la chair qui sont enfants de Dieu, seuls comptent comme postérité les enfants de la promesse» (IX, 8). L'épître aux Galates précise: «Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi... afin que la bénédiction d'Abraham parvienne aux Gentils en Jésus-Christ, et que par la foi nous recevions la promesse de l'Esprit» (Gal. III, 13-14). Abraham, Jésus-Christ, les Gentils, voilà la ligne suivie par la bénédiction de la promesse. «Or c'est à Abraham que les promesses ont été adressées, *et à sa descendance*. Il n'est pas dit: *et aux descendants*, comme s'il s'agissait de plusieurs; un seul est désigné: *et à sa descendance*, c'est-à-dire le Christ» (III, 16).

L'apôtre déploiera toute sa pensée dans l'épître aux Ephésiens. Les Gentils «étaient sans Christ, exclus de la cité d'Israël, étrangers aux alliances de la Promesse, n'ayant ni espérance, ni Dieu en ce monde. Or voici qu'à présent, dans le Christ Jésus, vous qui jadis étiez loin, vous êtes devenus proches, grâce au sang du Christ. Car c'est lui qui est notre paix, lui qui des deux peuples en a fait un seul» (Ephés. II, 12-14). C'est à ceux mêmes qui l'ont méconnu, que Pierre déclarera devant le Sanhédrin: «Il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvés» (Act. IV, 12).

Si la bénédiction d'Abraham s'ouvre sur les mystères de la Trinité et de la Croix rédemptrice de tous les hommes, – des générations antérieures par anticipation, des générations postérieures par dérivation, – comment cette bénédiction ne se trouverait-elle pas altérée, d'abord dans le monothéisme d'Israël, maintenant fermé à ces grandes révélations, puis dans l'Islam, dont le suprême trésor est ce même monothéisme, qui lui vient d'Israël, et qu'il prête à Abraham, pour s'en prévaloir à la fois contre les Juifs et contre les Chrétiens? Et si la promesse faite à Abraham n'a pas été reçue en Israël, comment serait-elle passée dans l'Islam? Or c'est bien la pensée de l'apôtre que l'Israël d'après le Christ n'est point héritier de la promesse messianique: «La Jérusalem actuelle, dit-il, est de fait esclave avec ses enfants. Mais la Jérusalem d'en haut est libre, et elle est notre Mère» (Gal. IV, 26). Insistant sur l'opposition, l'apôtre compare l'Israël d'aujourd'hui à Agar et à Ismaël, enfant de la chair. Quant à l'Eglise, elle est la femme libre, qui enfante selon

l'esprit : « Or vous, mes frères, à la manière d'Isaac, vous êtes enfants de la promesse » (IV, 28).

5. *La seule économie de salut aujourd'hui subsistante*

C'est à partir de la Croix du Christ que s'ouvre pour le monde entier l'unique perspective du salut. On ne saurait, hors de cette perspective, imaginer « une conception pluraliste du temps de l'histoire religieuse » permettant de placer, soit sous l'économie de l'Ancien Testament, soit sous celle de la Loi de nature, des mouvements religieux, comme l'Islam, nés, au regard de l'histoire profane, *après* le Christ. Il n'y a pas d'économie de salut parallèle à l'économie de la Loi nouvelle. Mais, où la bénédiction d'Abraham dans le Christ Jésus n'est point transmise ouvertement et par voie *normale*, il existe des voies secrètes, *anormales*, des « voies de suppléance », suivant lesquelles l'unique bénédiction dans le Christ, sans laquelle personne ne peut être sauvé, est présentée à tout homme, bien que sous une forme imparfaite, entravée, affectée de privation.

Le Christ a réconcilié en lui sur la Croix les Juifs et les Gentils pour les unir en lui et à Dieu en un seul peuple. Il a mis fin aux deux économies de salut avant lui normales et parallèles, l'économie de la Loi de nature pour les Gentils, et l'économie de la Loi mosaïque, immédiatement dépendante de l'élection d'Abraham, pour les Juifs. Il n'existe plus qu'une seule économie de salut pour le monde entier, celle de la Loi nouvelle. Il n'y a pas d'autre nom que celui du Christ, par lequel nous puissions être sauvés. Mais en dehors du cercle de l'appartenance visible au Christ et à l'Eglise, se forme, partout où les rayons de la grâce prévenante du Christ sont reçus dans le secret des cœurs, le cercle plus vaste d'une appartenance invisible ou spirituelle. Dans l'Israël d'aujourd'hui, dans l'Islam, jusque dans les religions préchrétiennes, au sein même de ces grands corps et organismes religieux, nous savons que dans la mesure où un homme s'ouvre aux illuminations de la foi vive et de la charité théologale, c'est la vraie bénédiction d'Abraham, c'est l'Eglise du Christ, celle même qu'il a confiée à Pierre, et hors de laquelle il n'y a pas de salut, qui est présente, bien que dans un état imparfait, entravé, affecté de privation.

Elle y est, d'une part, contrariée par les obstacles qu'elle rencontre : déviations héréditaires, erreurs, péchés, dus sans doute aux passions et à la misère humaines ; et aussi, gardons-nous de l'oublier, au travail « des Principautés, des Puissances, des Régisseurs de ce monde de ténèbres » (Ephés., VI, 12), « du Séducteur du Monde entier » (Apoc., XII, 9). Elle y est d'autre part aidée et favorisée, d'abord par les valeurs spirituelles d'ordre naturel, par les expériences humaines authentiques, valables, positives, qui consonnent à son message, et qui sont dues à l'élan spontané par lequel la créature essaiera toujours et partout de se porter à la rencontre de la transcendance de son Créateur ; elle y est aidée surnaturellement aussi, soit par la lumière des prophéties canoniques indirectement connues et retransmises, soit par des lumières prophétiques particulières et extracanoniques, soit plus

précieusement encore par les motions sanctifiantes de la grâce prévenante du Christ.

6. *Le Coran*

«Le texte du Coran se présente comme une dictée surnaturelle, enregistrée par le prophète inspiré... Le prophète Mohammed et tous les musulmans à sa suite vénèrent dans le Coran une forme parfaite de la Parole divine. Si la chrétienté est, fondamentalement, l'acceptation et l'imitation du Christ avant l'acceptation de la Bible, en revanche l'Islam est l'acceptation du Coran avant l'imitation du prophète... Il constitue essentiellement le Code révélé d'un Etat supranational. Un Code, car il rappelle aux croyants le pacte primitif de l'humanité avec son Seigneur, et l'effrayant jugement qui l'attend, le décret qui l'a prédestinée et la sanction qui la menace. Dans de brèves anecdotes historiques, allusions soit au passé des Juifs et des Chrétiens, soit à celui des tribus arabes, soit à l'actualité politique, le texte fait entrevoir des prophètes méconnus, des incrédules châtiés; édicte aussi toute une série de prescriptions sociales: formules confessant le Dieu unique, prière rituelle quotidienne, jeûne annuel, dîme aumônière, pèlerinage à La Mecque, avec des règles de statut personnel, mariage et successions»¹.

7. *Qui est Mahomet?*

Le Coran reflète la personnalité de Mahomet. D'une part, ses dons naturels qui furent ceux d'un chef. D'autre part, sa vie intérieure. Donnons ici deux portraits de Mahomet.

Régis Blachère décrit ainsi les qualités mises en jeu par le fondateur de l'Islam: «une ténacité, une suite dans l'action, un dévouement à son œuvre qui semblent hors de pair. Ni l'indifférence, ni les blessures d'amour-propre, ni le tort fait à ses intérêts matériels, ni les machinations ou les menaces, ni surtout les offres de compromis plusieurs fois présentées par les Polythéistes ne purent le détourner de sa mission. Aux heures les plus graves – le Coran en témoigne – il sut conserver son sang-froid, ranimer les courages, fermer les yeux sur les défaillances légères pour mieux frapper la trahison. En vrai meneur d'hommes, il sut choisir ses conseillers... Sans illusion sur les hommes, il n'omit jamais de leur rappeler leur devoir et leur mission. Mieux que personne aussi, il connut les vertus et les défauts de la nation où il était né... Quoiqu'on en ait dit, l'homme fut bon et généreux. A la prise de La Mecque, sa clémence fut plus qu'un acte politique»².

Voici maintenant le sentiment de Louis Massignon: «On ne peut adopter à la légère l'hypothèse de Ghazali que Muhammad à ses débuts aurait été un

¹ Louis MASSIGNON, *Situation de l'Islam*, 1939, dans *Opera minora*, t. I, p. 16. – Pour l'analyse du Coran, voir R. BLACHÈRE, *Le Coran*, P.U.F., 1966.

² Régis BLACHÈRE, *Le problème de Mahomet*, Paris, P. U. F., 1952, p. 129. – S'étant fait lire à Sainte-Hélène le *Mahomet* de VOLTAIRE, Napoléon jugea sévèrement ceux qui, comme Voltaire, méconnaissaient la grandeur d'un homme capable de modifier aussi durablement le cours de l'histoire.

amant passionné de son Dieu, errant dans les solitudes du mont Hira, enivré des désirs de l'union, puisque la sourate 53 (*L'Etoile*) ne contient pas un cri d'amour mystique. Mais il ne faut pas nier non plus... la véhémence sincère et durable de sa dévotion, marquée par une discipline sévère, de fréquentes oraisons surérogatoires à partir de minuit. Cet homme, comme tous les chefs, a été dur pour lui-même, et même quelquefois dur pour son harem... La diversité même des méditations des mystiques musulmans sur la vie intérieure de Muhammad montre combien la question reste mystérieuse. Retenons de lui ce que sa vie publique atteste : volonté éprouvée, maîtrise de soi, modération et prudence, mansuétude et finesse, patience et prévoyance, toutes les qualités manœuvrières du chef de guerre et du chef d'Etat, disciplinées par une foi profonde : n'y mélangeons pas sans preuves, comme certains néo-musulmans de l'Inde, la mise en pratique personnelle, à un degré héroïque, du Sermon sur la Montagne, la sainte douceur chrétienne ; idéal que le Coran mentionne d'ailleurs, et non pas pour le blâmer ¹. »

Le théologien sait que le Christ est la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde et que cela est vrai de Mahomet. Il sait que ces illuminations du Christ consistent avant tout dans les invitations secrètes, adressées à chacun, à tendre selon sa condition à la sainteté et à la perfection de la charité. Il sait qu'elles consistent encore et secondairement, pour une mesure variable, dans des lumières prophétiques particulières extracanoniques, destinées à orienter la conduite pratique à tenir ². Il sait aussi que ces lumières prophétiques ne sont pas toujours aisées à discerner de leurs contrefaçons, que même où elles sont authentiques, elles peuvent, jusque chez les saints, donner lieu à des illusions, et sembler colorer de leurs feux et intégrer dans leur message le cortège des images, des projets, des émotions qu'elles ont coutume d'éveiller et de mettre en branle. D'où les recommandations si pressantes de l'Apôtre aux fidèles de Corinthe et l'autorité qu'il revendique de juger de leurs charismes et de leurs prophéties (I Cor., XIV, 37).

Il ne sera pas question, nous l'avons dit, de mettre en doute la sincérité de Mahomet ni de soupçonner sa bonne foi. Les moments où, dans la période de Médine, la prophétie l'aide à résoudre opportunément ses cas de conscience restent des épisodes marginaux ³ ; s'ils ne relèvent pas de l'illusion, ils ne

¹ *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane*, Paris, Vrin, 1954, pp. 143-144. — « Les hypothèses de l'épilepsie, autosuggestion, surexcitation de l'imagination, ont été élaborées par des psychiatres sédentaires, qui omettent tout de la vie des camps, au désert, et de l'ingéniosité positive qu'il faut déployer pour rester simple chef d'une bande de Bédouins. » *Ibid.*, en note.

² « Les anciens prophètes, écrit S. THOMAS, étaient envoyés pour établir la foi et redresser les mœurs... Aujourd'hui la foi est déjà fondée, car les promesses ont été accomplies par le Christ. Mais la prophétie qui a pour fin de redresser les mœurs ni ne cesse ni ne cessera. » *Comm. in Matth.*, XI, 13. « Nulle époque n'a manqué de sujets doués de l'esprit de prophétie, non certes afin d'apporter quelque nouvelle doctrine de foi, mais afin de diriger la conduite humaine, *ad humanorum actuum directionem*, II-II, qu. 174, a. 6, ad 3. Cf. *Eglise du Verbe incarné*, I³, pp. 175 et 450.

³ Voir par exemple Sourate 33, 36-40, et R. BLACHÈRE, *op. cit.*, pp. 109, 110.

représentent que des défaillances personnelles. Car si Mahomet est par excellence le Prophète, ce n'est pas lui, c'est Jésus qui, aux yeux de la plupart des musulmans, est le Saint.

8. *La prophétie de Mahomet*

On peut réunir sous le nom de prophétie de Mahomet deux sortes de faits:

Tout d'abord, le fait essentiel aux yeux du théologien, à savoir le contenu du message de Mahomet.

En suite et secondairement la dictée de ce message ou, si l'on veut, son expression et sa formulation coranique.

Il importe de distinguer nettement ces deux aspects.

9. *Le «contenu du message»*

Pour le théologien, qui va d'emblée à l'essentiel et survole – sans les méconnaître – les aspects juridiques et sociaux du Coran, le message de Mahomet, le trésor suprême de l'Islam, c'est le monothéisme d'Abraham, tel qu'il lui a été transmis par un Israël qui a méconnu son Messie, la divinité du Verbe fait chair, le mystère de la trinité des Personnes divines. Mais le monothéisme d'Abraham n'excluait point ces mystères; il était, selon l'épître aux Hébreux, XI, 6, la foi en Dieu «qui est», et dans cet être était précontenu réellement bien qu'implicitement le mystère même de la Trinité, et en Dieu «récompensateur pour ceux qui le cherchent», et dans cette condescendance rémunératrice était précontenu le mystère même de l'Incarnation rédemptrice. Le monothéisme d'Abraham était ouvert sur ces mystères. Le monothéisme transmis par Israël à l'Islam est, par une erreur qui ne lui est pas imputable, et qui avait depuis longtemps cessé de l'être en Israël, un monothéisme antitrinitaire et antichrétien.

C'est ici la tragédie. Comment le témoignage que l'Islam rend à la transcendance du Dieu unique, mais en se fermant au plus grand mystère de son Amour, celui de la divinité de Jésus, de l'Incarnation rédemptrice du Fils unique de Dieu ¹, ne serait-il pas, pour nos cœurs, déchirant? Il l'est d'autant plus que nous voyons le Coran parler comme avec tendresse de Marie et de Jésus, prendre leur défense contre les accusations des Juifs ², évoquer des

¹ Qu'il est étrange pour un chrétien de penser que le message suggérant à Mahomet une notion de la transcendance divine incompatible avec l'Incarnation, lui soit apporté précisément par l'Ange Gabriel: «Celui qui est ennemi de Gabriel [est infidèle], car celui-ci, avec la permission d'Allah, a fait descendre [la Révélation] sur ton cœur...» (2, 91). Est-ce le même Ange Gabriel qui, lui, selon l'Évangile, avait, six siècles auparavant, annoncé à la Vierge Marie le mystère même de l'Incarnation?

² «Nous les avons maudits à cause de leur incrédulité, pour avoir dit, contre Marie, une immense infamie; pour avoir dit: *Nous avons tué le Messie, Jésus fils de Marie*, alors qu'ils ne l'ont ni tué ni crucifié, mais que son sosie a été substitué à leurs yeux» (4, 155-156). Sur le sens de ces derniers versets, sur la réalité de la crucifixion pour Ghazali, sur les origines de l'exégèse docète, voir les textes de L. Massignon réunis par Giulio BASSETTI-SANI, O.F.M., *Mohammed et saint François*, Ottawa, 1959, pp. 252-254.

thèmes évangéliques, tel celui de la table servie que Jésus fait descendre du ciel (5, 112-114), proclamer la virginité et la pureté de Marie, Mère de Jésus : «O Marie, Allah t'a élue et purifiée, il t'a élue sur toutes les femmes de ce monde» (3, 37), confesser les grandeurs de Jésus, «le Messie, Isa, fils de Marie... l'Envoyé d'Allah, son Verbe jeté par Lui à Marie, et un Esprit émanant de Lui» (4, 169).¹ Terrible ambiguïté d'un message proclamant l'unité du vrai Dieu, mais en excluant les mystères de son éternelle et indivisible Trinité et de sa libre Incarnation.

10. *L'«expression coranique» du message*

Passons au second aspect, celui de la dictée du message et de son expression coranique. C'est quand il était entré en transe et transféré dans un état second que Mahomet dictait son message : les fragments où on le transcrivait ne seront rassemblés qu'après sa mort. Revenu à son état habituel et normal, les paroles qu'il avait proférées hors de sens et sans délibérer lui apparaissaient comme inexplicablement étrangères. Impossible de croire qu'elles sortaient de son esprit. Il n'en était pas le maître. Un autre avait proclamé par sa bouche la grandeur et les volontés d'Allah. Il n'avait été qu'un porte-parole, un instrument, comme les prophètes des âges antérieurs, dont les plus grands étaient Noé, Abraham, Moïse, Jésus fils de Marie. Son rôle était de rappeler une fois encore, la dernière, leur même avertissement, leur même message. Il était tout ensemble «le Prophète des Gentils... annoncé dans la Torah et les Evangiles» (7, 156) et «le Sceau des Prophètes» (33, 40).

Les circonstances accompagnant la dictée du Coran faisaient son étonnement non moins que celui de ses contemporains. «De ce Coran (Lecture, Récitation), dont chaque verset était une *aya* (signe, preuve), Mahomet ne cessait pas de s'émerveiller lui-même. Il en recevait les fragments dans des états seconds qui submergeaient sa personnalité volontaire et consciente, même quand ils répondaient à ses préoccupations. Les révélations s'interrompaient parfois ; il les attendait pour résoudre ses difficultés, donner à sa communauté des directives au jour le jour, poser des règles quand la nécessité s'en faisait sentir. Elles devinrent moins abruptes au fur et à mesure qu'il vieillit et s'habitua à son rôle de transmetteur. Le contact était branché et débranché plus aisément... Mais toujours il fit une différence nette entre ce qui venait de sa propre intelligence consciente, même inspirée. Les traditionalistes ont conservé de nombreux hadits où le Prophète agit, parle, enseigne, ordonne, fait des apologues et des sermons, fait même parler Dieu

¹ Insistant à son tour sur ces «ouvertures» à l'Evangile et ayant rappelé le récit coranique de l'Annonciation (19, 16-29), Charles-J. LEDIT ajoute : «Telle est l'annonciation en Islam. Pour être un peu durcie, elle conserve l'essentiel du mystère chrétien», *Mahomet, Israël et le Christ*, Paris, La Colombe, 1956, p. 146. Si touchant, si précieux même, que soit cet emprunt aux apocryphes chrétiens, non, il ne conserve *pas* l'essentiel du mystère chrétien.

à la première personne. Mais nul ne songe à confondre cela avec le Coran, et ne serait-ce que par le style, tous les Arabes font du premier coup la différence. Les phénomènes qui accompagnaient les révélations étaient impressionnants. Quand Mahomet les sentait venir, il frissonnait et tremblait, se faisait généralement couvrir d'un voile ou d'un manteau (*O toi qui es couvert d'un manteau*, Sourates 73 et 74), sous lequel on l'entendait souffler, gémir, pousser des cris rauques. Il en sortait en sueur avec une lourdeur de tête qu'il soignait par des cataplasmes... L'effort devait être grand pour passer à l'état de discours logique et intelligible. Le Coran recommande au Prophète de ne pas s'énervier, de ne point *agiter la langue pour hâter l'expression* (75, 16) d'un texte que Dieu se chargeait de graver dans sa mémoire¹.

Nous disions tout à l'heure que le Coran reflétait la personnalité de Mahomet, ses dons, ses connaissances, ses énergies, ses expériences, ses grandeurs et ses misères, ses ambitions, ses violences, ses certitudes, ses prières, son adoration, sa foi. Quand le Prophète passe à l'état second, un grand renversement se produit, c'est tout cela, ses grandeurs et ses misères, ses projets, ses ambitions, ses prières, son adoration, sa foi, qui devient dictée de Dieu, tout cela qui s'impose à lui du dehors, tout cela qui émane d'un Esprit qui n'est pas le sien. Tel est le message de Mahomet, considéré maintenant dans son intégrité et revêtu de son expression prophétique et coranique. Telle est, dans son état d'achèvement, la prophétie de Mahomet.

11. *Le sens de l'histoire religieuse dans le Coran*

«Le Coran fournit les éléments d'une conception de l'histoire, en particulier lorsqu'elle rappelle les *missions* des prophètes envoyés par Dieu aux divers peuples... Le dernier de ces messagers est le fondateur de l'Islam. Après sa mort et jusqu'à la fin des temps, ce sont ses disciples, constitués par lui en communauté (*oumma*), qui sont chargés par lui de *donner le dessus à la Parole d'Allah* et qui auront le dernier mot à la fin des temps»². «Avant la communauté musulmane, il n'y a pas de *peuple élu* par excellence à qui Dieu aurait confié une mission spéciale en faveur de l'univers entier»³.

«L'histoire se situe entre deux sommets qui encadrent le temps: la promesse et le jugement. Elle commence, peut-on dire, dans l'éternité par un serment des créatures, avant leur création, par un *covenant*. Il s'agit d'un engagement que les hommes ont contracté *dans les reins d'Adam* où il est stipulé qu'ils reconnaîtront Allah pour leur Seigneur unique (7, 171).

«Le deuxième sommet de l'histoire, ce sera son couronnement, à la fin du temps. Dieu se servira pour juger les hommes de cet engagement qu'ils sont censés avoir ainsi contracté avant même leur création. Et toute l'histoire sera celle de la fidélité ou de l'infidélité à cette attestation solennelle de la

¹ Emile DERMENGHEM, *Mahomet et la tradition islamique*, Paris, Seuil, 1955, pp. 29-30.

² J.-M. ABD-EL-JALIL, *Aspects intérieurs de l'Islam*, Paris, Seuil, 1949, p. 182.

³ *Ibid.*, p. 42.

pré-éternité. Depuis Adam jusqu'au dernier homme qui vivra sur la terre, le grand problème sera celui de Dieu; la créature n'a qu'une seule destinée: celle de reconnaître et de proclamer qu'Allah est l'Unique Seigneur (51, 56).

«Malheureusement les créatures associent à Dieu des divinités et des idoles. Alors Dieu leur envoie périodiquement des prophètes, des avertisseurs... En une série discontinue, Mouhammad évoque ces avertisseurs envoyés par Allah aux peuples divers de l'histoire humaine pour leur rappeler la vérité primordiale du Seigneur unique. Tous répètent à peu près la même formule: *O mon peuple, n'adorez qu'Allah! Je rejette absolument tout ce que vous Lui associez* (6, 78). Ces avertisseurs ont été méconnus, bafoués, maltraités et quelquefois tués. Allah a châtié durement les incrédules dès cette terre, en attendant les terribles assises du jugement final. La disparition de certains peuples, les catastrophes de l'histoire trouvent là leur explication... Les mêmes événements se répètent pour des peuples différents avec la même idée centrale, celle de la reconnaissance de l'unicité divine»¹.

Pas de place dans cette perspective pour l'état de justice originelle, la catastrophe initiale, l'attente de la rédemption, la venue du Sauveur, l'instauration ici-bas du Royaume qui n'est pas de ce monde, l'âge de l'Esprit Saint, la double croissance du monde et de l'Eglise jusqu'à la Parousie. L'Islam, comme Israël, ignore saint Paul. Il ne soupçonne ni la tragédie du premier péché ni la nécessité de la rédemption, d'une reprise, d'une «récapitulation» de toutes choses dans le Christ et «le sang de sa Croix» (Col., 1, 20). C'est là une déficience majeure, une «privation», dont le chrétien, dès son premier contact avec l'Islam, éprouve douloureusement la gravité. On parle de la transcendance divine sans penser que son nom suprême est celui de l'Amour d'un Dieu qui a donné au monde non plus simplement des prophètes, mais son Fils unique: une première fois dans une crèche à Bethléem, une seconde fois sur une croix à Jérusalem.

12. Les taches du Coran: la reviviscence de la notion de «guerre sainte» et de «mission armée»

L'une des taches du Coran est la proclamation du *jihad*, le devoir de la «guerre sainte»². Elle semblait autorisée positivement, elle était du moins provisoirement tolérée, dans l'Ancien Testament. Elle tendra à reparaître partout où sera méconnue la distinction évangélique entre les royaumes temporels et le Royaume qui n'est pas de ce monde.

Elle est présente chez les Juifs aux premiers siècles de notre ère. Elle fait partie de leur messianisme. Leur monothéisme, écrit le P. Lagrange,

¹ *Ibid.*, pp. 39-41.

² Une autre tache est la polygamie, légitimée six siècles après l'Evangile, abandonnée par Israël, et la condition faite ainsi dans l'Islam à d'innombrables femmes. Voir sur la polygamie (4, 3), et sur le remariage de Mahomet avec l'épouse de son fils adoptif (33, 37).

était par lui-même une grande force. En outre, le principal obstacle à l'établissement du judaïsme complet n'existait pas en Arabie : la circoncision y était générale. Beaucoup d'Arabes ne voulaient plus de leur ancienne religion, mais ils voulaient une religion à eux, une religion arabe. Le génie de Mahomet et les circonstances firent ce prodige. Peut-être les Juifs y contribuèrent-ils plus qu'on ne pense par leurs espérances messianiques. Mahomet était bien le Messie guerrier qu'ils avaient rêvé, mais il n'était pas de leur race. Son triomphe leur coûta cher. L'Arabie ne devait avoir qu'une religion : Juifs et chrétiens en furent chassés ¹.

C'est au Prophète lui-même que remonte la déclaration de guerre aux non-musulmans : « Combattez ceux qui ne croient ni en Allah ni au Jour dernier, qui n'interdisent pas ce que Allah et son Messager ont interdit, et ceux des gens du Livre qui ne se donnent pas comme religion la religion de la vérité, jusqu'à ce qu'ils versent la capitation ² et qu'ils soient humiliés » (9, 29). Il réglait ainsi l'attitude des musulmans dans l'histoire de l'humanité : « Sous la forme officielle que le juridisme des premiers siècles lui a donnée en continuité avec l'attitude guerrière du Prophète devenu chef d'Etat à Médine, l'Islam est conquérant et même agressif ; les hostilités et les résistances rencontrées le durciront dans cette attitude ; il vise donc à une hégémonie mondiale et tend à porter la guerre partout où il n'est pas le maître. La terre est divisée en deux portions : le domaine de l'Islam (*dar - ou - l - islam*) et le domaine de la guerre (*dar - ou - l - harb*). Le domaine de la guerre doit être progressivement absorbé par le domaine de l'Islam ; tant que cette tâche n'est pas achevée, l'idolâtrie (associationnisme) demeure une menace, et le devoir de la guerre sainte incombe à la communauté musulmane pour donner la suprématie à la Parole d'Allah » ³.

Il faut avoir médité sur les ruines de l'une de ces villes romaines de l'Afrique du Nord, devenues chrétiennes puis emportées par l'ouragan de l'Islam, pour saisir ce qu'une pareille doctrine comportait de sauvage.

13. Une mission guerrière pour l'Islam contemporain?

« Quand on réfléchit à la vocation guerrière de l'Islam naissant, écrit Charles-J. Ledit, comment ne songerait-on pas à la mystérieuse prophétie de la Genèse ? » ⁴ C'est dans cette direction, celle d'une « vocation guerrière », qu'il cherche « la possibilité d'articuler l'Islam à la bénédiction d'Abraham » ⁵. Il rappelle la promesse faite à Agar : Ismaël sera père d'un grand peuple, « il

¹ M.-J. LAGRANGE, O. P., *Le Messianisme chez les Juifs (150 avant Jésus-Christ à 200 après Jésus-Christ)*, Paris, Gabalda, 1909, pp. 327-329.

² « Cette taxe ne peut, dans la théorie générale, être payée que par les Juifs et les Chrétiens, tandis que les Idolâtres n'ont le choix qu'entre la conversion à l'Islam, la mort ou l'esclavage. » R. BLACHÈRE, *Le Coran*, t. III, p. 1083.

³ J.-M. ABD-EL-JALIL, *op. cit.*, p. 48.

⁴ Mahomet, Israël et le Christ, p. 134.

⁵ *Ibid.*, p. 144.

sera comme un onagre, sa main sera contre tous et le nom de tous contre lui, il s'établira à la face de tous ses frères» (Gen., xvi, 12).

C'est avec Isaac, précise la Genèse, que Dieu établira son Alliance (17, 21). Cependant, Ismaël est béni par Dieu, puis circoncis par Abraham (xvii, 23-25). Quelle sera donc sa vocation? «L'enfant deviendrait-il le porte-glaive de l'Unique?»¹. Après les douze générations mentionnées dans la Genèse (xvii, 20; xxv, 12), et un bond par-dessus les siècles, «nous découvrons, toujours selon Ch.-J. Ledit, le sens mystérieux de la vocation d'Ismaël: De Marrakech à Sumatra, il ceinture le monde athée... Si l'Eglise de Jésus doit remettre le glaive au fourreau et accepter le martyre, telle n'est pas la condition d'Ismaël qui ne saurait rengainer sans trahir». Il est prêt pour les «luttres que nous promettent les armées de l'Antéchrist»². Mais quittons ces rêveries insensées.

14. Bénédiction de l'enfant de la promesse pour Isaac et bénédiction de l'enfant de la servante pour Ismaël

C'est par une autre voie que l'Islam dépend d'Abraham. Pour lui aussi cette parole est vraie que «le salut vient des Juifs» (Jean, vi, 22).

«Ismaël, je le bénis... Mais mon Alliance, je l'établirai avec Isaac» (Gen., xvii, 19, 21; xxi, 12). Saint Paul rappellera que: «Pour être la descendance d'Abraham, tous ne sont pas ses enfants. Non: *c'est la postérité d'Isaac qui sera appelée ta descendance*» (Rom., ix, 7). La promesse faite à Abraham passe par Isaac pour s'accomplir dans le Christ (Gal., iii, 16) et se répandre dans cette «Jérusalem d'en haut, qui est libre et qui est notre Mère» (iv, 26). Elle est méconnue et altérée dans l'Israël d'après le Christ, et six siècles plus tard, passe, ainsi médiatisée, ainsi altérée, à l'Islam, où elle retrouve soudain un étrange et surprenant éclat.

Israël a les promesses du Retour (Rom., xi, 26). Pendant de longs siècles, il a été porteur du vrai messianisme. S'il n'a pas reconnu son Sauveur, il ne peut se défaire cependant d'un élan, dévié sans doute, mais qui l'entraîne, d'aventure en aventure, jusqu'au jour où il découvrira enfin, présent à l'intérieur même de ce monde, le Royaume qui n'est pas de ce monde. Dispersé parmi les nations, ce n'est point par la guerre sainte, c'est par les épreuves de l'Exil, qu'il témoigne de sa mystérieuse appartenance au Dieu unique. Y a-t-il, pour rencontrer le Christ et son Royaume, un autre chemin que la Croix?

15. L'Islam, obstacle durable à l'éclosion du Royaume

Le succès de l'aventure guerrière de l'Islam – il a tenu pour une grande part aux successeurs de Mahomet, Abou-Bakr et Omar –, fut un malheur

¹ *Ibid.*, p. 135.

² *Ibid.*, p. 170.

pour le monde chrétien. On a écrit ¹ : « L'Islam a coupé le christianisme de ses racines sémitiques et de la Terre Sainte. Il a étioilé en Egypte et détruit en Afrique du Nord le christianisme africain primitif et isolé l'Ethiopie. Il a neutralisé l'Eglise orientale d'obédience byzantine qui n'a plus trouvé d'échappée que sur le monde slave. Il a réduit le catholicisme à sa fraction latine et contribué ainsi à la rupture du temps de la Réforme. Ayant stoppé ou coupé la pénétration missionnaire vers l'Asie Centrale et l'Extrême Orient et réduit la mission de l'Eglise orientale à la Russie, l'Islam a fait dépendre tout l'effort missionnaire chrétien de sa seule fraction latine, puis anglo-saxonne, principalement rejetée sur l'Amérique. En même temps que de ses origines, l'Islam coupait le christianisme des masses des peuples de l'Afrique et de l'Asie. L'Islam peut être ainsi considéré comme la plus grande tourmente qui se soit jamais abattue sur l'histoire de l'Eglise. Il en demeure assurément une épreuve, la plus dure peut-être. Comme avec Israël, il semble que ce soit avec l'Islam que doit s'engager, après de longues et âpres luttes, le dialogue final, une espèce de duel à trois ». ²

16. *Grandeurs de l'Islam*

A aucun moment nous ne donnerons dans l'erreur du « manichéisme historique ». Comment pourrions-nous, sur le plan temporel, oublier le rayonnement des grandes dynasties de Badgad ou de Cordoue, ou sous-estimer l'importance des richesses culturelles que l'Islam a su faire siennes, développer et véhiculer pendant tout le moyen âge, de l'Iran jusqu'aux Pyrénées ?

Nous avons insisté sur la terrible ambivalence du trésor suprême de l'Islam, son monothéisme, initialement proclamé antitrinitaire et antichrétien. Ce monothéisme, destructeur partout où le christianisme avait pris racine, s'est pourtant montré positif à l'égard des populations vivant dans l'animisme, le polythéisme, voire dans les grandes religions de l'Extrême Orient. Le constant souci de l'Islam de confesser la transcendance d'un Dieu unique et personnel est à l'origine d'un immense effort de recherche philosophique et théologique de haute valeur ³. S'il entre dans la vocation de l'Islam – et dans celle d'Israël – de faire obstacle, avec le christianisme mais en suivant sa propre voie, au déferlement sur le monde de l'humanisme athée, ce n'est point en recourant aux moyens de guerre, mais aux armes de l'intelligence, à la pénétration d'esprit de ses grands philosophes, et par-dessus tout à sa profession de foi inébranlable en la haute dignité de l'homme, créé par Dieu,

¹ Texte inédit.

² Sur les thèmes actuels de ce dialogue, voir Youakim MOUBARAC, *L'Islam*, Tournai, Casterman, 1962, 3^e partie : « L'Islam contemporain et la destinée de l'Islam ». Et le très riche, dense et suggestif livre de Louis GARDET, *Connaître l'Islam*, Paris, Fayard, 1958, chapitres VI à IX.

³ Voir Louis GARDET et M.-M. ANAWATI, *Introduction à la théologie musulmane, Essai de théologie comparée*, Paris, Vrin, 1948, 544 pages. – Louis GARDET, *Expériences mystiques en terres non chrétiennes*, Paris, Alsatia, 1953, 182 pages, où, dès les premières pages, est établie la discrimination entre la mystique naturelle (expérience du Soi) et la mystique surnaturelle (*pati divina*). – *Dieu et la destinée de l'homme*, Paris, Vrin, 1967, 528 pages.

destiné à l'immortalité et sauvé par la condescendance de ce Dieu tout-puissant, clément et miséricordieux.

Il s'est fait reconnaître aux meilleurs d'entre eux comme un Dieu d'Amour. Ils ont cherché à rattacher leur méditation à quelques «avertissements», à quelques thèmes coraniques, peu remarqués des juristes: thèmes de la piété, de la séparation des bons et des méchants, de la résurrection des corps¹. Il leur a été donné, exceptionnellement sans doute, d'entrer dans la profondeur et d'embarquer pour la haute mer. Ils ont crié magnifiquement leur amour²:

«O mon Dieu! Mon secret T'est connu: je suis celui qui Te désire.»

«Bois le vin de Son amour pour toi: tellement qu'il t'enivrera de ton amour pour Lui» (DZOUL, mort en 859, Egypte.)

«Comment me plaindrais-je à mon médecin de mon mal, alors que mon mal vient de mon médecin?»

«Marche doucement sur la terre: elle sera bientôt ta tombe». (SARI, mort en 870, Bagdad.)

«Quelle différence entre celui qui va au festin pour le festin, et celui qui y va pour rencontrer le Bien-Aimé!»

«O mon Dieu! Si tu me dis, le jour du jugement: O mon serviteur, qu'est-ce qui t'a séduit en Moi? Je dirai: Seigneur, Ta bonté pour moi.»

«O mon Dieu! Tu sais que je ne peux supporter l'enfer, et je sais que je ne suis pas bon pour le paradis! Quelle ruse employer, si ce n'est Ton pardon?»

«Les trajets terrestres se font à pied; la traversée des déserts vers l'autre monde se fait avec le cœur» (YAHA, mort en 872, Khorassan.)

«Pendant trente ans, j'ai marché à la recherche de Dieu, et lorsque j'ai ouvert les yeux au bout de ce temps, j'ai découvert que c'est Lui qui me cherchait» (BISTAMI, mort en 875, Perse.)

Et voici celui qui peut-être est le plus grand, Hallaj, mort crucifié en 922 à Bagdad:

¹ Sur ces données coraniques inductrices de la mystique musulmane, voir Louis MASSIGNON, *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane*, pp. 139-142. – Ailleurs, le même auteur signale «ce qui fait l'importance et le scandale de toute vocation mystique intégrale en Islam: il n'est pas permis de chercher à passer au-delà du seuil où Mohammad s'est arrêté, ni de pénétrer dans cette *lumière sainte* promise jadis à Abraham comme un véritable héritage: elle est enclose sous un verre, *zøjaja*, et contre lui, les papillons amoureux viennent se briser. Vouloir mener à son terme l'Ascension nocturne commencée par Mohammad enfreint l'interdit séculier, fait tomber sous le glaive de la Loi: la loi de Mohammad met à mort les saints de Dieu, dit l'adage musulman». *Les trois prières d'Abraham*, p. 18.

² Les textes qui suivent sont empruntés à Emile DERMENGHEM, *Vie des saints musulmans*, Alger, s. d. – Notons cette réserve: «Celui à qui un bien n'a pas été offert par privilège de naissance estime davantage ce qu'il a pu en conquérir... Le prestige lui-même dont jouit la contemplation auprès des spirituels *in partibus infidelium*, les ressources qu'ils déploient pour scruter et traduire ce qu'ils en ont obtenu, font que parfois, au cas où l'expression poétique irait plus loin que l'expérience, on pourrait se tromper sur le degré où celle-ci est parvenue». Jacques MARITAIN, *Les degrés du savoir*, p. 540.

«Entre moi et Toi, il traîne un *c'est moi*, qui me tourmente. Ah! enlève par Ton *C'est Moi* mon *c'est moi*, hors d'entre nous deux»¹.

«S'il était jeté un atome de ce que j'ai dans le cœur sur les montagnes, elles fondraient»...²

«Quand Dieu prend un cœur, il le vide de ce qui n'est pas Lui; quand il aime un serviteur, il invite les autres à le persécuter, pour que ce serviteur vienne se serrer contre Lui seul»³.

«Oui, va-t-en prévenir mes amis que je me suis embarqué pour la haute mer, et que ma barque se brise! C'est dans la confession de la Croix que je mourrai! Je ne veux plus aller ni à La Mecque ni à Médine»⁴.

Ce que le Dieu qui est Amour (I Jean, iv, 8) a fait en ces âmes dans le passé, en illuminant merveilleusement pour elles le concept coranique altéré de l'unité divine, il peut le faire aussi intensément aujourd'hui pour d'autres âmes et longtemps encore dans le prolongement des siècles.⁵

17. Conclusion. La «mission» de Mahomet

«En définitive, toute position chrétienne à l'égard de l'Islam dépend du jugement théologique sur la mission de Mohammed. Pour un tel jugement, les conditionnements historico-psychologiques de la révélation que le Prophète a cru percevoir importent relativement peu. Quel que soit le système qu'on adopte à ce sujet, on en arrive toujours à la question essentielle: Oui ou non, la mission de Mohammed vient-elle de Dieu? A cette question, jamais l'histoire et la psychologie ne répondront à elles seules, mais elles fournissent les données que la théologie interprète». Ainsi parle le P. Joseph Gelot⁶.

¹ *Le Divân*, traduit et présenté par Louis MASSIGNON, Paris, Cahiers du Sud, 1955, p. 104.

² *Ibid.*, p. xvi.

³ *Ibid.*, p. xviii.

⁴ *Ibid.*, pp. xxi et 106. — Citons encore, empruntée à la thèse de Abdul-Fattah SAWWAF, *Al-Ghazzali*, Fribourg, 1962, p. 126, cette strophe de Ghazali (mort en 1112).

«Laisse-nous boire de Toi-même une gorgée dissipant l'angoisse et guidant dans la bonne voie.

«O guérisseur de toute maladie, ô baume des plaies, Toi qui me sauves de toute lassitude.

«Je ne sais comment guérir mon infirmité, ni la voie à suivre pour triompher au jour du Jugement.»

⁵ On a parlé d'une invite et d'une entrée dans l'Amour «de ceux-là qui, — appelés à la foi en les déserts d'Arabie et répandus en croissant de lune du désert de Gobi à celui du Rio de Oro, — à l'image de leur mère Agar chassée dans le désert avec Ismaël et dont la prière fit jaillir la source de vie, — demeurent pourtant sevrés du sens et des joies de cette Présence et de cet Amour.» Jules MONCHANIN, *La spiritualité du désert*, dans *De l'esthétique à la mystique*, Tournai, Casterman 1955, p. 120.

⁶ *Les doctrines de l'Islam et le salut des musulmans*, dans *Nova et Vetera*, 1961, p. 34. — Serait-il vrai, comme le veut R. C. ZAEHNER, *Inde, Israël, Islam*, Paris, Desclée De

On parlera successivement du message de Mahomet, de la prophétie de Mahomet, de la mission de Mahomet.

1. *Le message de Mahomet*, le trésor suprême de l'Islam, c'est insistons une dernière fois sur ce trait, la *révélation surnaturelle* du Dieu unique et transcendant, faite à Abraham, ouverte chez lui aux mystères de la Trinité et de l'Incarnation rédemptrice; mais bloquée, stoppée, figée lors du faux pas d'Israël et reçue par Mahomet, en vertu d'une méprise non coupable, comme antitrinitaire et antichrétienne; d'où la terrible et durable ambiguïté de ce message.

Entre Israël et l'Islam d'une part et l'Eglise d'autre part, c'est bien un «dialogue ou un duel à trois» qui demande à s'ouvrir, à s'ouvrir sur le: *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.*

2. Par *prophétie de Mahomet*, on peut entendre ou le contenu de son message, ou l'expression coranique de ce message.

Le «contenu du message», nous venons de le dire, c'est la notion du Dieu unique et transcendant manifestée originellement à Abraham dans la *lumière prophétique* de la révélation biblique, mais devenue, dans le *miroir déformant* d'une méprise commune à Israël et à l'Islam, antitrinitaire et antichrétienne. Ce n'est pas une simple notion philosophique de Dieu, c'est une notion religieuse primitivement révélée, – et qui garde un puissant prestige, – qui est ainsi saccagée. La grandeur et la misère, le vrai et le faux sont ici indissociables. Le mal s'agrippe au bien pour le ronger, la déviation a besoin de la vérité, et la privation besoin de l'être, comme chez le boiteux la claudication a besoin de la marche¹. Mais de cette tragique méprise comment Dieu serait-il rendu responsable?

L'«expression coranique du message», c'est la dictée en transe, le passage à l'état second, où ce que Mahomet profère, – qu'il s'agisse des choses spirituelles ou des choses temporelles, de la révélation du Dieu unique et transcendant, de l'histoire de l'humanité, du sort final des élus et des réprouvés, des prescriptions concernant le jeûne, la prière ou la guerre sainte, des dispositions juridiques réglant les mariages et les successions, bref de ce qu'on a appelé le Code d'un Etat supranational, – lui paraît étranger, directement imposé du dehors, reçu d'un Autre dont il répète les paroles. Ce sont là des phénomènes apparentés au parler en langues, à l'écriture automatique, etc., qu'on peut regarder comme simplement naturels, ou comme téléguidés par le monde invisible.

Brouwer, 1965, que Muhammad, dont les disciples comptent aujourd'hui trois cent cinquante millions, le cinquième de l'humanité, serait, du fait que sa prophétie est postérieure à celle du Christ, «la principale pierre d'achoppement pour la foi chrétienne», et que pour cette raison «presque tous les traités d'histoire des religions écrits par des chrétiens le passent sous silence ou se bornent à des allusions évasives à son sujet»? pp. 250 et 7.

¹ C'est l'exemple donné par S. THOMAS, I-II, qu. 79, a. 2.

Avec son contenu et son expression coranique, telle est dans son achèvement la prophétie de Mahomet.

3. *La «mission» de Mahomet.* On peut débattre la question d'une «mission de Mahomet» du point de vue spirituel, celui de la théologie de l'histoire du salut; on peut transporter la question sur le plan de l'histoire profane et parler dans un sens plus libre de la mission temporelle de Mahomet.

A la question: la mission de Mahomet vient-elle de Dieu? quelle peut être la *réponse de la théologie*?

Impossible de rendre Dieu responsable de la méprise qui change la révélation abrahamique du Dieu unique et transcendant, ouverte sur la révélation néotestamentaire, en un monothéisme antitrinitaire et antichrétien.

Impossible de penser que Dieu suscite, où que ce soit, des prophètes et des apôtres avec mission d'annoncer aux hommes de sa part un monothéisme fermé à Celui même en qui la promesse faite à Abraham s'accomplit, à savoir le Christ, Fils unique du Père.

Impossible de penser que, six siècles après l'Evangile, Dieu suscite, où que ce soit, des prophètes et des apôtres avec mission de revaloriser l'idée de guerre sainte et de légaliser la polygamie.

Tout ce qui sera dit et fait de bien dans la ligne du salut par de tels hommes qui, en raison d'une méprise pour eux insurmontable, se seront déclarés ses prophètes et ses apôtres, et auront paru auréolés par le prestige de la révélation abrahamique, c'est aux condescendances de sa miséricorde qu'il faut le rapporter. Tout ce qu'ils auront dit et fait de dévié, il l'aura permis, souffert, supporté. Pourquoi de telles erreurs sont-elles permises, même où se rencontre la bonne foi? Nous l'ignorons. Une seule certitude dans notre ignorance nous reste: *«Dieu sait ce qu'il permet»*¹.

La notion du Dieu unique et transcendant, altérée dans l'Islam (et dans Israël), il suffira à Dieu d'envoyer sur elle un rayon de sa lumière pour l'ouvrir, la vivifier, la faire éclore en la notion d'un Dieu d'amour que les soufis (et les hassidim) ont pressentie, redécouverte et même proclamée.

On retrouverait dans l'*histoire temporelle* de Mahomet la présence du «thème de l'exclusion» que nous avons souvent évoqué. Les Juifs avaient tenté d'établir leur hégémonie en Arabie. Les cultes idolâtriques y étaient nombreux, aucun d'eux ne parvenait à s'imposer; une tendance à l'unité se manifestait. Les chances des Juifs étaient grandes: leur monothéisme était une force, la circoncision était générale en Arabie. Mais, même là, «le Judaïsme ne cessa point d'être un religion nationale. Les Juifs des environs de Médine étaient arabisés; on sentait toujours la différence: c'étaient encore des Juifs. Avec le soin jaloux des tribus arabes de conserver leur indépendance et la pureté de leur sang, une compénétration complète était bien difficile. Beaucoup d'Arabes ne voulaient plus de leur ancienne religion, mais

¹ *Journal de Raïssa*, p. 345.

ils voulaient une religion à eux, une religion arabe. Le génie de Mahomet et les circonstances firent ce prodige... C'était bien le Messie guerrier qu'ils avaient rêvé, mais il n'était pas de leur race»¹.

Dès le départ la mission de Mahomet, et ce sera celle de l'Islam, est claire : Faire triompher dans le monde entier la foi d'Abraham, la foi au Dieu unique et transcendant par la guerre sainte et la force des armes. L'entreprise était aventureuse. Il suffisait de peu pour qu'elle échoue. Elle a tenu pour une part aux circonstances et aux qualités des successeurs de Mahomet. Mahomet n'a pu entrevoir «l'allure et la forme future de ce qu'il venait de créer. Aucun des immenses problèmes qui allaient assaillir l'Etat islamique, à la mort même de son fondateur, ne comportait d'élément de solution. Les principes de dévolution du pouvoir restaient à trouver. Comment gouvernerait le successeur du Prophète? Sur qui s'appuierait-il? Comment serait déléguée l'autorité des gouvernements provinciaux? Sous quelle forme serait rendue la justice? Nul ne pouvait se flatter de le savoir avec pertinence. La révélation coranique sur laquelle chacun comptait pour résoudre les problèmes n'était pas réunie en *corpus* mais se trouvait soit dispersée dans des recueils fragmentaires, soit confiée à la seule mémoire des fidèles. Presque tout était à créer, à adapter, à compléter, parfois aussi à concevoir. Par surcroît la conjoncture historique ne laissait nul délai aux hommes appelés à saisir le flambeau des mains du Maître. *En se posant, dès le départ, comme un Etat théocratique, l'Islam n'avait de choix qu'entre disparaître ou trouver sur-le-champ les moyens de se défendre, de s'imposer, de balayer tout obstacle à son expansion.* Plus qu'aucune autre, la religion fondée par Mahomet donne le sentiment d'une création collective et continue»².

Cette entreprise dont nous disions qu'elle était aventureuse, qu'il suffisait de peu pour la faire échouer, elle a réussi au-delà de toute prévision, et même de toute espérance. Aujourd'hui, l'Islam couvre le cinquième de l'humanité. C'est une bénédiction, si l'on pense aux peuples qui sans cela pourraient être animistes, polythéistes, panthéistes, surtout athées³; c'est une tristesse, si l'on pense aux peuples qui sans cela pourraient être chrétiens. Redisons ici la parole d'il y a un instant : «*Dieu sait ce qu'il permet*».

Février 1967

CHARLES JOURNET

¹ M.-J. LAGRANGE, *op. cit.*, p. 328.

² R. BLACHÈRE, *Le problème de Mahomet*, p. 130. (C'est nous qui avons souligné).

³ Que demanderons-nous aujourd'hui à l'Islam? «Non certes de révéler au christianisme du xx^e siècle le sens aigu de la transcendance divine; mais peut-être notre Europe déchristianisée a-t-elle à méditer sur ce thème qui est au centre de la vie de l'Islam, et à réapprendre ainsi une vérité qu'elle n'aurait jamais dû méconnaître... Son message pourrait être de faire passer dans les zones supérieures de la culture religieuse, une sensibilité renouvelée à cet enseignement de la théologie naturelle et surnaturelle, toujours menacé dans la conscience humaine par un reflux sans cesse recommencé de naturalisme et d'anthropocentrisme, et de renvoyer ainsi à la plénitude de la révélation chrétienne qui seule peut lui donner sa situation et sa signification définitive.» Olivier LACOMBE, *Existence de l'homme*, Paris, Desclée De Brouwer, 1951, p. 130.

Bibliographies

MELITON DE SARDES, *Sur la Pâque et Fragments*, Paris, Cerf 1966, 276 pages. Coll. «Sources chrétiennes.»

C'est des années 160 à 170 que date la *Peri Pascha* dont Othmar Perler nous donne le texte critique (papyrus Bodmer, début du IV^e siècle) accompagné de sa traduction, d'une introduction, de notes théologiques et critiques judicieuses et savantes. On saisit l'importance doctrinale de ce beau texte de l'évêque de Sardes. Il s'agit d'une homélie d'un genre particulier, semblable à notre *Exsultet*...

La création est attribuée au Verbe. Il a créé le ciel et la terre, les anges dans le ciel, il a modelé l'homme sur la terre, l'a placé dans le paradis pour y être heureux. Mais celui-ci, ayant péché, fut jeté dans notre monde comme dans une prison. Le mal et la mort ont envahi l'ici-bas.

Le Verbe pourtant ne cessait de veiller sur le monde. Il fait *pressentir sa passion future*. Devant le sang de l'agneau pascal, l'ange exterminateur s'arrête, songeant au sang du Christ qui sera versé: «Dis-moi, ô ange, ce qui t'a intimidé: l'immolation de l'agneau ou la préfiguration du Seigneur?»

Le motif de l'Incarnation, c'est la rédemption de l'homme: «C'est lui qui vint des cieux sur la terre pour celui qui souffrait, qui prit sur lui les souffrances de celui qui souffrait, qui nous arracha de l'esclavage pour la liberté, lui, né de Marie la bonne agnelle, lui, pris du troupeau et traîné à l'immolation.»

Le mystère de l'Incarnation est déjà partiellement explicité. Le «Christ» est «Dieu» et «homme». Il est «Fils» et «homme», et «l'homme est Dieu». «Il est Fils en tant qu'engendré, agneau en tant qu'il souffre; homme, en tant qu'il est enseveli; Dieu, en tant qu'il ressuscite.» Il faut citer ce beau texte du Fragment 6: «Comme il était Dieu, et à la fois homme parfait, c'est lui-même qui nous fit connaître ses deux substances

(ousias): sa divinité par les miracles opérés pendant les trois années consécutives au baptême, son humanité pendant les trente ans antérieurs au baptême, où il cachait les signes de sa divinité par les imperfections inhérentes à la chair, bien qu'il fût Dieu dès l'éternité.»

Méliton oppose le *Peuple de Dieu (Israël)* à l'Eglise et la Loi à l'Evangile: «Le Peuple était l'esquisse d'un plan et la Loi la lettre d'une parabole.

«Mais l'Evangile est l'explication de la Loi et son accomplissement (son plérôme), et l'Eglise le lieu de sa réalisation (sa vérité).

«Le Peuple avait son prix avant que l'Eglise ne fût édifiée et la Loi était admirable avant que l'Evangile ne fût mis en lumière.

«Mais lorsque l'Eglise fut édifiée et l'Evangile produit, le Peuple fut sans raison d'être et la Loi terminée.»

Il faut transcrire en entier l'*Apothéose finale*: «Tel est celui qui fit le ciel et la terre – et qui forma au commencement l'homme – qui fut annoncé par la Loi et les Prophètes – qui fut incarné dans une vierge – qui fut suspendu sur un bois – qui fut enseveli en terre – qui fut ressuscité des morts – et qui monta vers les hauteurs des cieux – qui est assis à la droite du Père – qui a le pouvoir de juger et de sauver tout – celui par qui le Père fit ce qui est dès le commencement et jusque dans les siècles – c'est lui l'Alpha et l'Omega – c'est lui le commencement et la fin – commencement inexplicable et Fin insaisissable – c'est lui le Christ – c'est lui le Roc – c'est lui Jésus – lui le Stratège, lui le Seigneur – lui qui ressuscita des morts – lui qui est assis à la droite du Père – Il porte le Père (il est Théophore) et il est porté par le Père – à lui la gloire et la puissance dans les siècles. Amen.»

Méliton, Père de l'Eglise est par surcroît poète. Il explique que le Christ est descendu dans le Jourdain comme les cieux descendent dans la mer. «La mer sans limites» est pour

lui «le baptistère du soleil, le lieu où se rallument les astres, le bain de la lune.» Et il ajoute: «Or, si le soleil se lave avec les astres et la lune dans l'océan, pourquoi le Christ, lui aussi, ne se laverait-il pas dans le Jourdain?»

SAINT AUGUSTIN, *Sermons pour la Pâque*, Paris, Cerf, 1966, 376 pages. Coll. «Sources chrétiennes».

Introduction, texte critique, traduction et notes de Suzanne Poque. En rassemblant des sermons qui dans les éditions sont dispersés, on essaie de reconstituer une prédication pascale à Hippone au début du V^e siècle. Les différents récits de la résurrection servent de point de départ pour lutter contre les diverses hérésies trinitaires et christologiques. Contre les manichéens et les priscillianistes, Augustin prêcha la foi au Christ *Verbum et caro*; contre les sabelliens, les ariens, les disciples de Photin, la foi au Christ *aequalis Patri*; contre les apollinaristes la foi au Christ *Deus et homo*; contre les donatistes la foi au Christ *corpus et caput*; contre les pélagiens la foi au Christ *medicus*.

Pâques est à la fois *sollemnitas* et *sacramentum*. Que le Christ ressuscité ne meurt plus, voilà l'objet de la *sollemnitas*; qu'il soit livré pour nos péchés et ressuscité pour notre justification, voilà le *sacramentum*, le mystère. De la situation maritime d'Hippone, Augustin prend l'occasion d'une comparaison audacieuse, celle du *Christus mercator*. Il est venu dans notre pays chercher ce qui s'y trouve à profusion: la naissance et la mort, voilà les marchandises dont la terre est pleine. Il a mangé ce qui se trouve dans la maison de ta misère, en retour il t'a invité à sa grande table du ciel. Il a fait avec nous un extraordinaire commerce: nous avions ce dont il est mort, il avait ce dont nous vivrons. De telles transactions n'enrichissent pas leur auteur. Et Augustin retrouve ici 2 Cor., 8, 9: «De riche qu'il était, il s'est fait pauvre.» *Magna mutatio! Ille factus caro, isti spiritus.*

«Dans la vie d'ici, tu ne peux pas être heureux, personne ne le peut. Tu cherches une bonne chose, mais cette terre-ci n'est pas le pays que tu cherches. Que cherches-tu? Le bonheur. Il n'est pas d'ici... Si le Christ a trouvé le bonheur ici, tu l'y trouveras toi aussi... Il t'a invité à sa table magnifique, à sa table du ciel, à sa table des anges où il est lui-même le pain. Trouvant le malheur

dans ta pauvre maison, il n'a pas dédaigné de s'asseoir à ta table, telle qu'elle était, et il t'a promis la sienne. Que nous dit-il? Croyez, croyez que vous arriverez au bonheur de ma table. Il a pris ton malheur, il te donnera son bonheur. Oui, il te le donnera. Voyez où je vous invite. Au pays des anges, à l'amitié du Père et de l'Esprit Saint, à un repos éternel, à ma propre vie», p. 258.

GERTRUDE D'HELFTA, *Œuvres Spirituelles I, Les Exercices*, Paris, Cerf, 1967, 310 pages. Coll. «Sources chrétiennes».

Texte latin, introduction, traduction, notes par deux moines de l'Abbaye Saint-Pierre de Solesmes. Ce sont les effusions d'une âme pleine de silence, de lyrisme et d'amour, écrites dans un beau latin limpide et traduites avec ferveur. Gertrude, la moniale, est née le 6 janvier 1256; à l'âge de 5 ans elle entre au monastère d'Helfta (Saxe), où elle meurt vers l'an 1301.

«Réveille-toi donc, ô âme. Jusqu'à quand dormiras-tu? Entends la parole que je t'apporte. Par-delà les cieux habite un Roi que captive le désir de te posséder», p. 95.

«O amour, au déclin de ma vie, daigne te lever pour moi de grand matin, et lorsque tu me verras au moment de quitter cette terre étrangère, fais-moi puiser en toi l'éternelle vie», p. 163.

«Comment l'étincelle pourra-t-elle subsister si ce n'est en son feu? Et comment la goutte d'eau peut-elle exister si ce n'est en sa source?», p. 165.

«O amour, ô mon Soir bien-aimé, qu'à l'heure de ma mort ta vue me comble de joie et d'allégresse», p. 175.

Et ce cri qu'on dirait sorti d'une sensibilité d'aujourd'hui: «O charité, Toi, pour moi désespérée, pour moi abandonnée, prépare en Toi un lieu de retraite, un nid de refuge où je puisse reposer mon esprit tourmenté. Toi, défends avec moi la cause de mon exil. Toi, relève mon âme pusillanime. Toi, console l'angoisse de mon cœur, en me disant: *Moi, je ne t'oublierai pas!*», p. 281.

ALBERT GELIN, *Les pauvres que Dieu aime*, Paris, Cerf, 172 pages, 28^e mille. Coll. «Foi Vivante».

C'est la réédition des *Pauvres de Yahvé*. Ils sont le type achevé de l'homme biblique.

L'homme biblique, c'est l'homme devant Dieu: *Vive Dieu devant qui je me tiens!* Dans le cas des Pauvres de Yahvé, il s'agit d'un recours total, d'une reddition plénière et d'une confiance éperdue. Avec la Vierge du *Magnificat* la lignée arrive à son sommet; avec Jésus à sa perfection. Le *Magnificat* est le chant de Pauvreté de Marie, la Rédemption est le mystère de la Pauvreté: *Il s'est humilié, se faisant obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort sur une croix* (Phil., 2, 7-8).

L'auteur est un amoureux de la pauvreté. Il la définit «comme une expérience spirituelle, simple, comme la *foi* de saint Paul. Et cette simplicité est perçue par ceux qui en vivent». Elle diffère certes de l'idéal de M. Léon Brunschvicg, pour qui «L'homme moderne n'a pas besoin de Rédemption».

L'une des plus belles citations du livre est prise de Bossuet: «L'Eglise est véritablement la Ville des pauvres. Les riches, je ne crains point de le dire, en cette qualité de riches, car il faut parler correctement, étant de la suite du monde, étant pour ainsi dire marqués de son coin, n'y sont soufferts que par tolérance... Les riches étaient étrangers, mais le service des pauvres les naturalise.»

ALBERT GELIN, *Les idées maîtresses de l'Ancien Testament*, Paris, Cerf, 1966, 128 pages, 40^e mille. Coll. «Foi Vivante».

«L'Ancien Testament est la révélation et la découverte de Dieu. Ces deux démarches ne doivent pas être pensées séparément. L'action d'en haut sur Israël est une initiative et une prévenance; elle est aussi une pédagogie à laquelle répond concrètement tout un travail de recherche humaine... Il faut dire plus: dans la perspective biblique, les premiers chapitres de la *Genèse* attestent que Dieu, d'emblée, a donné de lui-même une idée très haute que les hommes se sont peu à peu refusés à porter. En suscitant Abraham et en se choisissant un peuple, c'est un processus de *re-découverte* qu'il amorce et nous ne serons pas étonnés que ce processus, qui recouvre près de 2000 ans, se présente à nous comme une histoire qui, pour être *ascendante et finalisée* vers le Christ, n'en est pas moins marquée de lenteurs et même de déviations. Ce processus a ceci de particulier qu'il n'est pas d'abord intellectuel. Le Dieu de la Bible se révèle dans l'histoire comme Sauveur, et toute une lignée de personnages privilégiés, de mystiques, expérimente sa présence. La

souffrance a souvent été, chez eux, le grand aiguillon de la découverte». Trois parties divisent ce précieux petit livre: *Dieu - Le Messianisme - Le salut personnel* et les problèmes moraux.

PIERRE GRELOT, *Le ministère de la nouvelle alliance*, Paris, Cerf, 1967, 190 pages. Coll. «Foi Vivante».

En *Annexe* à cette étude où est débrouillée la question complexe et délicate du ministère dans le Nouveau Testament, P. Grelot, l'auteur des beaux livres sur *Le sens chrétien de l'Ancien Testament*, et *La Bible, Parole de Dieu*, aborde la question, qui agite aujourd'hui les esprits, *des Femmes et du sacrement de l'Ordre*, pp. 143-167.

Si l'on s'en tient aux déclarations *formelles* et aux pratiques bien attestées du Nouveau Testament, on exclura tout ministère féminin, à l'exception de l'assistance et de l'annonce de la Parole de Dieu dans des conditions bien précises. Si, par contre, on tient compte de la *souplesse* avec laquelle saint Paul s'adapte aux circonstances, on tendra à laisser la question ouverte dans la mesure où les conditions de vie et la mentalité moderne auraient modifié les données du problème. Malheureusement ces deux attitudes restent, aussi bien l'une que l'autre, à la surface des choses, p. 148. La question posée ne peut être résolue qu'en étudiant ce que le Nouveau Testament nous enseigne: 1^o de l'*anthropologie chrétienne* et 2^o du *ministère* lui-même.

1^o En face du Christ, son sauveur, l'humanité rachetée se trouve en position de féminité, tandis que le Christ se trouve, à son égard, en position de masculinité. La bipolarité du genre humain voit se préciser ainsi le sens de son contenu. Le Christ ne pouvait remplir son rôle de chef qu'en étant homme (*vir*), tenant le rôle d'Epoux. En retour, le mystère de l'Eglise nous révèle le sens profond de la féminité, c'est-à-dire d'un certain complexe de valeurs, réalisé en plénitude dans celle qui a joué un rôle irremplaçable à l'intérieur du mystère de rédemption: la Vierge Marie.

2^o Pour la dogmatique *protestante*, une fois l'Evangile annoncé par les apôtres, rien ne subsiste plus des fonctions apostoliques. Pour

la dogmatique *catholique*, les pouvoirs apostoliques continuent de se manifester à travers les temps, afin de signifier concrètement l'action du Seigneur. On ne saurait ici présumer des intentions de Jésus en se fondant simplement sur les orientations de la pensée moderne, quel qu'ait pu être le rôle du christianisme à leur origine. Non seulement les paroles de Jésus, mais ses actes, doivent être scrutés avec soin. Or, il est bien certain que le Christ a choisi pour envoyés (*apôtres*) uniquement des hommes. Est-ce là une simple adaptation tactique au milieu sociologique juif? On pourrait le penser si, par ailleurs, Jésus n'avait clairement pris ses distances avec les croyances et les pratiques du judaïsme de son temps, au risque d'en scandaliser les milieux les plus fervents. Si dans sa pensée la «nouveau-évangélique» avait comporté un nouveau statut social de la femme par rapport au service de l'Evangile, peut-on douter qu'il aurait hardiment innové sur ce point? Dans les structures sacramentaires qu'il a voulues pour son Eglise, Jésus a choisi de se faire représenter en son rôle de Chef. Conscients de la nouveauté d'un ordre de choses où il n'y avait plus «ni Grec ni Juif, ni homme ni femme», les apôtres n'en respectèrent pas moins, à l'intérieur de ce monde recréé dans le Christ, la signification propre des polarités sexuelles auxquelles le mystère du Christ achevait de donner un sens. Dans l'ordre des valeurs suprêmes, celles de la grâce, les apôtres inauguraient une révolution intérieure des mentalités et une égale promotion de tous; mais dans l'ordre particulier des institutions ayant fonction de communiquer la grâce, ils ne pouvaient se comporter en novateurs par rapport à ce que le Christ avait lui-même voulu et fait.

DOM JEAN LECLERCQ, *Saint Bernard et l'esprit cistercien*, Paris, Seuil, 190 pages. Edition «Maîtres Spirituels».

Les trois pages de l'Introduction, qui ont pour titre *Le mystère de saint Bernard*, rappellent le mot de Newman sur saint Cyrille d'Alexandrie: «Je sais que Cyrille est un saint, mais rien ne m'oblige à déclarer qu'il était saint en 412». L'auteur continue: «Bernard est l'un de ces grands hommes sur lesquels il est difficile d'écrire sans animosité ou sans admiration, en un mot sans passion. Car il est très grand et très homme: il nous dépasse; tour à tour, il nous déconcerte, nous

humilie, nous reconforte et nous irrite. Nous aimons le savoir humain, très humain; mais nous souffrons de le trouver si homme, quelquefois, alors qu'il est si saint en d'autres circonstances. A-t-il fait la synthèse de ces contradictions, et pouvons-nous la faire?... Aussi bien ne s'agira-t-il pas de violer ici les secrets de l'histoire – appartiennent-ils à un autre que Dieu? –, mais d'essayer de reconnaître, en lui, la vraie grandeur grâce à laquelle il fut et reste un guide.»

On nous décrit: *L'homme et l'œuvre* (1090-1153) – *L'activité* – *Le message* – *La survie* – Suivent un court Florilège intitulé: *Des dons de Dieu à Dieu*, une chronologie, un index. Le *Message* concerne l'homme pécheur – Le Christ Sauveur – L'Eglise sainte. L'auteur résume ici la pensée de saint Bernard: «Tous ceux à qui se communique la sainteté de Dieu sont d'Eglise, et ce sont d'abord les esprits bienheureux. Bernard n'hésite pas à dire que le Christ est, d'une certaine façon, leur sauveur, et qu'ils sont les premiers à réaliser la qualité d'épouse du Christ. Il voit une telle continuité entre l'Eglise terrestre et l'Eglise céleste – l'une et l'autre constituant l'unique épouse du Verbe incarné – qu'il montre l'Eglise d'ici-bas constamment assistée par celle d'en haut, dans la lutte contre le mal, dans la prière et dans tout ce qu'elle fait pour s'unir à celui qu'elle aime et de l'amour duquel tous ont bénéficié.

«Parmi toutes les créatures humaines, celle qui a reçu une grâce privilégiée est la Vierge Marie... Comme le faisaient l'Ecriture sainte, les Pères et la liturgie, il situe le mystère de la maternité divine dans une vue d'ensemble de l'Incarnation, de ses préparations et de ses effets... Il ne la sépare point du Christ et de l'Eglise: Mère de Dieu, elle est devenue, par lui, la mère de tous les fils de Dieu; sa maternité virginale lui fut donnée en vue du salut de tout le genre humain. Elle est la plus parfaite réalisation de l'Israël de Dieu... Tous les dons que Dieu fait au monde par son Fils continuent de passer par la Vierge Marie: elle est vraiment l'intermédiaire universel, la *Médiatrice*.

«Bernard, au sujet des élus, a élaboré une théorie curieuse. Ils sont déjà dans le ciel, dans la lumière avec le Christ; mais avant la résurrection, les âmes séparées de leur corps n'ont point encore de place dans la *maison de Dieu*: elles attendent dans les *parvis* – ces tabernacles dont la Bible parle souvent – de pouvoir être entièrement bienheureuses: «Il ne convient pas que soit dispensée la totale

béatitude avant que soit total l'homme à qui la donner; pas davantage que soit dotée à la perfection une Eglise encore imparfaite.» Cette vue de Bernard n'a pas été confirmée par le magistère de l'Eglise, mais elle prouve du moins la haute estime qu'il avait du corps.»

De belles photos ornent le livre.

DOM JEAN LECLERCQ bénédictin de Clervaux, *Chances de la spiritualité occidentale*, Paris, Cerf. 1966, 382 pages.

Il s'agit plutôt d'un recueil de textes où sont présentés les problèmes de la vie monastique actuelle et des essais de solution. Détaillons ce texte, p. 57 :

«Lorsque nous venons d'Europe et que nous découvrons la pauvreté, voire la misère d'une bonne partie de la population de ces pays, notre première réaction est de vouloir aider, de venir au secours. Cette réaction est bonne, elle prouve que nous ne sommes pas insensibles aux besoins d'autrui. Cependant, je me demande si le moine doit employer les mêmes moyens que l'actif, le militant, pour aider les pauvres. C'est du moins la question que je me suis posée lorsque le responsable de Caritas a insisté à diverses reprises pour que nous acceptions d'être une succursale de Caritas. J'ai refusé et cela m'a coûté. J'ai refusé de distribuer également des médicaments. Pourquoi? Non seulement parce que ces tâches s'accordent mal à notre vocation de moines, mais aussi parce qu'elles nous auraient placés, non au rang des pauvres, mais des *bienfaiteurs* qui font l'aumône, quoique avec les dons d'autrui. Notre esprit de charité, toujours bien intentionné, nous porte à faire du bien, mais d'une manière qui nous donne un cachet de supériorité, sans le vouloir d'ailleurs. Ce n'est qu'après un certain temps que nous constatons que malgré notre zèle pour les pauvres, le fossé de séparation subsiste.

«Notre esprit de pauvreté consiste souvent à donner alors qu'il devait consister à se donner, c'est-à-dire à assumer vraiment la pauvreté des gens, à embrasser leur condition de vie humble, qui nous placerait sur un plan d'égalité avec eux ou même, plaise à Dieu, au-dessous d'eux, nous du moins qui sommes moines.

«Comme je l'ai dit, nous ne distribuons rien de Caritas, pas de médicaments non plus. Cela ne veut pas dire que nous sommes indifférents au sort des pauvres. Dieu nous en

préserve. Les contacts sont d'ailleurs inévitables et généralement bons. Nous faisons des dons, comme nous en recevons d'ailleurs, mais ce sont toujours des dons de pauvres : un peu de farine, de sucre, de sel, quelques kilos de pommes de terre, etc. Cela suppose qu'on n'ait pas trop de réserves et que l'on fasse parfois appel aux pauvres. Ne jamais avoir besoin des pauvres, ce n'est pas être vraiment pauvre...»

Nous n'aurions qu'à ouvrir les yeux pour rencontrer, partout cachée autour de nous la sainteté de cette Eglise qui est la Ville des Pauvres.

ALFRED LEROY, *Le grand schisme d'Angleterre* (1533-1660), Paris, Spes, 1967, 240 pages avec 17 pages de tables chronologiques.

Petit livre clair, alerte, admirable pour une répétition préparatoire à des «examens». «Commencée à l'aurore du règne d'Henry VIII, se clôturant sous celui de Charles II, l'évolution du Schisme d'outre-Manche sera présentée en un laps de temps suffisamment étendu pour que se dégagent ses origines, ses fluctuations et ses aboutissements. Une plus étroite limitation du sujet entraînerait de fausses perspectives, comme des opinions non justifiées. Puisse le souvenir de tant de luttes fratricides vivifier l'immense soif d'unité et de paix dont témoigne le monde chrétien d'aujourd'hui.»

On retrouve au début, la grande figure de Thomas More. Il refusa d'assister à la cérémonie du mariage d'Henry VIII avec Anne Boleyn; c'était s'exposer à des représailles; il répond : *Il n'est pas en mon pouvoir qu'ils ne me détruisent, mais ils ne me déshonoreront jamais.* On le menace de tortures, il répond : *Messeigneurs, ces épouvantails sont bons pour des enfants, et non pour moi.* A Norfolk qui lui parle du courroux du Roi, il répond : *Alors, en vérité, il n'y a entre vous et moi que cette seule différence, c'est que je mourrai aujourd'hui, tandis que vous mourrez demain.* Au messager lui annonçant que le Roi dans sa bonté commuait la pendaison en décapitation, il répond : *Que Dieu préserve mes amis de pareille faveur.*

Et celle de John Fisher, évêque de Rochester : introduit à la cour, il refusait les honneurs, disant : *L'Eglise est ma seule épouse, la sachant pauvre je ne veux rien recevoir d'elle.*

NOVA ET VETERA

Direction: Charles Journet

Rédaction: R. P. Marie-Martin Cottier, O.P.

4, avenue Saint-Paul, 1208 Genève.

Edition et administration: Librairie L. Méroz, boulevard
Georges-Favon 12, 1200 Genève.

* * *

Conditions d'abonnement: Suisse et étranger :

Abonnement annuel ordinaire: Fr. 12.—

Abonnement de soutien: » 15.—

Le numéro: » 3.—

Compte de chèques postaux: Genève 12-10232 (Revue
Nova et Vetera).

France : Abonnement annuel: Fr. 14.—

Le numéro: » 3.75

Compte de chèques postaux: Paris 18.509.59

(Revue *Nova et Vetera*)

Les abonnements sont annuels et partent toujours du
N° 1 de l'année en cours.